



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

Les...
Ch...



S 26/319

BIBLIOTHÈQUE

DES

CLASSIQUES-DIEUDONNÉ.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

J. B. BOSSUET.

SERMONS.

TOME SEPTIÈME.



PARIS.

**LIBRAIRIE MONARCHIQUE DE N. PICHARD,
QUAI DE CONTI, n° 5, PRÈS LE PONT-NEUF.**

MDCCCXXII.

I^{ER} SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA S^{TE} VIERGE.

PRÊCHÉ LA VEILLE DE CETTE FÊTE.

Privilèges de Marie, ses prérogatives; l'amour éternel de son Fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa Mère. Question de l'immaculée conception, non décidée. Extrémité de la foiblesse de l'homme; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin.

Tota pulchra es, amica mea.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée. Cant. iv. 7.

Si le nom de Marie vous est cher, si vous aimez sa gloire, si vous prenez plaisir de célébrer ses louanges, chrétiens enfans de Marie, vous, que cette Vierge très-pure assemble aujourd'hui en ce lieu, réjouissez-vous en notre Seigneur. Demain luira au monde cette sainte et bienheureuse journée, en laquelle l'âme de Marie, cette âme prédestinée à la plénitude des grâces et au plus haut degré de la gloire, fut premièrement unie à un corps, mais à un corps dont la pureté, qui ne trouve rien de semblable, même parmi les esprits angéliques, attirera quelque jour sur la terre le chaste Epoux des âmes fidèles. Il est donc bien juste, mes Frères, que nous passions cette solennité avec une joie toute spirituelle. Loin de cette conception les gémissemens et les pleurs qui doivent accompagner les conceptions ordinaires. Celle-ci est toute pure et toute

innocente. Non, non, ne le croyez pas, chrétiens, que la corruption générale de notre nature ait violé la pureté de la Mère que Dieu destinoit à son Fils unique. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans cette méditation, dans laquelle je vous avoue que je ne suis pas sans crainte. De tant de diverses matières que l'on a accoutumé de traiter dans les assemblées ecclésiastiques, celle-ci est sans doute la plus délicate. Outre la difficulté du sujet, qui fait certainement de la peine aux plus habiles prédicateurs, l'Eglise nous ordonne de plus une grande circonspection et une retenue extraordinaire. Si j'en dis peu, je prévois que votre piété n'en sera pas satisfaite. Que si j'en dis beaucoup, peut-être sortirai-je des bornes que les saints canons me prescrivent. Je ne sais quel instinct me pousse à vous assurer que cette conception est sans tache, et je n'ose vous l'assurer d'une certitude infaillible. Il faudra tenir un milieu qui sera peut-être un peu difficile. Disons néanmoins, chrétiens, disons à la gloire de Dieu, que la bienheureuse Marie n'a pas senti les atteintes du péché commun de notre nature; disons-le, autant que nous pourrons, avec force; mais disons toutefois avec un si juste tempérament, que nous ne nous éloignons pas de la modestie. Ainsi les fidèles seront contents; ainsi l'Eglise sera obéie. Nous satisferons tout ensemble à la tendre piété des enfans, et aux sages réglemens de la Mère.

Il y a certaines propositions étranges et difficiles, qui, pour être persuadées, demandent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les inventions de la rhétorique. Au contraire, il y en a d'autres qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes; qui fait que souvent on les aime, avant même que de les connoître. De telles propositions n'ont pas presque besoin de preuves. Qu'on lève seulement les obstacles, que l'on éclaircisse les objections, s'il s'en présente quelques unes, l'esprit s'y portera de soi-même, et d'un mouvement volontaire. Je mets en ce rang celle que j'ai à établir aujourd'hui. Que la conception de la mère de Dieu ait eu quelque privi-

lège extraordinaire, que son Fils tout - puissant l'ait voulu préserver de cette peste commune qui corrompt toutes nos facultés, qui gâte jusqu'au fond de nos âmes, qui va porter la mort jusqu'à la source de notre vie; qui ne le croiroit, chrétiens? Qui ne donneroit de bon cœur son consentement à une opinion si plausible? Mais il y a, dit-on, beaucoup d'objections importantes, qui ont ému de grands personnages. Eh bien, pour satisfaire les âmes pieuses, tâchons de résoudre ces objections : par ce moyen, j'aurai fait la meilleure partie de ma preuve. Après cela sans doute il ne sera pas nécessaire de vous presser davantage : sitôt que vous aurez vu les difficultés expliquées, vous croirez volontiers que le péché originel n'a pas touché à Marie. Que dis-je, vous le croirez? vous en êtes déjà convaincus; et tout ce que j'ai à vous dire ne servira qu'à vous confirmer dans cette pieuse créance.

PREMIER POINT.

Il n'est pas, ce me semble, fort nécessaire d'exposer ici une vérité qui ne doit être ignorée de personne. Vous le savez, fidèles, qu'Adam, notre premier père, s'étant élevé contre Dieu, il perdit aussitôt l'empire naturel qu'il avoit sur ses appétits. La désobéissance fut vengée par une autre désobéissance. Il sentit une rébellion à laquelle il ne s'attendoit pas; et la partie inférieure s'étant inopinément soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvoit la réduire. Mais ce qui est de plus déplorable, c'est que ces convoitises brutales qui s'élèvent dans nos sens, à la confusion de l'esprit, aient si grande part à notre naissance. De là vient qu'elle a je ne sais quoi de honteux, à cause que nous venons tous de ces appétits déréglés qui firent rougir notre premier père. Comprenez, s'il vous plaît, ces vérités, et épargnez-moi la pudeur de repasser encore une fois sur des choses si pleines d'ignominie, et toutefois sans lesquelles il est impossible que vous entendiez ce que c'est que le péché d'origine; car c'est par ces canaux que le venin

et la peste se doulent dans notre nature. Qui nous engendre, nous tue. Nous recevons en même temps et de la même racine, et la vie du corps, et la mort de l'âme. La masse dont nous sommes formés étant infectée dans sa source, elle empoisonne notre âme par sa funeste contagion. C'est pourquoi le sauveur Jésus, voulant comme toucher au doigt la cause de notre mal, dit en saint Jean (1), que « ce qui naît de la chair est » chair » : *Quod natum est ex carne, caro est*. La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Écriture, signifie la concupiscence. C'est donc comme si notre Maître avoit dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte et de ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu, vous naissez par conséquent rebelles contre lui et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est*. Telle est la pensée de notre Seigneur ; et c'est ainsi, si je ne me trompe, que l'explique saint Augustin (2), celui qui de tous les Pères a le mieux entendu les maladies de notre nature.

Que dirons-nous donc maintenant de la bienheureuse Marie ? Il est vrai qu'elle a conçu étant vierge ; mais elle n'a pas été conçue d'une vierge. Cet honneur n'appartient qu'à son Fils. Pour elle, dont la conception s'est faite par les voies ordinaires, comment évitera-t-elle la corruption qui y est inséparablement attachée ? Car enfin l'apôtre saint Paul parle en termes si universels de cette commune malédiction de toute notre nature, que ses paroles semblent ne pouvoir souffrir aucune limitation. « Tous ont péché, dit-il ; » et tous sont morts en Adam, et tous ont péché en » Adam (3). » Et il y a beaucoup d'autres paroles semblables, non moins fortes, ni moins générales. Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie, où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle ? Ce sera entre les bras de son Fils, ce sera dans la toute-puissance divine,

(1) *Joan.* III. 6. — (2) *In Joan. Tract.* XII, t. III, part. II, col. 383 et seq. — (3) *Rom.* V. 12.

ce sera dans cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée. Vous avez, ce me semble, bien compris la difficulté. Je l'ai proposée dans toute sa force, du moins selon mon pouvoir. Ecoutez maintenant la réponse, et suivez attentivement ma pensée. Je dirai les choses en peu de mots, parce que je vois que je parle ici à des personnes intelligentes.

Certes il faut l'avouer, chrétiens, Marie étoit perdue tout ainsi que les autres hommes, si le Médecin miséricordieux, qui donne la guérison à nos maladies, n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché, qui, ainsi qu'un torrent, se déborde sur tous les hommes, alloit gâter cette sainte Vierge de ses ondes empoisonnées. Mais il n'y a point de cours si impétueux, que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil, avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence. Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel, à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain, ce fleuve célèbre de la Palestine, savent avec quelle rapidité il se décharge dans la mer Morte, du moins si je ne me trompe dans la description de ces lieux. Néanmoins toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source, pour faire passage à l'arche où reposoit le Seigneur tout-puissant. Est-il rien de plus naturel que cette influence de chaleur dévorante qui sort du feu dans une fournaise? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois hébreux enfans qui se jouoient au milieu des flammes, que ses satellites impitoyables avoient vainement irrités? Nonobstant tous ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieus d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source? Nous tenons tous les jours de semblables propos, sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples, bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que nous avons accoutumé de parler

selon le cours ordinaire des choses ; et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance, qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi je ne m'étonne pas que le grand apôtre saint Paul ait prononcé si généralement que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendans. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'apôtre considérait en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, enfermoit infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler, qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante, Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions, si générales qu'elles puissent être, n'empêchent pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu, que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes, et qui est sa loi elle-même ; quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie ?

Je sais bien que quelques docteurs assurent que c'est imprudence de vouloir apporter quelques restrictions à des paroles si générales. Cela, disent-ils, tire à conséquence. Mais, ô mon Sauveur ! quelle conséquence ! Pesez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Ces conséquences ne sont à craindre qu'où il y peut avoir quelque sorte d'égalité. Par exemple, vous méditez d'accorder quelque grâce à une personne d'une condition médiocre : vous avez à y prendre garde ; cela peut tirer à conséquence ; beaucoup d'autres, par cet exemple, prétendront la même faveur. Mais parcourez tous les chœurs des anges, considérez attentivement tous les ordres des bienheureux, voyez si vous trouverez quelque créature qui ose, je ne dis pas s'égaliser, mais même en aucune manière se comparer à la sainte Vierge. Non : ni l'obéissance des patriarches, ni la fidélité des prophètes, ni le zèle infatigable des saints apôtres, ni la constance invincible des martyrs, ni la pénitence persévérante des saints confesseurs,

ni la pureté inviolable des vierges, ni cette grande diversité de vertus que la grâce divine a répandues dans les différens ordres des bienheureux, n'a rien qui puisse tant soit peu approcher de la très-heureuse Marie. Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison. Et dans une si grande inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre ? Montrez-moi une autre Mère de Dieu, une autre vierge féconde ; faites - moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une dignité si auguste, et toutes les autres merveilles que j'admire en la sainte Vierge ; et puis dites, si vous voulez, que l'exception que j'apporte à une loi générale, en faveur d'une personne si extraordinaire, a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée ? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie ? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement, » qu'ils offensent tous en beaucoup de choses ? » *In multis offendimus omnes* (1). Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces péchés de fragilité que nous appelons véniels ? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable saint Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie (2). Certes, si nous reconnoissons dans sa vie qu'elle eût été assujétie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle auroit été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les plus approuvés ; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une

(1) *Jac.* III. 2. — (2) *De Natur. et Grat. n.* 42, t. x, col. 144, 145.

chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien, son mariage le voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois alloient être à jamais abolies: si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise: qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle?

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu; que de la communiquer à sa sainte Mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. C'est le dernier effort des docteurs dont nous réfutons aujourd'hui les objections. Mais à Dieu ne plaise, ô mon Maître, qu'une si téméraire pensée puisse jamais entrer dans mon âme! Périssent tous mes raisonnemens, que tous mes discours soient honteusement effacés, s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur! Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilège; vous l'êtes comme rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées. O vous, qui désirez qu'en cette rencontre la préférence demeure à notre Seigneur, vous voilà satisfaits, ce me semble. Quoi! si nous n'étions tous criminels par notre naissance, ne sauriez-vous que dire, pour donner l'avantage au Sauveur? Si vous croyez avoir fait beaucoup de l'avoir mis au-dessus d'une infinité de coupables, ne trouvez pas mauvais si je tâche du moins de trouver une créature innocente à laquelle je le préfère, afin de faire voir que ce n'est pas notre crime seul qui lui donne la préférence.

Il est, certes, tout-à-fait nécessaire qu'il surpasse sa sainte Mère d'une distance infinie. Mais aussi ne

jugez-vous pas raisonnable que sa Mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs ? Que répondrez-vous à une demande qui paroît si juste ? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir que c'est le privilège de saint Jean-Baptiste, et peut-être de quelque autre prophète. Or, ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur étoit infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie, elle y étoit soumise ; mais elle en a été préservée : entendez ce mot, s'il vous plaît. Et à l'égard des autres saints, je dis qu'ils l'avoient effectivement contractée, mais qu'ils en ont été délivrés. Ainsi nous conservons la prérogative à la Mère, sans faire tort à l'excellence du Fils : ainsi nous voyons une juste et équitable disposition qui semble bien convenable à la Providence divine : ainsi le sauveur Jésus, qui, selon la doctrine des théologiens, étoit venu en ce monde principalement pour purger les hommes de ce péché d'origine, qui étoit le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire ; il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher.

Comment cela, chrétiens ? L'induction en est claire. Ce vice originel règne dans les enfans nouvellement nés ; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Ce n'est pas tout : le diable par ce péché pénètre jusqu'aux ventres de nos mères, et là, tout impuissans que nous sommes, il nous rend ennemis de Dieu. Jésus choisit quelques âmes illustres qu'il purifie dans les entrailles maternelles, et là il défait encore le péché. Tels sont ceux que nous appelons sanctifiés devant la naissance, comme saint Jean ; comme Jérémie, selon le sentiment de quelques docteurs ; comme saint Joseph peut-être, selon la conjecture de

quelques autres. Mais il reste un endroit, ô Sauveur, où le diable se vante d'être invincible. Il dit que l'on ne l'en peut chasser. C'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Il dit que si vous lui ôtez la suite, du moins il s'attache, sans rien craindre, à la source et à la racine. « Elevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent, » et que ceux qui vous haïssent tombent et périssent » devant votre face » : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus ; et fugiant, qui oderunt eum, à facie ejus* (1). Choisissez du moins une créature que vous sanctifiez dès son origine, dès le premier instant où elle sera animée ; faites voir à notre envieux que vous pouvez prévenir son venin par la force de votre grâce ; qu'il n'y a point de lieu où il puisse porter ses ténèbres infernales, d'où vous ne le chassiez par l'éclat tout-puissant de votre lumière. La bienheureuse Marie se présente fort à propos. Il sera digne de votre bonté, et digne de la grandeur d'une Mère si excellente, que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Chers Frères, que vous en semble ? que pensez-vous de cette doctrine ? Vous paroît-elle pas bien plausible ? Pour moi, quand je considère le sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles : mais je m'arrête à cette dernière pensée, elle convient beaucoup mieux à ce temps ; dans peu de jours nous célébrerons la nativité du Sauveur ; et nous le considérons à présent dans les entrailles de sa sainte Mère : quand donc je regarde l'Incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie ; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pourroit-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'auroit été qu'un moment, ce temple sacré qu'il des-

(1) *Ps. LXVII. 1.*

tinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature ? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis me retournant au Sauveur : Bénit Enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre Mère soit violée. Ah ! que si Satan l'osoit aborder pendant que demeurant en elle vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête ! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère ! Mais, ô bénit Enfant, par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux ; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devoit être tirée. Ah ! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté ; commencez à honorer votre Mère ; faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est devant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre mère, et déjà vous êtes son fils.

Fidèles, cette parole est-elle bien véritable ? Est-ce point un excès de zèle qui nous fait avancer une proposition si hardie ? Non, certes : elle est déjà mère, le Fils de Dieu est déjà son fils. Il l'est, non point en effet, non selon la révolution des choses humaines, mais selon l'ordre de Dieu, selon sa prédestination éternelle. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée.

Quand Dieu, dans son secret conseil, a résolu quelque événement, long-temps devant qu'il paroisse, l'Écriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose déjà accomplie. Par exemple : « Un petit Enfant nous est né, disoit autrefois Isaïe (1), parlant de notre Seigneur, et un Fils nous a été donné. » Que veut-il dire, mes Frères ? Jésus-Christ n'étoit pas

(1) *Isai ix 6.*

né de son temps. Mais ce saint homme considéroit qu'il n'en étoit pas de Dieu ainsi que des hommes, qui font tant de projets inutiles ; au contraire, que sa volonté a un effet infaillible et inévitable. Ainsi, ayant pénétré, par les lumières d'en-haut, dans ce grand dessein que le Père éternel méditoit, d'envoyer son Fils au monde, il s'en réjouit en esprit, et estime la chose déjà comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret immuable. Et certes, cette façon de parler est bien digne des saints prophètes, et ressent tout-à-fait la majesté de celui qui les inspire. Car, comme remarque très-bien le grave Tertullien, « il est bienséant à la nature divine, qui ne connoît » en soi-même aucune différence de temps, de tenir » pour fait tout ce qu'elle ordonne, à cause que chez » elle l'éternité fait régner une consistance toujours » uniforme » : *Divinitati competit, quæcunque decreverit, ut perfecta reputare ; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* (1). Par conséquent il est vrai, et je ne me suis pas trompé quand je l'ai assuré de la sorte, que la très-sainte Vierge, dès le premier instant de sa vie, étoit déjà mère du Sauveur, non pas selon le langage des hommes, mais selon la parole de Dieu, c'est-à-dire, comme vous l'avez vu, selon la façon de parler ordinaire des Ecritures divines.

Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine excellente des Pères, merveilleusement expliquée par le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en seroit arrivée, il s'est toujours plu, dès le commencement, à converser avec les hommes ; que dans ce dessein souvent il est descendu du ciel ; que c'étoit lui qui, dès l'ancien Testament, parloit en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes

(1) *Lib. 111. adv. Marcion. n. 5.*

de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençoit dès lors. « De cette sorte, » dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumoit aux sentimens humains; il apprenoit, pour ainsi dire, à être homme; il se plaisoit d'exercer dès l'origine du monde ce qu'il devoit être dans la plénitude des temps » : *Ediscens jam indè à primordio, jam indè hominem, quod erat futurus in fine* (1). Ou plutôt, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumoit pas, mais nous-mêmes il nous accoutumoit à ne nous point effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-homme; il ne s'apprenoit pas, mais il nous apprenoit à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre foiblesse et à notre enfance.

Tel étoit le dessein du Sauveur. Et de cette belle doctrine de Tertullien, je tire ce raisonnement que je vous supplie de comprendre; peut-être en serez-vous édifiés. Marie étoit mère de Dieu dès le premier instant auquel elle fut animée. Ne vous souvient-il pas que nous vous le disions tout à l'heure? Elle l'étoit selon les desseins de Dieu, selon les règles de sa providence, selon les lois de cette éternité immuable, à laquelle rien n'est nouveau, qui renferme dans son unité toutes les différences des temps. Sans doute vous n'avez pas oublié ce beau passage de Tertullien qui explique si bien cette vérité. Or, c'est selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines; selon les lois de l'éternité, non selon les lois des temps. Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez point des règles humaines, parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu, dès sa conception, la considéroit comme telle. Elle l'étoit en effet à son égard. Ne laissez passer, s'il vous plaît, aucune de ces vérités: elles sont toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

(1) *Lib. 11. adv. Marcion. n. 27.*

Poursuivons maintenant et disons : Nous venons d'apprendre de Tertullien que le Verbe divin, long-temps avant qu'il se fût revêtu d'une chair humaine, se plaisoit, pour ainsi dire, à se revêtir par avance de la forme et des sentimens humains, tant il étoit passionné, si j'ose parler de la sorte, pour notre misérable nature. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parens ? Par conséquent le Fils de Dieu, long-temps avant que d'être homme, aimoit Marie comme sa mère ; il se plaisoit dans cette affection : il ne cessoit de veiller sur elle ; il détournoit de dessus son temple les malédictions des profanes ; il l'embellissoit de ses dons ; il la combloit de ses grâces, depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie, jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée. C'est la conséquence que je prétendois de ces savans principes de Tertullien. Elle me semble fort véritable, elle établit, à mon avis, puissamment l'immaculée conception de Marie. Et en vérité, cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de la foi, je ne vois guère de chose plus assurée.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette célèbre école des théologiens de Paris oblige tous ses enfans à défendre cette doctrine. Savante compagnie, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçu de vos pères. Puissiez-vous être à jamais florissante ! puisse cette tendre dévotion que vous avez pour la Mère, à la considération de son Fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre ! Pour moi, je suis ravi, chrétiens, de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me sou mets volontiers à ses ordonnances, d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Eglise. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie ; elle ne nous oblige pas de la croire immaculée ; mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons con-

notre notre obéissance; il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfans de l'Eglise, non seulement d'obéir aux commandemens, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si sainte. Je vous vois tous, ce me semble, dans ce sentiment. Mais ce n'est rien d'être jaloux de défendre la pureté de Marie, si nous ne sommes soigneux de conserver la pureté en nous-mêmes. C'est à quoi peut-être vous serez portés par la briève réflexion qui va fermer ce discours, du moins je l'espère ainsi de l'assistance divine.

SECOND POINT.

Vous avez oui, mes Frères, les divers raisonnemens par lesquels j'ai tâché de prouver que la conception de Marie est sans tache. Il y a si long-temps que les plus grands théologiens de l'Europe travaillent sur ce sujet. Vous savez combien la personne de la sainte Vierge est illustre, combien digne d'honneurs extraordinaires, combien elle doit être privilégiée. Et toutefois l'Eglise n'a pas encore osé décider qu'elle soit exempte du péché originel. Plusieurs grands personnages ne l'ont pas cru. L'Eglise non seulement les souffre dans ce sentiment, mais encore elle défend de les condamner. Jugez, jugez par là, ô fidèles! combien nécessaire, combien grand et inévitable est la corruption de notre nature, puisque l'Eglise hésite si fort à en exempter celle de toutes les créatures qui est sans doute la plus éminente. O misère! ô calamité dans laquelle nous sommes plongés! ô abîme de maux infinis! Helas! petits enfans que nous étions, sans connoissance et sans mouvement, nous étions déjà révoltés contre Dieu. Nous n'avions pas encore vu cette belle lumière du jour; condamnés par la nature à une sombre prison, nous étions encore condamnés par arrêt de la justice divine à une prison plus noire, à de plus épaisses ténèbres, des ténèbres horribles et infernales. Justement, certes, justement; car vos

jugemens sont très-justes, ô Dieu éternel, Roi des siècles, souverain arbitre de l'univers. Eh ! qui nous a tirés de cette misère ? qui a réconcilié ces rebelles ? qui a appelé ces enfans de colère à l'adoption des enfans de Dieu ? Le prophète Jonas, du ventre de ce monstre qui l'avoit englouti, éleva au ciel la voix de son cœur. Avons-nous crié à vous, ô Seigneur, des cachots de cette prison, ou du creux de ce sépulcre où étoit ensevelie notre enfance ? Mais nous n'y avons ni parole ni sentiment ; seulement la voix de notre péché y crioit vengeance ; et celle de notre extrême misère crioit miséricorde. Vous avez eu pitié de nous ; vous avez daigné nous conduire à ce bain d'immortalité, où, dépouillant les ordures de notre première nativité, nous avons reçu une nouvelle naissance, non plus de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair ; mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. Je sais que cette fontaine d'eau vive est ouverte à tous les hommes, auxquels il vous a plu de préparer un remède dans les ondes du saint baptême. Mais combien en voyons-nous tous les jours à qui une mort trop précipitée ravit pour jamais ce bonheur ? Et nous y sommes parvenus ! Qu'avions-nous fait à Dieu ? D'où vient cette différence ? Ce n'est pas de notre mérite ; nous étions tous dans la même masse d'iniquité. Est-ce par le mérite de nos parens ? Mais combien de parens vertueux, je le dis avec douleur, combien de parens vertueux n'ont pas obtenu cette grâce ! Dirai-je ? Peut-être que l'ordre des causes naturelles m'a été plus favorable qu'aux autres. O ignorance ! ô stupidité ! Et comment ne regarderiez-vous pas la main puissante qui remue ces causes comme il lui plaît ? Ne savez-vous pas qu'elles sont dirigées par une souveraine raison ? Serait-ce pas un étrange aveuglement, si nous aimions mieux devoir notre salut à une rencontre fortuite des causes créées, qu'au dessein prémédité de la miséricorde divine ? Que dirai-je donc ? où me tournerai-je ?

Je frémis, chrétiens, je l'avoue, je frémis dans cette discussion. Je ne sais que dire, je n'ai point de

raison à vous alléguer. Seulement suis-je très-assuré que quelque puisse être la cause d'une si étonnante diversité, il est impossible qu'elle ne soit juste. Mais à quoi bon chercher des causes que la Providence divine nous a cachées ? N'est-ce pas assez que nous connoissions que si nous sommes parvenus à la grâce du saint baptême, nous ne le devons qu'à la pure bonté de Dieu ? Cherche qui voudra des raisons ; médite qui voudra dans la recherche des causes de ces secrets jugemens ; pour moi, je ne reconnois point d'autre cause de mon bonheur que la pure bonté de mon Dieu. Je chanterai à jamais ses miséricordes ; tant que je vivrai, je bénirai le nom du Seigneur. C'est tout ce que je sais ; c'est tout ce que je désire connoître. Ceux qui en veulent savoir davantage, qu'ils s'adressent à des personnes plus doctes ; mais qu'ils prennent bien garde que ce ne soient des présomptueux : *Cui responsio ista displicet, quærat doctiores, sed caveat ne inveniat præsumptores* (1).

Mais peut-être que le péché originel étant guéri par le saint baptême, il ne nous en demeure aucun reste, et ainsi nous pouvons passer le reste de notre vie dans une entière assurance. Ne le croyez pas, chrétiens, ne le croyez pas. La grâce du saint baptême nous a retirés de la mort éternelle ; mais nous sommes encore abattus de mortelles et pernicieuses langueurs. Ainsi a-t-il plu à mon Dieu de guérir toutes mes blessures les unes après les autres, afin de me faire mieux sentir la misère dont il me délivre, et la grâce par laquelle il me sauve. Mes Frères bien-aimés, écoutez le narré de ma maladie : vous trouverez sans doute que vous avez à peu près les mêmes infirmités. C'est la maladie de la nature ; nous en ressentons tous les effets, qui plus, qui moins, selon que nous suivons plus ou moins les mouvemens de l'esprit de Dieu. Misérable homme que je suis, où trouverai-je des paroles assez énergiques pour décrire l'extrémité de

(1) *S. Aug. de Spir. et Litt. n. 60, t. x, col. 121.*

mes maux ? Blessé dans toutes les facultés de mon âme, épuisé de forces par de si profondes blessures, je ne fais que de vains efforts. Ai-je jamais pris une généreuse résolution, que l'effet n'ait bientôt démentie ? Ai-je jamais eu une bonne pensée, qui n'ait été contrariée par quelque mauvais désir ? Ai-je jamais commencé une action vertueuse, où le péché ne se soit comme jeté à la traverse ? Il s'y mêle presque toujours certaines complaisances qui viennent de l'amour-propre, et tant d'autres péchés inconnus qui se cachent dans les replis de ma conscience, qui est un abîme sans fond, impénétrable à moi-même. Il est vrai, je sens, à mon avis, quelque chose en moi-même qui voudroit s'élever à Dieu : mais je sens aussitôt comme un poids de cupidités opposées qui m'entraînent et me captivent; et si je ne suis secouru, cette partie impuissante, qui sembloit vouloir se porter au bien, ne peut rien faire pour ma délivrance; elle écrit seulement ma condamnation. Quand j'entends quelquefois discourir des mystères du royaume de Dieu, je sens mon âme comme échauffée; il me semble que je ferai merveilles, je ne me propose que de grands desseins. Faut-il faire le premier pas de l'exécution ? le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus. Quoi plus ? Je suis malade à l'extrémité, et je ne sens point de mal. Réduit aux abois, je veux faire comme si j'étois en bonne santé. Je ne sais pas même déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; foible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux. « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera » de ce corps de mort ? » *Infelix ego homo ! quis me liberabit corpore mortis hujus* (1) ? Où pourrai-je trouver du secours ? où chercherai-je le médecin ? J'ai voulu autrefois entreprendre ma guérison de moi-même; j'ai fait quelques efforts pour me relever; efforts inutiles, qui m'ont rompu et ne m'ont pas

(1) *Rom.* VII. 24.

soulagé. Comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, s' imagine qu'en se levant il sera peut-être allégé; il consume son peu de forces par un vain travail que sa foiblesse ne peut plus souffrir. Après s'être beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus foible et plus impuissant que jamais : *De vulnere in vulnus*, dit saint Augustin. Ainsi en est-il de ma volonté, si elle n'est soutenue par une main plus puissante. *Infelix ego homo !* Vrai Dieu, où pourrai-je trouver du secours ?

La philosophie me montre de loin, dans de belles boîtes, qu'elle étale avec pompe parmi tous les ornemens de la rhétorique, le baume falsifié de ses belles, mais trompeuses maximes. La loi retentit à mes oreilles d'un ton puissant et impérieux : les prédicateurs de l'Evangile m'annoncent les paroles de vie éternelle : que me profite tout cet appareil ? Les philosophes charlatans, semblables à ces dangereux empiriques, charment et endorment le mal pour un temps, et pendant cette fausse tranquillité, inspirent un secret venin dans la plaie. Ils me font la vertu si belle et si aisée, ils la dorment de telle sorte par leurs artificieuses inventions, que je m'imagine souvent que je puis être vertueux de moi-même, au lieu de me montrer ma servitude et mon impuissance. Ah ! superbe philosophie, n'est-ce pas assez que je sois foible, sans me rendre encore de plus en plus orgueilleux ? Pour la loi, quoique très-juste et très-sainte, c'est en vain qu'elle me montre le mal, puisque je n'y trouve pas l'unique préservatif que je cherche. Elle ne fait que m'étourdir, si je n'ai l'esprit de la grâce. Et ne vois-je pas, par expérience, que je m'opiniâtre contre les commandemens ? Lorsqu'on me défend, on me pousse. Il ne faut que me défendre une chose, pour m'en faire naître l'envie; me commander, c'est me retenir. Mon âme est remuante, inquiète, indocile, et incapable de discipline. Plus on la presse par des préceptes, plus elle se roidit au contraire. Enfin,

tout ce que je lis, tout ce que j'écoute, les prédications, les enseignemens, les corrections les plus charitables, ce sont des remèdes externes qui ne coupent pas la racine du mal. J'ai besoin que l'on touche au cœur, où est la source de la maladie. Et où pourrai-je trouver un médecin assez industrieux pour manier dextrement une partie et si malade et si délicate ?

Sauveur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche. Vrai médecin charitable, qui, sans être appelé de personne, avez voulu descendre du ciel en la terre, et avez entrepris un si grand voyage pour venir visiter vos malades ; je me mets entre vos mains. Faites-moi prendre aujourd'hui une bonne résolution d'avoir toute ma confiance en vous seul, d'implorer votre secours avec zèle, de souffrir patiemment vos remèdes. Si vous ne me guérissez, ô Sauveur, ma santé est désespérée : *Sana me, Domine, et sanabor* (1). Tous les autres, à qui je m'adresse, ne font que couvrir le mal pour un temps ; vous seul en coupez la racine, vous seul me donnez une guérison éternelle. Vous êtes mon salut et ma vie, vous êtes ma consolation et ma gloire, vous êtes mon espérance en ce monde, et vous serez ma couronne en l'autre.

(1) *Jer.* XVIII. 14.

II^e SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA S^{te} VIERGE.

Marie prévenue, séparée par amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes : son alliance particulière avec Jésus-Christ : droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse : comment nous devons y répondre.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

Luc. 1. 49.

CE que l'Eglise célèbre aujourd'hui, ce que les prédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis long-temps les plus grands esprits ; et je ne craindrai pas de vous avouer que, de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paroît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je prétende imiter l'artifice des orateurs, qui se plaisent d'exagérer, en termes pompeux, la stérilité des matières sur lesquelles leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions, et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée : je sais combien il seroit indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane. Mais ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie ;

je considère, premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que, les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère, Messieurs, cette sentence terrible du divin apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes : *Omnes mortui sunt* (1)... *Omnes peccaverunt... Ex uno in condemnationem* (2) : « Tous sont morts : tous sont criminels : tous sont condamnés en Adam » : je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connoître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes Lettres. Elles nous disent premièrement, qu'il y a une loi suprême, qu'elles nomment la loi de mort ; qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que, pour y être soumis, il suffit de naître. Qui s'en pourra exempter ? Secondement elles nous apprennent qu'il y a un venin caché et imperceptible, qui, prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race, par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par saint Augustin : *Contagium mortis antiquæ* : « La contagion de la mort. » Et c'est ce qui fait dire à ce même saint, que toute la masse du genre humain est entièrement infectée. Qui pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant ? Mais disons, en troisième lieu, que tous ceux qui respirent cet air malin, contractent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore, qui efface en eux l'image de Dieu, et qui les rend, comme dit saint Paul (3), « naturellement enfans de colère. » Naturellement ; écoutez. Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'apôtre, nous est depuis si long-temps passé en nature ?

(1) *II. Cor.* v. 14. — (2) *Rom.* v. 12, 16. — (3) *Ephes.* ii. 3.

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité de vous faire voir aujourd'hui que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter, et qu'elles ont ébranlé, ému plusieurs grands esprits, dont l'Eglise ne condamne pas les opinions. Mais enfin quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette princesse, qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pouvons éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent ; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain ; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant. Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu ; mais la grâce peut prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi, il faut dispenser ; contre la contagion, il faut séparer ; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue ; dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours à l'autorité souveraine, qui s'est tant de fois déclarée pour elle. Pour la séparer de la masse, j'appelle au secours la sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres, par les grands et impénétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps. Et, pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu ; qui l'a faite un ouvrage de miséricorde, avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, Messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique. *Fecit mihi magna qui potens est* : « Le » Tout-Puissant a fait en moi de très-grandes choses. » Elle commence par la puissance, pour l'ho-

ner l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée : *Qui potens est*. Mais ce Tout-Puissant, qu'a-t-il fait ? ah ! dit-elle, de grandes choses ; *Magna*. Voyez qu'elle se reconnoît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu, cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel la puissance n'agiroit pas, et cette sagesse infinie, renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produiroit jamais rien au jour ? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna* (1) : lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures ; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes les libéralités. C'est donc, fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de Marie ; *Fecit* : c'est lui qui a prévenu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte, et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points, que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune, que la sagesse l'a séparée de la contagion générale, et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se seroit élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce : et après, passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles une image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnoissance.

PREMIER POINT.

On pourroit douter, chrétiens, si la souveraineté paroît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement, que la dispense, en s'éloignant du cours ordinaire, ait quelque chose de plus relevé, et té-

(1) *Luc. l. 49.*

moigne plus d'indépendance. Car comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste et le plus sacré d'une monarchie absolue ; ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen, en quelque façon, au-dessus de la souveraineté même ? C'est pour quoi Dieu fait des miracles, qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance. Et par là il semble évident que là marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendoit à tous, elle perdrait le nom de dispense, et feroit un changement de la loi. Maintenant je vous demande, Messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue ; s'il ne paroît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchisse, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connoître par un établissement arrêté, tel qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire, comme est celle de la dispense ?

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'autorité reluit également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très-bien saint Thomas, on peut considérer dans la loi deux choses, le commandement général, et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus, tous les Juifs sont condamnés à la mort ; voilà le commandement général. L'application particulière ; Esther y sera-t-elle comprise ? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme

donc il appartient au même pouvoir, qui établit les réglemens généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers; il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses, sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes. Vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce seroit en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous réponds au contraire, selon les principes que j'ai posés, que la puissance du Législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement. Saint Paul assure en termes formels, que « tous les hommes sont condamnés (1). » Je ne m'en étonne pas, chrétiens. Il regarde l'autorité de la loi, qui d'elle-même s'étend sur tous; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie étoit condamnée, ainsi que le reste des hommes; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du Souverain, que je dis qu'elle a été dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dispense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de remarquer: qu'elle se donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé en exemple, que la gloire du souverain y soit engagée. Nous devons le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect à la loi, de ne reconnaître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraor-

(1) *Rom.* v. 18.

dinaires; nous devons cette satisfaction au public, de ne le point faire sans exemple; nous devons au souverain auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu, des égards très-particuliers. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie? Ce que l'on craint ordinairement, c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre en cette rencontre : voyons quelle peut être cette conséquence. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où il y peut avoir de l'égalité. Mais y a-t-il une autre Mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison? Et dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Voulez-vous que nous passions aux exemples? Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints des exemples de la grandeur de Marie. Car puisqu'elle est toute extraordinaire, ce seroit se tromper de chercher ailleurs des privilèges semblables aux siens. Mais d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même; et voici quelle est ma pensée.

Je remarque, dans les histoires, que lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion; les bienfaits s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Evangile : *Habenti dabitur* (1); « qu'il

(1) *Matth.* xxv. 23.

» aime à donner à ceux qui possèdent » ; c'est-à-dire que selon l'ordre de ses libéralités une grâce ne va jamais seule, et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à la sainte Vierge. Si nous reconnoissons, chrétiens, qu'elle eût été assujétie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle auroit été conçue en iniquité, ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons, selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés, si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien, son mariage un voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée ; si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois alloient être à jamais abolies ; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité, celle qui est ordinairement occupée par la convoitise ; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle ? Et n'ai-je pas beaucoup de raison, après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres ? Ainsi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples, favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie, en troisième lieu, sur ce que la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même, y est visiblement engagée. Je pourrois rapporter ici un beau mot d'un grand roi (1), chez Cassiodore, qui dit ; « qu'il y a certaines rencontres où les » princes gagnent ce qu'ils donnent, lorsque leurs » libéralités leur font honneur » : *Lucrantur principes dona sua ; et hoc verè thesauris reponi-*

(1) Athalaric.

mus, quod famæ commodis applicamus (1). Si Jésus honore sa mère, il se fait honneur à lui-même, et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne, parce qu'il lui est plus glorieux de donner, qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières. Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine pour anéantir cette loi funeste, que nous avons appelée la loi du péché, il y va de votre grandeur de l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes : elle règne dans l'âge avancé ; Jésus la détruit par sa grâce : il n'est pas jusqu'aux enfans nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie ; il l'efface par son baptême : elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, et elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve ; le Sauveur choisit des âmes illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance, comme par exemple saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine, elle condamne les hommes dès qu'ils sont conçus. O Jésus, vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étende pas ? Votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir ? Pourra-t-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver ? Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet ? Mon Sauveur, ne le souffrez pas ; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paroisse tout ce que peut votre sang contre cette loi qui nous tue. Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie ?

Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du Fils de la Vierge exerce

(1) *Cassiod. Variar. lib. VIII, Epist. xxiii, t. 1, p. 135.*

sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, ce que dit très-éloquemment un ancien évêque de France; c'est le grand Eucher de Lyon. Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son Fils; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vitâ de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat.* Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacremens, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air; ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère, pour honorer le lieu dont il est sorti.

Ne cherchez donc plus, chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé. Et comment? Par ce divin sang qui, ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il renferme de force en lui-même, contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons; puisque nous y voyons concourir ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples, et la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même.

Un célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande, qu'il y a non seulement de la gloire à lui consacrer ses services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre, pour l'amour de lui, jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantùm obsequi ei debeo, sed et adulari* (1). Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvemens tellement dans la dépendance des ordres de Dieu, que non seulement nous cédions aux commandemens qu'il nous fait, mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertullien dit de Dieu, qui est le Père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Eglise qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres, ni ses anathèmes pour obliger ses enfans à confesser que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Elle ne met pas cette créance entre les articles qui composent la foi chrétienne. Toutefois elle nous invite à la suivre par la solennité de cette journée. Que ferons-nous ici, chrétiens ? *Non tantùm obsequi, sed et adulari*. N'est-il pas juste, non seulement que nous obéissions aux commandemens d'une Mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté ? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache ; honorons Jésus-Christ en sa sainte Mère ; et croyons que le Fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette Vierge est choisie pour coopérer par une action particulière à la conception de Jésus.

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa Mère, rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce ; imprimons en notre pensée, chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque,

(1) *Tertull. de Jejun. n. 13.*

pour en exempter la très-sainte Vierge, il ne faut pas y employer moins que l'autorité souveraine. Et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Eglise n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplorable condition de notre naissance, qui par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu ! Mais grâce à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé à la requête de Jésus mourant ; son sang a rompu nos liens, et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien, ne sois pas ingrat envers ton libérateur ; respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales : elle commande et elle dispense ; elle ordonne et elle exempte, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvée favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commandemens, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandemens une obéissance fidèle, tu dois à la dispense, qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique excellemment la très-sainte Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est* : » Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses. » Voyez comme elle se sent obligée à la puissance qui l'a exemptée de la loi funeste, qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La théologie nous enseigne que c'est à la Sagesse divine de produire la diversité ; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction, sans laquelle

l'ordre ne peut subsister. En effet, nous voyons, fidèles, qu'elle s'y est, pour ainsi dire, exercée dès l'origine de l'univers, lorsque, se répandant sur cette matière qui n'étoit encore qu'à demi formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion qui enveloppoit tous les élémens. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde qui n'étoit qu'une masse informe et confuse : elle fait maintenant la séparation dans le genre humain qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui a fait dire à l'apôtre (1) : « Quand » il a plu à celui qui m'a séparé » ; c'est-à-dire qui m'a délivré, c'est-à-dire qui m'a sauvé. Si bien que la grâce nous sauve par une bienheureuse séparation, qui nous tire de cette masse gâtée ; et c'est l'ouvrage de la Sagesse, parce que c'est elle qui nous choisit dès l'éternité, et qui nous prépare les moyens certains, par lesquels nous sommes justifiés.

La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle ; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus - Christ. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher, dans la seconde Homélie qu'il a composée sur la nativité de notre Seigneur. C'est là que, se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : « Que vous êtes heureuse, Mère » incomparable, puisque vous recevez la première ce » qui a été promis à tous les hommes, et que vous » possédez toute seule la joie commune de l'univers ! » *Per tot sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum, et commune mundi gaudium, pecutiari munere sola possides.* Que veut dire ce saint évêque ? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte

(1) *Galat.* 1. 15.

la très-sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule? Sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin Enfant n'est pas plus tôt né, que les Juifs sont appelés à lui par les anges, et les Gentils par les astres. Tout le monde a droit sur le Fils de Dieu, parce que sa bonté nous le donne à tous. Cependant, ô dignité de Marie! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'elle peut le posséder comme fils. Nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils; et, par cette sainte alliance, Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier : *Sola possides*.

Qui n'admieroit, chrétiens, de la voir si glorieusement séparée des autres? Mais que fait cela, direz-vous, pour sanctifier sa conception? C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. Mais pour entendre ce que j'ai à dire, remettons en notre pensée une vérité chrétienne qui est pleine de consolation pour tous les fidèles. C'est que la vie du Sauveur des âmes a un rapport particulier avec toutes les parties de la nôtre, pour y produire la sainteté. Mettons cette vérité dans un plus grand jour, par un beau passage tiré de l'apôtre (1) : « Jésus-Christ est mort et ressuscité, » afin que vivans et mourans nous soyons à lui. » Voyez le rapport : la vie du Sauveur sanctifie la nôtre, notre mort est consacrée par la sienne. Disons de même du reste, selon la doctrine de l'Écriture. Il s'est revêtu de faiblesse; c'est ce qui soulage nos infirmités. Il a ressenti des douleurs; consolez-vous, chrétiens affligés, c'est pour rendre les vôtres saintes et fructueuses. Enfin, il y a un rapport secret entre lui et

(1) Rom. XIV.

nous, et c'est cela qui nous sanctifie. C'est pourquoi il a pris tout ce que nous sommes, afin de consacrer tout ce que nous sommes. Et d'où vient cette merveilleuse communication de sa mort avec la nôtre, de ses souffrances avec les nôtres ? Ah ! répondroit l'apôtre saint Paul, c'est que le Sauveur mourant est à nous ; il nous donne sa mort, et nous y trouvons une source de grâces qui portent la sainteté dans la nôtre, en la rendant semblable à la sienne. Le Sauveur souffrant est à nous, et nous pouvons prendre dans ses douleurs de quoi sanctifier nos souffrances. C'est ce que peuvent dire tous les chrétiens ; mais la Vierge seule a droit de nous dire : Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier, et de cette sorte sa conception inspire la sainteté à la mienne, par une secrète influence.

Oui, chrétiens, le Sauveur conçu est à elle, le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes ; mais, dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule : *Peculiari munere sola possides*. Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur, est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière pour sanctifier sa conception ? Si, en qualité de Mère de Dieu, elle est choisie par la Sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus, n'étoit-il pas juste, fidèles, que Jésus aussi réciproquement fit quelque chose de singulier dans la conception de Marie ? Et de là ne s'ensuit-il pas que la conception de cette Princesse est séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire ? O Marie, je vous reconnois séparée, et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la Sagesse, parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre Fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses privilèges.

La sainte Vierge [est] séparée ; et, dans sa séparation, [elle a] quelque chose de commun avec tous les hommes, quelque chose de particulier. Pour l'en-

tendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ, et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge; l'une comme Sauveur, l'autre comme fils : comme Sauveur, commune avec tous les hommes; Jésus-Christ est un bien commun; mais sur ce bien commun, la Vierge y a un droit particulier : *Peculiari munere sola possides* : « Vous le possédez seule par votre alliance particulière en qualité de fils. » L'alliance avec Jésus-Christ comme Sauveur fait qu'elle doit être séparée de la masse, ainsi que les autres. L'alliance particulière avec Jésus-Christ comme fils fait qu'elle en doit être séparée d'une façon extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle : vous avez autrefois démêlé la confusion des élémens, il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle, de laquelle il faut séparer une créature, pour la rendre mère de son Créateur. Jésus est son Sauveur; elle doit être séparée comme les autres; mais Jésus est son fils; il y a une alliance particulière, elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment? Par une plus particulière communication des privilèges de son Fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O Sagesse, vous l'avez séparée des autres; mais ne la confondez pas avec son Fils, puisqu'elle doit être infiniment au-dessous. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts du péché? Jésus-Christ l'est par nature, et Marie par grâce; Jésus-Christ de droit, et Marie par privilège et par indulgence. La voilà séparée. *Fecit mihi magna qui potens est* : « Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses. » C'en est assez : voyons maintenant comment nous sommes aussi séparés. C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être.

Car qu'est-ce que le peuple fidèle ? C'est un peuple séparé des autres, tiré de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. Mais comment se séparer ? direz-vous. Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissemens, dans les compagnies. Faut-il se bannir des sociétés ? Faut-il s'exclure de tout commerce ? Que te dirai-je ici, chrétien, sinon que tu séparas du moins le cœur ? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur* (1) ; c'est le cœur qu'il faut séparer. Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés, c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre ? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur ? Je le savois bien, chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde, et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais que voulez-vous que je dise ? puis-je vous prêcher un autre évangile à suivre ? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ ; répandez votre âme devant sa face ; pressez-le de vous donner cette grâce, dont les attrails divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très-sainte Vierge, et qui l'a tellement rein-

(1) *Rom. x. 10.*

plie, que la colère qui menace les enfans d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

TROISIÈME POINT.

Si nous voyons dans les Ecritures sacrées que le Fils de Dieu, prenant notre chair, a pris aussi toutes nos foiblesses, à l'exception du péché; si le dessein qu'il avoit conçu de se rendre semblable à nous a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni la crainte, ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui sembloient indignes de sa grandeur; à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très-claire, mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge dans sa conception bienheureuse; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie; je le regarde dans l'incarnation et devant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, chrétiens, il est aisé de le croire. Car comme c'est par l'incarnation que Marie est devenue la Mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentimens de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte Mère, devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paroît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce; que son Fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment

de sa vie; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un Fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très-heureuse Marie. Comme son Fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle, et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin, comme elle a un Fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux, que l'amour de ce Fils peut la prévenir jusque dans sa conception. C'est ce qui la rend innocente; car il lui doit servir d'avoir un Fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères, et voyons quel a été, dès l'éternité, l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, Messieurs, comme Dieu parle dans les saintes Lettres, comme il affecte, pour ainsi dire, d'agir en homme, comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvemens et nos passions? Tantôt il dit, par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par la compassion, tantôt qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'apaise, qu'il se repent, qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère? Un Dieu doit-il donc agir de la sorte? Si le verbe incarné nous parloit ainsi, je ne m'en étonnerois pas, car il étoit homme. Mais que Dieu, avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien; mais j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse. C'est que Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentimens. Au contraire, il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée; il ne l'a pas encore,

mais il s'y prépare, il en prend par avance tous les sentimens, et il commence à s'accoutumer, ou à la gravité d'un magistrat, ou à la brave générosité d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme; il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera, c'est une chose déterminée. Tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle, s'il agit en homme avant que de l'être, s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparoître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison? Que Tertullien l'explique admirablement! Ce sont, dit très-bien cet excellent homme, des préparatifs de l'incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait, pour ainsi dire, son apprentissage en se conformant à nos sentimens. « Peu à peu il s'accoutume à » être homme, et il se plaît d'exercer dès l'origine du » monde ce qu'il sera dans la fin des temps » : *Ediscens jam indè à primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* (1).

Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme, pour en prendre tous les sentimens. Et s'il prend les sentimens d'homme, peut-il oublier ceux de fils, qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâces, la vengeance avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le Psalmiste : *In Deo meo transgrediar murum* (2) : « Je passerai » par-dessus la muraille au nom de mon Dieu? » Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-elle, je passerai par-dessus, je n'y entrerai pas, je passerai par-dessus : *Transgrediar* (3). Et

(1) *Lib. 11, adv. Marcion. n. 27.* — (2) *Ps. xvii. 32.* —

(3) *Transilium*, Hieronymus.

comment ? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui, étant mon fils, est à moi par un droit tout particulier, de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie, de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfans d'Eve. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge. Finissons en vous faisant une image de cette grâce dans tous les fidèles, et reconnoissons aussi, chrétiens, que l'amour de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivoit, et qu'il nous prévient tous les jours. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité la plus importante de la religion chrétienne.

Oui certainement, chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier, non seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du nouveau Testament, versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car, si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu, nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni de victime pour apaiser sa colère, ni de sang pour contenter sa justice. C'est donc lui qui nous a le premier aimés, en donnant son Fils unique pour l'amour de nous. Mais peut-être que cette grâce est trop générale, et que notre dureté n'en est pas émue : venons aux bienfaits particuliers par lesquels son amour nous prévient.

Que dirons-nous, chrétiens, de notre vocation au baptême ? Avions-nous imploré son secours ? l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés ? N'est-ce pas lui, au contraire, qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier ? Mais peut-être que ce bienfait est trop ancien, et que notre ingratitude ne s'en souvient plus : disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courais au crime ? La vengeance ou le plaisir t'emportoit : combien de fois Dieu

a-t-il parlé à ton cœur, pour te retenir sur ce penchant? Je ne sais si tu as écouté sa voix; mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitois-tu, quand tu le fuyois? L'appelois-tu, quand tu t'armois contre lui? Cependant il est venu à toi par sa grâce; il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu, et ne t'a-t-il pas aimé le premier?

Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché; il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne aux blasphèmes, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres, pour satisfaire son ambition; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme? descendra-t-il dans cet enfer? Autrefois, il est allé aux enfers; mais il y étoit appelé par les cris et par les désirs des prophètes, qui soupiroient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations, on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse; il ne sent pas, et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette âme endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde?

Mais vous, ô justes, ô enfans de Dieu, je sais que vous aimez votre Père: est-ce vous qui l'avez aimé les premiers? Ne confessez-vous pas avec l'apôtre (1), que « la charité a été répandue en vos cœurs par le » Saint-Esprit qui vous est donné? » Et Dieu vous feroit-il un si beau présent, si, avant que de le faire, il ne vous aimoit? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas; c'est lui qui fait toutes les avances. Mais apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous? cela se peut-il? Oui, fidèles, nous le pouvons. Ecoutez le Psalmiste qui nous y exhorte: « Prévenons sa face », dit-il: *Præoccupemus faciem ejus* (2). Que faut-il faire pour

(1) *Rom.* v. 5. — (2) *Ps.* xc. v. 2.

le prévenir ? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes, la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde, au contraire, c'est elle qui prévient toujours ; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. Tu ne dois pas ignorer, pécheur, que tes crimes t'amassent des trésors de colère. S'ils sont scandaleux, Dieu en fera justice devant tout le monde ; et quand même ils seroient cachés, Dieu les découvrira devant tout le monde. Préviens cette juste fureur ; venge-les, et il ne les vengera pas ; découvre-les, et il ne les découvrira pas : *Præveniamus faciem ejus in confessione.*

Je sais que confession en ce lieu veut dire louange, c'est-à-dire, confesser la grandeur de Dieu. Mais je ne croirai pas m'éloigner du sens naturel, si je le fais servir à la pénitence. Car, peut-on mieux confesser la grandeur de Dieu, que d'humilier le pécheur et le confondre devant sa face ? Donc, fidèles, confondons-nous devant Dieu, de peur qu'il ne nous confonde en ce jour terrible. Prévenons sa juste fureur par la confession de nos crimes. Descendons au fond de nos consciences où nos ennemis sont cachés. Descendons-y le flambeau à une main, et le glaive à l'autre : le flambeau, pour rechercher nos péchés par un sérieux examen ; le glaive, pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu dont la miséricorde nous a prévenus. O Marie, miraculeusement dispensée, singulièrement séparée, miséricordieusement prévenue, secourez nos foiblesses par vos prières ; et obtenez-nous cette grâce, que nous prévenions tellement, par la pénitence, la vengeance qui nous poursuit, que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

III^e SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA S^{te} VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Fondemens de la dévotion à la Vierge : sa coopération à la sanctification des âmes. Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu, principe et fin du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints : les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme : illusions de la plupart des chrétiens.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Luc. 1. 49.

DANS le dessein que je me propose de vous donner aujourd'hui une instruction chrétienne touchant la dévotion envers la Vierge bienheureuse, et de vous découvrir à fond les utilités infinies que vous en pouvez tirer, aussi bien que les divers abus qui en corrompent la pratique, j'entrerai d'abord en matière; et, sans vous ennuyer par un long exorde, je partagerai mon discours en deux parties. La première établira les solides et inébranlables fondemens de cette dévotion. La seconde vous fera voir les règles invariables qui doivent en diriger l'exercice. Cette doctrine nous servira à honorer chrétiennement la très-sainte Vierge, non seulement dans la fête de sa conception, mais encore dans toutes celles que la sainte succession de l'année ecclésiastique ramène de temps en temps à la piété

des fidèles. La conception de Marie étant le premier moment dans lequel nous commençons de nous attacher à cette divine Mère, pour de là l'accompagner persévéramment dans tous les mystères qui s'accomplissent en elle ; je veux tâcher de vous inspirer, dès ce premier pas, des sentimens convenables à la piété chrétienne, et de former vos dévotions sur les maximes de l'Évangile.

Ne me dites pas, chrétiens, que cette idée est trop générale, et que vous attendiez quelque chose qui fût plus propre et plus convenable à une si grande solennité. L'utilité des enfans de Dieu est la loi suprême de la chaire ; et je vous accorderai sans peine que je pouvois prendre un sujet plus propre à la fête que nous célébrons, pourvu aussi que vous m'accordiez qu'il n'y en a point de plus salutaire ni de plus propre à l'instruction de ce royal auditoire. Ecoutez donc attentivement ce que j'ai à vous exposer touchant la dévotion pour la sainte Vierge : voyez quel en est le fondement, et quel en est l'exercice.

PREMIER POINT.

« Personne, dit le saint apôtre (1), ne peut poser » d'autre fondement que celui qui été mis, c'est-à- » dire Jésus-Christ. » Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge, parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Elevez vos esprits, mes Frères, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter, que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non seulement par ses excellentes dispositions, mais

(1) *I. Cor. III. 11.*

encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine; si bien que ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti; tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et, comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas, « c'est de ses bénites entrailles » qu'est sorti avec abondance cet Esprit de sainte fervent, qui, étant premièrement survenu en elle, a inondé toute la terre » : *Uterus Mariæ, Spiritus ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum, cum peperit Salvatorem* (1). « Elle a » reçu, dit encore saint Thomas, une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une union » très-intime avec l'auteur de la grâce, et a mérité de » recevoir en elle celui qui est rempli de toutes les » grâces : en l'enfantant, elle a, en quelque manière, » fait découler la grâce sur tous les hommes. « *Tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ; ita quod eum qui est plenus omni gratiâ, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret* » (2).

Il a donc fallu, chrétiens, que Marie ait concouru, par sa charité, à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez médi-

(1) *S. Amb. de Inst. Virg. c. XII, t. II, col. 267.* —

(2) *S. Th. III. part. Quæst. XXXII, Art. V, ad I.*

téc ; c'est que Dieu , ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge , cet ordre ne se change plus ; et « les dons de Dieu sont sans repentance (1). » Il est et sera toujours véritable , qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce , nous en recevons encore , par son entremise , les diverses applications dans tous les états différens qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation , qui est le principe universel de la grâce , elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations , qui n'en sont que des dépendances.

La théologie reconnoît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle ; Dieu nous justifie ; Dieu nous donne la persévérance. La vocation , c'est le premier pas ; la justification fait notre progrès ; la persévérance conclut le voyage , et unit dans la patrie ce qui ne se trouve pas sur la terre , le repos et la gloire.

Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire ; mais il faut vous faire voir , par les Ecritures , que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages : et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Évangile , que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grâce de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle , vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous , ô pécheurs ! dans quelle nuit ? dans quelles ténèbres ? Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs , quelle surdité semblable à la vôtre , et quel aveuglement pareil , puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles , et que la vérité elle-même qui vous luit si manifestement dans l'Évangile , n'est pas capable de vous éclairer ? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense ; il le prévient , il parle à son

(1) *Rom.* xi. 29.

cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi, et auparavant insensible : pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit ? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair ? Quel nouvel instinct a touché vos cœurs ? Vous ne le cherchiez pas, et il vous appelloit à la pénitence. [C'est lui qui inspire ces] dégoûts secrets, ces amertumes cachées, qui vous font regretter la paix et vous rappellent à la pénitence. Vous fuyez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserme, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. « Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, » lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a » tressailli de joie dans mon sein (1). » « C'est Marie, » dit saint Ambroise, qui a élevé Jean-Baptiste au-dessus de la nature ; et cet enfant touché de sa voix, » avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de » la piété. » *Levavit (Maria) Joannem in utero constitutum, qui ad vocem ejus exsilivit, ... prius sensu devotionis quàm spiritûs infusione vitalis animatus* (2). Et selon le même saint Ambroise, « la grâce dont Marie fut remplie étoit si grande, » qu'elle ne conservoit pas seulement en elle le don » de la virginité, mais qu'elle conféroit encore à ceux » qu'elle visitoit la marque de l'innocence. » *Cujus tanta gratia, ut non solùm in se virginitatis gratiam reservaret; sed etiam his quos viseret, integritatis insigne conferret.....* « C'est à sa voix » que l'enfant tressaille dans le sein de sa mère, » obéissant avant que d'être engendré. Il n'est pas » étonnant qu'il ait persévéré dans une intégrité parfaite, lui que la Mère du Sauveur oignit pendant » trois mois comme de l'huile de sa présence et du

(1) *Luc.* 1. 44. — (2) *De Inst. Virg.* c. XIII, t. II, col. 269.

» parfum de sa pureté. » *Ad vocem Mariæ exultavit infantulus, obsecutus antequàm genitus. Nec immeritò mansit integer corpore, quem oleo quodam suæ præsentia et integritatis unguento, Domini Mater exercuit* (1).

La justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des apôtres. Car écoutez les paroles de l'évangéliste : Jésus changea l'eau en vin : « Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut » fait à Cana en Galilée; et il fit paroître sa gloire, » et ses disciples crurent en lui (2). » Les apôtres étoient déjà appelés, mais ils ne croyoient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que « la justification est attribuée à la foi (3) » ; non qu'elle suffise toute seule, mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint concile de Trente (4), « la racine de toute grâce. » Ainsi le texte sacré ne pouvoit nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante; mais il ne pouvoit non plus nous mieux expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car qui ne sait que ce grand miracle sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie ? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée. « Femme, » lui dit le Sauveur, qu'y a-t-il entre vous et moi ? » mon heure n'est pas encore venue (5). » Quoique ces paroles paroissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connoît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'Époux sacré. Elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent, afin que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle Mère

(1) *De Inst. Virg. c. VII, col. 261, 262.* — (2) *Joan. 11*
11. — (3) *Rom. 14. 5.* — (4) *Sess. VI. c. 8.* — (5) *Joan. 11. 4.*

à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement ? Et que ne lui donnera-t-il pas, quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre ; puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean - Chrysostôme (1), l'heure qu'il avoit résolue ? Jésus, qui sembloit l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

Mais, Messieurs, qui n'admira que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge ? ce miracle en cela différent des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet ? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs ? cela s'est-il fait par une rencontre fortuite ? Ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de vous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, « que la Vierge » incomparable, étant mère de notre Chef selon la » chair, a dû être selon l'esprit la mère de tous ses » membres, en coopérant par sa charité à la naissance spirituelle des enfans de Dieu » : *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesiâ* (1) ? Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Ecritures divines. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfans de Dieu ; voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paroissez donc, enfans de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du sauveur Jésus, qui persévèrez avec lui jusqu'à la fin ; accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité

(1) *In Joan. Hom. xxii, t. viii, p. 127.* — (2) *De Sanctâ Virg. n. 6, t. vi, col. 343.*

maternelle. Chrétiens, je les vois paroître, et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite; puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérans; et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa Mère: « Femme, lui dit-il, voilà votre Fils (1). » « Elle est, » dit saint Ambroise, confiée à Jean l'évangéliste, « qui ne connoît point le mariage. Aussi je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de mystères que tous les autres, lui à qui le trésor des secrets célestes étoit toujours ouvert » : *Eademque postea Joanni evangelistæ est tradita conjugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cælestium sacramentorum* (2). Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse, connoîtront, par ces trois exemples, que Marie est par ses pieuses intercessions la mère des appelés, des justifiés, des persévérans; et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. Par conséquent réjouissons-nous de sa conception bienheureuse; le ciel nous forme aujourd'hui une protectrice (*). Car quelle autre peut

(1) *Joan. xix. 26.* — (2) *S. Amb. de Inst. Virg. c. vii, t. 11, col. 262.*

(*) Je veux croire avec vous, Messieurs, qu'elle n'a jamais eu de péché, elle, qui, comme dit Pierre Chrysologue, étoit engagée au sauveur Jésus, et marquée pour lui par le Saint-Esprit, dès le premier moment de son être. *Provolat ad sponsam festinus interpres, ut humane desponsionis arceat et suspendat effectum; neque auferat ab Joseph virginem, sed reddat Christo cui est pignorata cum fieret.* Petr. Chrysol. Serm. cxi, de Annuntiat.

Nous avons cru devoir mettre en note ce passage, comme l'a fait D. Déforis; parce qu'en cet endroit, où il est placé dans le manuscrit, il interrompt le fil du discours, et ne se lie point avec ce qui suit. Il faut cependant observer que le latin n'est pas dans le corps du sermon, mais à la marge.

parler pour nous, plus utilement que cette divine Mère ? C'est à elle qu'il appartient de parler au cœur de son Fils, où elle trouve une si fidèle correspondance. Les sentimens de la nature sont relevés et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire ; ainsi elle ne craindra pas d'être refusée. « L'amour du Fils » parle pour les vœux de la Mère ; la nature elle-même le sollicite en sa faveur : on cède facilement » aux prières, quand on est déjà gagné par son amour » même » : *Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat..... citò annuunt qui suo ipsi amore superantur* (1).

Par conséquent, mes Frères, nous avons appuyé la dévotion envers la Vierge bienheureuse, sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, anathème à qui la nie, et ôte aux chrétiens un si grand secours. Anathème à qui la diminue, il affoiblit les sentimens de la piété. Dirai-je anathème à qui en abuse ? Non, mes Frères, ils sont enfans de l'Eglise ; soumis à ses décrets, quoique ignorans de ses maximes : ne les soumettons pas à nos anathèmes, mais instruisons-les de ses règles. Car quel seroit notre aveuglement, si, après avoir posé un fondement si solide, nous bâtiissions dessus de vaines et superstitieuses pratiques ? Après donc que nous avons fondé nos dévotions, apprenons à les rectifier, et réglons-en l'exercice par les maximes de l'Eglise. Je vous dirai, chrétiens, en peu de paroles, quel culte nous devons à Dieu, à la sainte Vierge, à tous les esprits bienheureux ; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux esprits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car s'il n'étoit rapporté à Dieu, ce seroit un acte purement humain, et non un

(1) *Salv. Ep. IV, p. 199.*

acte de religion : et nous savons que les saints étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne reçoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu ; c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par là qu'elle est définie : *Religio, quòd nos religet omnipotenti Deo* (1). Ainsi toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement, et jouir de l'héritage céleste. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il dérive de Dieu, et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Mais, pour descendre à des instructions plus particulières, je remarquerai quelques différences entre le culte des chrétiens et celui des idolâtres ; et quoiqu'il semble peu nécessaire de combattre les anciennes erreurs de l'idolâtrie, dans cette grande lumière du christianisme, toutefois la vérité paroîtra plus claire par cette opposition. Donc, mes Frères, pour toucher d'abord le principe de tout le mal, les anciens ne connoissant pas la force du nom de Dieu, qui ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, ont divisé la divinité par ses attributs et par ses fonctions différentes, et ensuite par les élémens et les autres parties du monde, dont ils ont fait un partage entre les aînés et les cadets, comme d'une terre et d'un héritage : le ciel comme le plus noble et le principal domicile étant demeuré à leur Jupiter, et le reste étant échu à ses frères et à sa sœur, comme si la possession du monde pouvoit être séparée en lots, et n'étoit pas solidaire et indivisible ; ou que Dieu eût été obligé d'aliéner son domaine, et d'en laisser à d'autres le gouvernement et la jouissance. Après qu'on eut commencé de violer la sainte unité de Dieu par l'injurieuse communication de ce nom incommunicable, on en vint successivement à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer

(1) *De Ver. Rel. n. 113, t. 1, col. 788. De Civit. Dei, lib. x, c. 111, t. VII, col. 240.*

plusieurs dieux aux foyers, aux cheminées et aux écuries, ainsi que saint Augustin le reproche aux Romains et aux Grecs. On en mit trois à la seule porte ; et « au lieu, dit ce saint évêque, qu'un seul » homme suffit pour garder la porte d'une maison, » les Grecs ont voulu qu'il y eût trois dieux. » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium, et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt* (1). A quel dessein tant de dieux, sinon pour déshonorer ce grand nom et en avilir la majesté ? Ne pensez pas, chrétiens, que ce soit une inutile curiosité qui me fasse remarquer ces choses. Considérez combien le genre humain, qui a pu donner créance durant tant de siècles à ces erreurs insensées, étoit livré avant Jésus-Christ à la puissance des ténèbres ; et de quel prodigieux aveuglement nous a tirés le Sauveur, par la lumière de son Evangile. « Rendons grâces à » Dieu pour son ineffable don » : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (2).

Pour nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême (ô grâce mal conservée ! ô foi violée trop facilement !) et en qui seul nous reconnoissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion (car nous sommes libres pour tout autre, et ne sommes assujétis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion) ; mais « nous les honorons, dit » saint Ambroise (3), d'un honneur de charité et de » société fraternelle. » *Honoramus eos charitate, non servitute*, comme dit saint Augustin (4) ; et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grâce, l'épanchement de sa gloire, et la sainte et glorieuse dépendance par

(1) *De Civ. Dei*, lib. IV, c. VIII, t. VII, col. 94. — (2) *II. Cor.* IX. 15. — (3) *Lib. de Fid.* t. II, col. 200. — (4) *De Ver. Relig.* n. 110, t. I, col. 787, *lib. XXI, cont. Faust.* t. VIII, col. 317.

laquelle ils demeurent éternellement assujétis à ce premier être, auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien, et au terme unique de tous nos désirs. Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentimens de la sainte Vierge et des saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Eglise. Mais certes, c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable, que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les saints et la sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce ? Si le soleil étoit animé, il n'auroit point de jalousie en voyant « la lune qui préside à la nuit », comme dit Moïse (1), par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui, et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire, par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnoissons en Marie, Jésus-Christ pourroit-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte ? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion, lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroises, les Augustins et les Chrysostômes, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables, qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Eglise catholique, nous aigrissent nous-mêmes contre eux ; mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et contredisans, et nous inspirent, par la charité, un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel, et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes

(1) *Genes.* 1. 16.

païens estimoient que la nature divine étoit inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêloit pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines, où sa pureté, disoient-ils, se seroit souillée ; et que ne voulant pas que des créatures si foibles que nous pussent aborder son trône, elle avoit disposé des médiateurs entre elle et nous, qu'ils appeloient pour cela des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avoit faits dans notre première institution pour converser avec lui ; et si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes ; c'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles : et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les saints, qui règnent avec Jésus-Christ, ne soient des intercesseurs agréables, qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres : oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères ; nous leur parlons avec confiance, et quoiqu'ils ne paroissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents ; leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez, chrétiens, « une doctrine plus utile et plus excellente » : *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (1). Les idolâtres adoroient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvoit les honorer sans profanation, parce qu'on ne pouvoit les imiter sans honte. Mais voici la règle du christianisme, que je vous prie de graver en votre mémoire. Le chrétien doit imiter

(1) *I. Cor. xii 31.*

tout ce qu'il honore : tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie (1).

Le Psalmiste, après avoir témoigné son zèle contre les idoles muettes et insensibles, que les païens adoroient, conclut enfin en ces termes : « Puissent leur » ressembler ceux qui les servent et qui mettent en » elles leur confiance » : *Similes eis fiant qui faciunt ea* (2). Il vouloit dire, Messieurs, que l'homme se doit conformer à ce qu'il adore, et ainsi que les adorateurs des idoles méritent de devenir sourds et aveugles comme elles. Mais nous, qui adorons un Dieu vivant, nous devons être vivans comme lui d'une véritable vie. Il faut que « nous soyons saints, » parce que le Dieu que nous servons est saint (3). » Il faut que « nous soyons miséricordieux, parce que » notre Père céleste est miséricordieux (4) » ; et « que nous pardonnions comme il nous pardonne (5). » « [Il fait lever] son soleil sur les bons et sur les » mauvais (6) » ; nous [devons étendre de même] notre charité sur nos amis et sur nos ennemis. Il faut que « nous soyons des adorateurs spirituels, et que » nous adorions en esprit, parce que Dieu est Esprit (7). » Enfin « nous devons nous rendre parfaits, » dit le Fils de Dieu, parce que celui que nous adorons est parfait (8). »

Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire ? ils sont pleins, ils sont comblés : c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Eglise dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur ; et elle déclare son intention par cette belle prière : « O Seigneur, donnez-nous la grâce d'imiter ce que » nous honorons (9). » « Autant de fêtes que nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux nous sont proposés pour nous servir de

(1) *S. Aug. de Civit Dei, lib. VIII, c. XVII, t. VII, col. 206.*

— (2) *Ps. cxiii. 16.* — (3) *Levit. xi. 44.* — (4) *Luc. vi. 36.*

— (5) *Matth. vi. 14.* — (6) *Ibid. v. 45.* — (7) *Joan. v. 24.*

— (8) *Matth. v. 48.* — (9) *Collect. in die S. Steph.*

» modèles. » « Les solennités des martyrs, dit saint Augustin (1), sont des exhortations au martyr. » « Les martyrs, dit le même Père (2), ne se portent pas volontiers à prier pour nous, s'ils n'y reconnoissent quelques unes de leurs vertus. » C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Eglise catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience. Il faut être pénitent et mortifié comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, mais surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfans de Dieu, qui désirez d'être heureusement adoptés par la Mère de notre Sauveur, soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Magnificat anima meu Dominum; et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (3) : « Mon » âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise (4) : « Que l'âme de Marie soit en nous tous pour glorifier le Seigneur; que l'esprit de Marie soit en nous pour nous réjouir en Dieu : » *Sit in singulis Mariæ anima, et magnificet Dominum; sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.* Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde, qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sachez, dit le même Père (5), que toute » âme chaste et pudique qui conserve sa pureté et » son innocence, conçoit la Sagesse éternelle en elle-

(1) *Append. Serm. ccxxv, n. 1, t. v, col. 370.* — (2) *Ibid. Serm. ccxcii, n. 1, t. v, col. 486.* — (3) *Luc. 1. 46, 47.* — (4) *S. Amb. lib. 11. n. 26, in Luc. Evang. c. 1, t. 1, col. 1290.* — (5) *Ibid.*

« même, et qu'elle est remplie de Dieu et de sa grâce, à l'imitation de Marie : *Omnis enim anima accipit Dei Verbum, si tamen immaculata et immunis à vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat.*

Souffrez, Mesdames, que je vous propose comme de modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime à voir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie ? Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge, qui ressemblent à leurs idées, et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui, et que je vous invite, Messieurs, et vous principalement, Mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Évangile; et il est fait, si je l'ose dire, après le Saint-Esprit même. Mais remarquez que cette Écriture ne s'occupe pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bienheureuse Vierge, c'est la modeste et la pudeur : elle ne songeoit ni à se faire voir, quoique belle; ni à se parer, quoique jeune; ni à s'agrandir, quoique noble; ni à s'enrichir, quoique pauvre. Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celles dont on voit errer de tous côtés les regards hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées ? Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'aspect d'un ange. « Elle fut donc troublée, dit l'historien sacré (1), à la parole de l'ange, et elle pensoit en elle-même quelle pouvoit être cette salutation. » Mais remarquez ces paroles : Elle est troublée, et elle pense : elle est toujours sur ses gardes, et la

(1) *Luc.* 1. 29.

surprise n'étouffe pas en son âme, mais plutôt elle y éveille la réflexion. « Ainsi sont faites les âmes pudiques : on les voit toujours craintives, jamais assurées; elles tremblent où il n'y a rien à appréhender, afin de trouver la sûreté dans le péril même; elles soupçonnent partout des embûches, et craignent moins les injures que les complaisances, moins ce qui choque que ce qui plaît, moins ce qui rebute que ce qui attire » : *Solent virgines, quæ verè virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere... Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, suspectas habent insidias, totum contrà se cæstimant machinatum* (1). [Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui] tendent des pièges où elles sont prises.

Mais admirez qu'elle pense et qu'elle ne parle pas; elle n'engage pas la conversation, elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se piquent de tirer le plus intime secret des cœurs, et de pénétrer ce qu'il y a de plus caché? Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes; à veiller au dedans, plutôt qu'à se répandre au dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le demande. On lui propose d'être Mère du Fils du Très-Haut; quelle femme ne seroit point touchée d'une fécondité si glorieuse? « Comment, dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être toujours vierge (2)? » Elle est prête à refuser des offres si glorieuses et si magnifiques que l'ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire; et, plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté, qui n'est pas seulement au-dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est, pour ainsi dire, à l'épreuve de toutes les

(1) *S. Bern. super Missus est; Homil. 111, t. 1, col. 747.*
 — (2) *Luc. 1, 34.*

promesses de Dieu même ! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inouï de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine : « Voici, dit-elle, la servante du » Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (1). » Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité, et pour témoigner son obéissance !

Mais admirez sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur ; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. « Il a, » dit-elle, regardé la bassesse de sa servante (2). » Bien loin de se regarder comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Elisabeth ; et, plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avoit honoré la maison de sa parente. Elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute, et garde un humble silence. « Elle » conserve tout en son cœur (3). » Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité ; et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire sans le secours de la renommée dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle est, Messieurs, cette Vierge, dont je vous dis encore une fois que vous ne serez jamais les dévots, si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez aujourd'hui en son honneur une image sainte, soyez vous-mêmes son image. « Chacun, dit saint Grégoire de

(1) *Luc.* 1. 38. — (2) *Ibid.* 48. — (3) *Ibid.* 11. 19.

» Nysse (1), est le peintre et le sculpteur de sa » vic. » Formez la vôtre sur la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle. Soyez humbles, soyez pudiques, soyez modestes; méprisez les vanités du monde et toutes les modes ennemies de l'honnêteté. Que les habits officieux envers la pudeur cachent fidèlement, [Mesdames], ce qu'elle ne doit pas laisser paroître : si vous plaisez moins, par là vous plairez à qui il faut plaire : et que le visage, qui doit seul être découvert, parce que c'est là que reluit l'image de Dieu, ait encore sa couverture convenable, et comme un voile divin, par la simplicité et la modestie. Marie avouera que vous l'honorez, quand vous imiterez ses vertus; elle priera pour vous, quand vous serez soigneuses de plaire à son Fils; et vous plairez à son Fils, quand il vous verra semblables à la Mère qu'il a choisie.

Jusques ici, chrétiens, j'ai tâché de vous faire voir que la véritable dévotion pour la sainte Vierge et pour les saints, c'est celle qui nous persuade de nous soumettre à Dieu, à leur exemple, et de chercher avec eux le bien véritable, c'est-à-dire notre salut éternel, par la pratique des vertus chrétiennes, dont ils ont été un parfait modèle. Maintenant il sera aisé de condamner, par la règle que nous avons établie, toutes les fausses dévotions qui déshonorent le christianisme. Et premièrement, chrétiens, ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rapporter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Démentez-moi, mes Frères, si je ne dis pas la vérité. Qui s'avise de faire des vœux, et de demander du secours aux saints contre ses péchés et ses vices, leurs prières pour obtenir sa conversion? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans nos sacristies, ne sont-elles pas des affaires du monde? Et plutôt à Dieu du moins qu'elles fussent justes; et

(1) *In Perf. Christiani formâ. l. 111, p. 288.*

que si nous ne craignons pas de rendre Dieu et ses saints les ministres et les partisans de nos intérêts, nous appréhendons du moins de les faire complices de nos crimes ! Nous voyons régner en nous, sans inquiétude, des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à tous les saints, et à charger véritablement le ciel de nos vœux ; car est-il rien qui le fatigue davantage, et qui lui soit plus à charge que des vœux et des dévotions basses et intéressées ? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres délaissés qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt, et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup ; et, très-contens de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire aux desirs de notre amour-propre. O Eternel, tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises ! Sainte Vierge, esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs ! Ils vous chargent de la sollicitation de leurs affaires, ils prétendent vous engager dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliez que vous avez méprisé le monde dans lequel ils vous prient de les établir. O Jésus, telles sont les dispositions de ceux qui se nomment vos disciples ! O que vous pourriez dire avec raison ce que vous disiez autrefois (*) ! « La foule m'accable » : *Turbæ me comprimunt* (1). Tous vous pressent, aucun ne vous touche ; cette troupe qui environne vos saints taber-

(*) C'est saint Pierre et les autres disciples qui disent à Jésus-Christ : *Præceptor, turbæ te comprimunt.* (*Edition de Déforis.*)

(1) *Luc. VIII. 45.*

nacles, est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demande qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels; comme si nous étions encore dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, et parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui qui a prononcé que « son royaume » n'est pas de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo* (1).

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'employer les saints pour nos besoins temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son Fils que le vin manquoit dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance notre pain de tous les jours; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non seulement les nécessités, mais encore, puisque nous sommes si foibles, les commodités temporelles; je n'y résiste pas : mais du moins n'oublions pas que nous sommes chrétiens, et que nous attendons une vie meilleure. Considérez en quel rang est placée cette demande; elle est placée au milieu de l'Oraison dominicale, au milieu de sept demandes; tout ce qui précède et tout ce qui suit est spirituel. Devant, nous sanctifions le nom de Dieu; nous souhaitons l'avènement de son règne; nous nous conformons à sa volonté : après, nous demandons humblement la rémission des péchés; la protection divine contre le malin, et la délivrance du mal : au milieu est un soin passager des nécessités temporelles, qui est, pour ainsi dire, tout absorbé par les demandes de l'Esprit. Encore ce pain de tous les jours, que nous demandons, a-t-il une double signification. Il signifie la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'âme, c'est-à-dire l'Eucharistie, qui est le pain véritable des enfans de Dieu, tant Jésus a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse ne nous

(1) *Joan.* xviii. 36.

occupât tout seul un moment : tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie éternelle. Nous, au contraire, nous venons prier quand les besoins humains nous en pressent. A force de recommander à Dieu nos malheureuses affaires, l'effort que nous faisons, pour l'engager avec tous ses saints dans nos intérêts, fait que nous nous échauffons nous-mêmes dans l'attachement que nous y avons. Ainsi nous sortons de la prière, non plus tranquilles ni plus résignés à la volonté de Dieu, ni plus fervens pour sa sainte loi, mais plus ardens et plus échauffés pour les choses de la terre. Aussi vous voit-on revenir, quand les affaires réussissent mal, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures, et avec un dégoût qui tient du dédain.

Chrétien, vous vous oubliez ; le Dieu que vous priez est-il une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut ? Je sais qu'il est écrit que « Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent (1) » ; mais il faut donc qu'ils le craignent et qu'ils se soumettent à lui dans le fond du cœur. « L'oraison, dit » saint Thomas, est une élévation de l'esprit à Dieu » : *Ascensio mentis in Deum* (2). Par conséquent il est manifeste, conclut le Docteur angélique, que celui-là ne prie pas, qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourroit supporter cette irrévérence ? Aussi nous, hommes charnels, nous avisons-nous d'un autre artifice ; si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode, nous croyons pouvoir fléchir plus facilement la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point, à force de les flatter par nos louanges, ou à force de les

(1) *Ps.* CXLIV. 17. — (2) 2. 2. *Quest.* LXXXIII. *Art.* 1, *ad* 2.

fatiguer par nos prières empressées. Ne croyez pas que j'exagère : nous traitons avec les saints comme avec des hommes ordinaires, que nous croyons gagner aisément par une certaine ponctualité et par quelque assiduité de petits services; et nous ne considérons pas que ce sont des hommes divins, « qui sont » entrés, comme dit David (1), dans les puissances » du Seigneur », dans les intérêts de sa gloire, dans les sentimens de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs, aussi bien que dans ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

O Dieu! les hommes ingrats abuseront-ils toujours des bienfaits divins, et les verrons-nous toujours si aveugles que d'aigrir leurs maux par les remèdes? Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge, que je vois pratiquée par les chrétiens? Ils se font des lois, et ils les suivent; ils s'imposent des obligations, et ils y sont punctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes; dignes certes de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son prophète (2) : Malheur à vous « qui cherchez dans » vos dévotions, non ma volonté, mais la vôtre. » C'est pourquoi, dit le Seigneur, je déteste vos ob- » servances; vos oraisons me font mal au cœur; j'ai » peine à les supporter : *Laboravi sustinens*. En effet quelle religion! Nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes Frères, je loue votre zèle, et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées. Mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur, que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes? Celui-là est inquiet, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, ou s'il

(1) *Ps.* LXX. 17. — (2) *Isai.* LVIII. 3. 1. 13, 14.

manque quelque *Ave Maria* à la dizaine : je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise ; je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourroit supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupule les plus saints devoirs du christianisme ? Etrange illusion, dont l'ennemi du genre humain nous fascine ! Il ne peut arracher du cœur de l'homme le principe de religion qu'il y voit trop profondément gravé : il lui donne, non son emploi légitime, mais un dangereux amusement, afin que, déçu par cette apparence, nous croyions avoir satisfait par nos petits soins aux obligations sérieuses que la religion nous impose : détrompez-vous, chrétiens. Priez la sainte Vierge, je vous y exhorte. Elle nous fortifiera dans les tentations ; elle nous impétera la chasteté qui nous est si nécessaire ; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage parmi nos langueurs. Mais écoutez comme elle parle dans les noces de Cana à ceux pour lesquels elle a tant prié : « Faites ce que mon Fils vous ordonnera » : *Quodcunque dixerit vobis facite* (1). J'ai prié, j'ai intercédé ; mais faites ce qu'il vous dira : c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi je vous dis, mes Frères, attendez tout de Marie, si vous êtes bien résolus de faire ce que Jésus vous commandera ; c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais vous me dites : Où me poussez-vous ? quitterai-je donc toutes mes prières, jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout-à-fait à Dieu, et vivrai-je, en attendant, comme un infidèle ? Non, mes Frères, à Dieu ne plaise. Dites toujours vos prières ; j'aime mieux vous voir pratiquer des dévotions imparfaites, que de vous voir mépriser toute dévotion, et oublier que vous êtes chrétiens. Le médecin, qui

(1) *Joan.* 11. 5.

vous traite d'une maladie dangereuse et habituelle, vous ordonne des remèdes forts; mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus doux. Vous pratiquez les derniers, et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres : il vous avertit sagement que vous n'acheverez pas votre guérison. Vous vous irritez contre lui, ou plutôt contre vous-même, et vous lui dites que vous quitterez tout régime, et que vous laisserez à l'abandon votre santé et votre vie. Il ne s'aigrit pas contre vous, et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse ou plutôt comme une partie de votre mal; et il vous répond : Ne le faites pas; prenez toujours ces remèdes, qui du moins ne vous peuvent nuire, et qui peut-être soutiendront un peu la nature accablée. Mais à la fin vous périrez sans ressource, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre santé. Ainsi je vous dis, mes Frères : pratiquez ces dévotions, faites ces prières; j'aime mieux cela qu'un oubli total et de Dieu et de vous-mêmes. Mais ne vous appuyez pas sur ces légères pratiques; elles empêchent peut-être un plus grand malheur, c'est-à-dire l'impiété toute déclarée, et le mépris tout manifeste de Dieu; et c'est pour cela qu'on vous les souffre : mais sachez qu'elles n'avancent pas votre guérison, et que, si vous y mettez votre appui, elles en seront bien plutôt un perpétuel obstacle. Car écoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : « Ils » ne cherchent pas la justice, et ne jugent pas droi- » tement. Ils mettent leur confiance dans des choses » de néant, et ils s'amuse à des vanités. La toile » qu'ils ont tissée est une toile d'araignée; et pour » cela, dit le Seigneur, leur toile ne sera pas propre » à les revêtir, et ils ne seront point couverts de » leurs œuvres. Car leurs œuvres sont des œuvres » inutiles, et leurs pensées sont des pensées vaines. » Ils marchent dans un chemin de désolation et de » ruine » : *Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet verè : confidunt in nihilo et loquuntur vanitates.... Telas aranæ texuerunt....*

Tela eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum opera inutilia.... cogitationes eorum cogitationes inutilis : vastitas et contritio in viis eorum (1).

Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces, permettez-moi la liberté de ce mot, et qui négligent cependant de faire des fruits dignes de pénitence selon le précepte de l'Évangile. Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir; leur iniquité sera révélée, et leur pauvreté leur fera honte. Ils seront jugés par leur bouche, ces mauvais serviteurs; et les saints qu'ils auront loués les condamneront par leurs exemples. Voulez-vous donc être dévots à la sainte Vierge, en sorte que cette dévotion vous soit profitable? Soyez chastes, soyez droits, soyez charitables; faites justice à la veuve et à l'orphelin, protégez l'oppressé, soulagez le pauvre et le misérable. En faisant des œuvres de surabondance, gardez-vous bien d'oublier celles qui sont de nécessité. Attachez-vous à la loi; suivez le précepte de Jésus-Christ : *Quæcunque dixerit facite* : « Faites ce qu'il » ordonne », et vous obtiendrez ce qu'il promet. *Amen.*

(1) *Isai.* LIX. 4, 6, 7.

I^{re} SERMON

POUR LE JOUR

DE LA NATIVITÉ DE LA S^{te} VIERGE.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Marie, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus-Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie : qu'est-ce qui la distingue de Jésus. L'union très-étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opérations de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus dont nous devons être animés, pour réclamer son intercession.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit.

La nuit est passée, et le jour s'approche. Rom.

XIII. 12.

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même, ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paroître principalement dans le mystère de l'incarnation : c'est le miracle de sa sagesse,

c'est le grand effort de sa puissance : aussi nous dit-il que, pour l'accomplir, il remuera le ciel et la terre ; *Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram* (1) : c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum*. Mais encore qu'il ne doive paroître qu'au milieu des temps, *In medio annorum vivifica illud* (2) : il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties, n'étoient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disoit un ancien ; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent, il forme la bienheureuse Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devoit envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en celle qu'il destinoit pour être sa mère. Je sais que cette matière est très-difficile à traiter ; mais il n'est rien d'impossible à celui qui espère en Dieu : demandons - lui ses lumières par l'intercession de cette Vierge, que je saluerai avec l'ange, en disant : *Ave*.

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien, dans le livre qu'il a écrit de la Résurrection de la chair. Ce grave et célèbre écrivain, considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan ; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la prépare, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéamens ; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage : *Recogito totum illi Deum occupatum ac deditum* (3). Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière

(1) *Agg.* 11. 7. — (2) *Habac.* 111. 2. — (3) *De Resur. carn.* n. 6.

si méprisable; et, ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardoit plus loin, et qu'il visoit à quelque œuvre plus considérable; et afin de vous expliquer toute sa pensée : Cet œuvre, dit-il, c'étoit Jésus-Christ; et Dieu, en formant le premier homme, songeoit à nous tracer ce Jésus qui devoit un jour naître de sa race : c'est pour cela, poursuit-il, qu'il s'affectionne si sérieusement à cette besogne; parce que, voici ses paroles, « dans cette boue qu'il ajuste, il » pense à nous donner une vive image de son Fils » qui se doit faire homme » : *Quodcunque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (1).

Sur ces belles paroles de Tertullien, voici la réflexion que je fais, et que je vous prie de peser attentivement. S'il est ainsi, mes Frères, que, dès l'origine du monde, Dieu, en créant le premier Adam, pensât à tracer en lui le second; si c'est en vue du sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin; parce que son Fils en devoit sortir, après une si longue suite de siècles et de générations interposées; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie, qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure que Dieu, en créant ce divin Enfant, avoit sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travailloit que pour lui? *Christus cogitabatur*. Ainsi ne vous étonnez pas, chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même; et, devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paroître aujourd'hui, en la nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur*

(1) *De Resur. carn. n. 6.*

homo futurus. C'est pourquoi j'applique à cette naissance ces beaux mots du divin apôtre : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* : « La nuit est » passée, et le jour s'approche. » Oui, mes Frères, le jour approche; et, encore que le soleil ne paroisse pas, nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur, l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source inépuisable de charité pour notre nature : voilà les trois rayons de notre soleil, par lesquels il dissipe toutes nos ténèbres. Car il falloit que Jésus fût innocent pour nous purifier de nos crimes : il falloit qu'il fût plein de grâces pour enrichir notre pauvreté : il falloit qu'il fût tout brûlant d'amour, pour entreprendre la guérison de nos maladies. Ces trois qualités excellentes sont les marques inséparables, et les traits vifs et naturels par lesquels on reconnoît le Sauveur; et Dieu, qui a formé la très-sainte Vierge sur cet admirable exemplaire, nous en fait voir en elle un écoulement. Ainsi, mes Frères, réjouissons-nous, et disons avec l'apôtre : « La nuit est passée, et le jour approche » : il approche ce beau, ce bienheureux, cet illustre jour qu'on promet depuis si long-temps à notre nature; il approche, les ténèbres fuient, nous jouissons déjà de quelque lumière, le jour de Jésus-Christ se commence; parce qu'ainsi nous avons dit, encore qu'on ne voie pas le soleil, on voit déjà ses plus clairs rayons reluire par avance en Marie naissante, je veux dire l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source incomparable de charité pour tous les pécheurs, c'est-à-dire pour tous les hommes. Voilà, Messieurs, les trois beaux rayons que le Fils de Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont toute leur force entière qu'en Jésus-Christ seul : en lui seul ils font un plein jour, qui éclaire parfaitement la nature humaine; mais ils font en la sainte Vierge une pointe du jour agréable, qui commence à la réjouir; et c'est à cette joie sainte et fructueuse que je vous invite par ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de plus touchant dans l'Évangile que cette manière douce et charitable dont Dieu traite ses ennemis réconciliés, c'est-à-dire les pécheurs convertis. Il ne se contente pas d'effacer nos taches et de laver toutes nos ordures; c'est peu à sa bonté infinie de faire que nos péchés ne nous nuisent pas; il veut même qu'ils nous profitent: il en fait naître tant de bien pour nous, qu'il nous contraint, si je l'ose dire, de bénir nos fautes, et de crier avec l'Église: O heureuse coulpe! *O felix culpa* (1)! Sa grâce dispute contre nos péchés à qui emportera le dessus; et il se plaît même, dit saint Paul (2), de faire abonder la profusion de ses grâces par-dessus l'excès de notre malice. Bien plus, et voici ce qu'il y a de plus surprenant, il reçoit avec tant d'amour les pécheurs réconciliés, que l'innocence la plus parfaite, mon Dieu, permettez-moi de le dire, auroit en quelque sorte sujet de s'en plaindre, ou du moins d'en avoir de la jalousie: il les traite si doucement que, pourvu qu'on y ait regret, on n'a presque plus de sujet d'y avoir regret. Une de ses brebis s'écarte de lui; toutes les autres, qui demeurent fermes, semblent lui être beaucoup moins chères qu'une seule qui s'est égarée: *Grex, unâ charior non erat*, dit Tertullien (3); et sa miséricorde est plus attendrie sur le prodigue qu'il a retrouvé, que sur son aîné toujours fidèle; *Chariorum senserat quem lucrificerat*.

S'il est ainsi, mes Frères, ne semble-t-il pas que nous devons dire que les pécheurs pénitens l'emportent par-dessus les justes qui n'ont pas péché; et la justice rétablie par-dessus l'innocence toujours conservée? toutefois il n'en est pas de la sorte. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée: et, pour ne pas parler maintenant de

(1) *Sabb. sancto, in Bened. Cer. pasch.* — (2) *Rom. v. 20.*

— (3) *De Pœnit. n. 8.*

toutes ses autres prérogatives, n'est-ce pas assez pour sa gloire que Jésus-Christ l'ait choisie? Voyez en quels termes l'apôtre saint Paul publie l'innocence de son divin Maître : *Talis decebat ut esset nobis pontifex* (1) : « Il falloit que nous eussions un pontife, » saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, » élevé au-dessus des cieux, et qui n'ait pas besoin » d'offrir des victimes pour ses propres fautes » ; mais qui, étant la sainteté même, fasse l'expiation des péchés. Et s'il est ainsi, chrétiens, que le Fils de Dieu ait pris l'innocence pour son partage, ne devons-nous pas confesser qu'il faut qu'elle soit sa bien-aimée ?

Non, mes Frères, ne croyez pas que ces mouvemens de tendresse qu'il ressent pour les pécheurs pénitens les préfèrent à la sainteté, qui ne se seroit jamais souillée dans le crime. On goûte mieux la santé quand on relève tout nouvellement d'une maladie ; mais on ne laisse pas d'estimer bien plus le repos d'une forte constitution, que l'agrément d'une santé qui se rétablit. Il est vrai que les cœurs sont saisis d'une joie soudaine de la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laisse pas d'aimer beaucoup plus la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, Messieurs, s'il nous est permis de juger des sentimens du Sauveur par l'exemple des sentimens humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il aime toujours avec plus d'ardeur les justes qui sont ses anciens amis ; ou, si vous voulez que nous raisonnions de cette conduite de sa miséricorde par des principes plus hauts ; disons, mais disons en un mot, car il faut venir à notre sujet, qu'autres sont les sentimens de Jésus, selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu ; autres sont les sentimens du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes : cette

(1) *Hebr.* vii. 26.

distinction de deux mots nous développera tout ce mystère.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle s'approche de plus près de sa sainteté infinie, et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite ; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agrémens d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentimens de Jésus selon sa nature divine : mais, mes Frères, il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocens ; mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables ; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé.

Ecoutez comme il nous explique le sujet de sa légation : *Non veni vocare justos* (1) : « Je ne suis pas » venu pour chercher les justes ; parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme médecin, ceux qui sont malades ; comme rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les anges qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu : ô innocence, voilà ta prérogative ; mais en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin, comme homme, il se plaira davantage à converser avec les saints, et néanmoins, comme médecin, il aimera mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin charitable, certainement comme Fils de Dieu, il préfère les innocens ; mais en qualité de

(1) *Matth.* ix. 13.

Sauveur, il recherchera plutôt les criminels : voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique. Pardonnez-moi, mes Frères, si je m'y suis si fort étendu ; elle est pleine de consolation pour les pécheurs tels que nous sommes ; mais elle est très-avantageuse pour la sainte et perpétuelle innocence de la divine Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre ? Je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection ; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui approche un peu de sa pureté ? Quoi ! ce juste, cet innocent sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer quelque âme sans tache ! Et, dites-moi, quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine Mère ? Oui, Messieurs, que ce Sauveur miséricordieux qui a chargé sur lui tous nos crimes, coure toute sa vie après les pécheurs, qu'il les aille chercher sans relâche dans tous les coins de la Palestine ; mais si tout le reste du monde ne lui donne que des criminels, ah ! qu'il trouve du moins dans son domestique, sous son toit et dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante et durable d'une sainteté incorruptible !

Il est vrai que ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs ; que, bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui a été infidèle : il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain : il fait le premier des prédicateurs d'un Paul, qui a été le premier des persécuteurs. Ce ne sont pas des justes et des innocens, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places. Mais ne croyez pas pour cela qu'il tire sa sainte Mère de ce même rang : il faut faire grande différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence ? La voici, et je vous prie de la bien entendre, elle est

essentielle et fondamentale pour la vérité que je traite.

Il a choisi ceux-là pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même. Pour les autres : *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas* (1); « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, » soit Céphas. » Marie pour lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (2). Il est mon unique, je suis son unique; il est mon fils, et je suis sa mère. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les a tirés du péché, pour pouvoir mieux annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés. C'étoit tout le dessein d'appeler à la confiance les âmes que le péché avoit abattues. Et qui pouvoit prêcher avec plus de fruit la miséricorde divine, que ceux qui en étoient eux-mêmes un illustre exemple? Quel autre pouvoit dire avec plus d'effet : « C'est un discours fidèle, que Jésus est venu sauver » les pécheurs (3) », qu'un saint Paul, qui pouvoit ajouter après, « desquels je suis le premier ? » *Quorum primus ego sum*. N'est-ce pas de même que s'il eût dit au pécheur qu'il désiroit attirer : Ne crains point, je connois la main du médecin auquel je t'adresse; « c'est lui qui m'envoie à toi pour te dire » comme il m'a guéri, avec quelle facilité, avec » quelles caresses », et pour t'assurer du même bonheur. *Qui curavit me, misit me ad te, et dixit mihi: Illi desperanti vade, et dic quid habuisti, quid in te sanavi, quàm citò sanavi* (4). Est-il rien de plus fort ni de plus puissant pour encourager un malade, pour relever un cœur abattu et une conscience désespérée? C'étoit donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs, que de leur faire annoncer sa miséricorde par des hommes qui l'avoient si bien éprouvée. Et saint Paul nous l'enseigne manifestement : « J'ai reçu miséricorde, dit-il, afin que Dieu » découvrit en moi les richesses de sa patience, » pour l'instruction des fidèles » : *Ad informationem eorum qui credituri sunt* (5). Ainsi vous

(1) *I. Cor.* III. 22. — (2) *Cant.* II. 16. — (3) *I. Tim.* I. 15. — (4) *S. Aug. Serm.* (LXXVI, n. 4, t. V, col. 841. — (5) *I. Tim.* I. 16.

voyez pour quelle raison Dieu honore dans l'Eglise, des premiers emplois, des pécheurs réconciliés : c'étoit pour l'instruction des fidèles.

Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appelloit pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée, qu'il n'a faite que pour lui seul, c'est-à-dire, qu'il a choisie pour être sa mère. Il a fait dans ses apôtres et dans ses ministres ce qui étoit le plus utile au salut de tous ; mais il a fait en sa sainte Mère ce qui étoit de plus doux, de plus glorieux, de plus satisfaisant pour lui-même : par conséquent, je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : « Mon bien-aimé est pour moi, » et je suis pour lui » : je n'ai que lui, et il n'a que moi. Je sais que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue ; mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule mère ; et ce seroit le trop resserrer, que de le refuser jusqu'à sa mère.

Non, mes Frères, mon Sauveur ne le fera pas ; je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son Fils fait déjà éclater sur elle : la nuit est passée, et le jour s'approche : Jésus nous doit bientôt amener ce jour par sa bienheureuse présence. O jour heureux, ô jour sans nuage, ô jour que l'innocence du divin Jésus rendra si sercin et si pur, quand viendras-tu éclairer le monde ? Chrétiens, il approche, réjouissons-nous, vous en voyez déjà paroître l'aurore dans la naissance de la sainte Vierge : *Natâ Virgine surrexit aurora*, dit le pieux Pierre Damien (1). Après cela, vous étonnez-vous si je dis que Marie a paru sans tache dès le premier jour de sa vie ? Puisque ce grand jour de Jésus-Christ devoit être si clair et si lumineux, ne vous semble-t-il pas convenable que même le commencement en soit beau,

(1) *Serm. XL, in Assumpt. B. Mar. Virg.*

et que la sérénité du matin nous promette celle de la journée ? C'est pourquoi, comme dit très-bien Pierre Damien, « Marie commençant ce jour glorieux » en a rendu la matinée belle par sa nativité bien-heureuse » : *Maria, veri prœvia luminis, nativitate suâ mane clarissimum serenavit* (1). Accourons donc avec joie, mes Frères, pour voir les commencemens de ce nouveau jour; nous y verrons briller la douce lumière d'une pureté qui n'a point de taches.

Et ne nous persuadons pas que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'innocence, et ne la laisser qu'à son Fils. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages; c'est assez que les rayons soient plus foibles, et la lumière moins éclatante: ainsi, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire que le péché s'en mêle; c'est assez que son innocence soit comme un rayon affoibli, en comparaison de celle de son divin Fils: elle appartient à Jésus de droit; elle n'est en Marie que par privilège; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence: nous en honorons la source en Jésus, et en Marie un écoulement. Mais ce qui doit nous consoler, mes Frères, je le dis avec joie, je le dis avec sentiment de la miséricorde divine; donc, ce qui nous doit consoler, c'est que cet écoulement d'innocence ne luit en la divine Marie qu'en faveur des pauvres pécheurs. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation. Mais il n'en est pas ainsi de Marie; son innocence leur est favorable. Pourquoi? Parce qu'ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du sauveur Jésus. L'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs: ainsi, l'innocence de la sainte Vierge lui sert à obtenir pardon pour les criminels. Considérons donc, chrétiens, cette sainte et innocente créature comme l'appui certain de notre misère. Allons nettoyer nos péchés

(1) *Serm. XL, in Assumpt. B. Mar. Virg.*

à la vive lumière de sa pureté incorruptible ; mais tâchons aussi de nous enrichir par la plénitude de ses grâces ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la sainte Vierge ; il suffit de considérer cette haute dignité de mère de Dieu , pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces , l'esprit se confond dans cette pensée , et ne sait sur quoi arrêter sa vue. Donc , mes Frères , n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie , ce seroit vouloir sonder un abîme ; mais contentons-nous aujourd'hui de juger de leur étendue par le principe qui les a produites.

(*) Le grand saint Thomas (1) nous enseigne que le

(*) Le grand saint Thomas nous enseigne que pour entendre dans quelle hauteur , et avec quelle plénitude la sainte Vierge a reçu la grâce , il la faut mesurer par son alliance , et par son union très-étroite avec son fils : et c'est par là , chrétiens , qu'il nous est aisé de concevoir que les hommes ne lui doivent donner aucunes bornes. Vous raconterai-je , Messieurs , les adresses de la nature pour attacher les enfans , et pour les incorporer au sein de la mère ; pour faire que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux , et faire des deux , pour ainsi dire , un même tout et une même personne ? Les enfans , en venant au monde , ne rompent pas le nœud de cette union. La nature fait d'autres liens , qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : les mères portent leurs enfans d'une autre manière , c'est-à-dire dans le cœur. Aussitôt qu'ils sont agités , leurs entrailles sont encore émues d'une manière si vive , qu'elle ne leur permet pas de sentir qu'elles en soient séparées. Mais que sera-ce , si nous ajoutons à cette union ce qu'il y a de particulier entre Jésus et Marie ; si nous considérons qu'il n'a point de père sur la terre , et qu'il reconnoît par conséquent sa mère très-pure , comme la source unique de tout son sang , et le principe unique de sa vie ; en sorte qu'il ressent pour elle seule , avec une incroyable augmentation et d'amour et de tendresse , ce que la nature a inspiré au cœur des enfans pour le partager également entre le père et la mère ; comme aussi récipro-

(1) *III. Parte, Quæst. xxvii, art. v.*

principe des grâces en la sainte Vierge, c'est l'union très-étroite avec Jésus-Christ: et, afin que vous com-

quement cette mère vierge rassemble en elle-même, pour ce cher unique, ce que la même nature répand ordinairement en deux cœurs, c'est-à-dire ce que l'amour du père a de plus fort, et ce que l'amour de la mère a de plus vif et de plus tendre : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Que si vous me répondez que cette union regarde seulement le corps, et ne fait que suivre la trace du sang; c'est ici qu'il faut que je vous expose une vérité admirable, mais qui ne sera pas moins utile à votre instruction, que glorieuse et avantageuse à la sainte Vierge. C'est, Messieurs, que le Fils de Dieu ayant pris un corps pour l'amour des âmes, il ne s'approche jamais de nous par son divin corps, que dans un désir infini de s'unir à nous beaucoup plus étroitement selon l'esprit. Table mystique, banquet adorable, je vous appelle à témoins de la vérité que j'avance. Parlez-nous ici, saints autels, autels si saints et si vénérables, mais, je le dirai en passant, autels fort peu révéérés. Je ne me plains pas ici des ornemens qui vous manquent : cela se fera bientôt, et dans l'accomplissement de ce superbe édifice que la France verra avec joie, comme un monument immortel de la majesté de ses rois, ô Seigneur, la piété de Louis, votre serviteur, que vous nous avez donné pour monarque, n'oubliera pas votre sanctuaire. Mais je me plains, saints autels, de ce que vous êtes peu révéérés; parce que ceux qui viennent en cette chapelle la regardent comme un lieu profane. On entre, on sort, sans adorer Dieu. Jésus-Christ, dit-on, n'y repose pas. Mais toutefois il y descend à certains momens : *Illic per certa momenta Christi corpus et sanguis habitabant.* On respecte le siège du roi, même en son absence; il remplit de sa majesté tous les lieux où il habite. Le privilège de la seconde majesté ne doit porter sur la première. Voilà le trône de Jésus-Christ; je vous demande, Messieurs, une grâce; il sied bien au ministère que je fais d'en demander de semblables, même de ce lieu : n'entrez pas, ne sortez pas de cette chapelle, sans rendre à Dieu, à genoux, un moment d'adoration sérieuse.

Mais je m'éloigne trop, et il faut revenir à notre sujet. Je voulois prouver, chrétiens, que lorsque Jésus-Christ s'unit à nos corps, c'est principalement l'âme qu'il recherche. J'ai apporté pour ma preuve l'adorable Eucharistie.

On voit clairement que Bossuet fit ce morceau, lorsqu'il voulut prêcher ce sermon dans la chapelle de Versailles. (*Edit. de Deforis.*)

prenez par les Ecritures divines l'effet de cette union si avantageuse, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, une vérité importante, et qui est le fondement de tout l'Évangile : c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ ; car, mes Frères, cette alliance a ouvert un sacré commerce entre le ciel et la terre, qui a infiniment enrichi les hommes ; et c'est sans doute pour cette raison que l'Église, inspirée de Dieu, appelle l'incarnation un commerce : *O admirabile commercium*. En effet, dit saint Augustin (1), n'est-ce pas un commerce admirable, où Jésus, ce charitable négociateur, étant venu en ce monde pour y trafiquer dans cette nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la foiblesse, la misère, la mortalité, nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, qui est son naturel héritage ; l'innocence, la paix, l'immortalité ? C'est donc cette alliance qui nous enrichit ; c'est cet admirable commerce qui fait abonder en nous tous les biens. C'est pourquoi saint Paul nous assure que nous ne pouvons plus être pauvres, depuis que Jésus-Christ est à nous : « Celui qui nous » donne son propre Fils, que nous pourra-t-il refuser ? » ne nous donne-t-il pas en lui toutes choses ? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (2) ? et après s'être comme débordé par cette libéralité inestimable, ne faut-il pas que ses autres dons coulent impétueusement par cette ouverture ?

Que si notre alliance avec Jésus-Christ nous produit des biens si considérables ; tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge ; car, si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur, que penserons-nous de Marie, à qui le Père éternel le donne, non point d'une manière commune, mais comme il lui appartient à lui-même,

(1) *In Ps. CXLVIII, n. 8, t. IV, col. 1677.* — (2) *Rom. VIIII.*
32.

comme Fils, comme Fils unique; comme Fils, qui, pour ne point partager son cœur, et tenir tout de sa sainte mère, ne veut point avoir de père en ce monde. Est-il rien d'égal à cette alliance? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle : l'on pourroit d'abord se l'imaginer, parce qu'elle n'est sa mère que selon la chair; mais vous prendrez bientôt une autre pensée, si vous remarquez, chrétiens, une différence notable entre Marie et les autres mères. Elle a donc ceci de particulier, qui la distingue de toutes les autres, qu'elle a conçu son Fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles; et cela, de quelle manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin Enfant, elle l'a conçu par la foi, elle l'a conçu par l'obéissance : c'est la doctrine constante de tous les saints Pères, et elle est fondée clairement sur un passage de l'Écriture que peut-être vous n'avez pas remarqué. C'est, mes Frères, qu'Elisabeth ayant humblement salué Marie, comme mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (1) ? elle s'écrie aussitôt toute transportée : « Heureuse qui avez cru! » comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère; mais c'est votre foi qui vous rend féconde : d'où les saints docteurs ont conclu, et ont tous conclu d'une même voix, qu'« elle a » conçu son Fils dans l'esprit, avant que de le porter » en son corps » : *Priùs concepit mente quàm corpore* (2). Ne jugez donc pas de la sainte Vierge comme vous faites des mères communes.

Chrétiens, je n'ignore pas qu'elles s'unissent à leurs enfans, même par l'esprit. Qui ne le voit pas ? qui ne sent pas combien elles les portent au fond de leurs âmes ? Mais je dis que l'union se commence au corps, et se noue premièrement par le sang : au contraire, en la sainte Vierge, la première empreinte se fait dans le cœur; son alliance avec son Fils prend son

(1) *Luc.* 1. 43. — (2) *S. Aug. Serm.* cccv, n. 4, t. v, col. 950. *S. Leo, in Nativit. Dom. Serm.* 1, c. 1.

origine en l'esprit, parce qu'elle l'a conçu par la foi : et si vous voulez entendre, mes Frères, jusqu'où va cette alliance, jugez-en à proportion de celle du corps. Car permettez-moi, je vous prie, d'approfondir un si grand mystère, et de vous expliquer une vérité qui ne sera pas moins utile pour votre instruction, qu'elle sera glorieuse à la sainte Vierge.

Cette vérité, chrétiens, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps, que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Tables mystiques, banquet adorable, et vous, saints et sacrés autels, je vous appelle à témoins de la vérité que j'avance. Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang, quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi, avez-vous pensé qu'il vouloit s'arrêter simplement au corps ? A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au corps celui qui court à vous pour chercher votre âme : ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien ces belles, mais terribles paroles : « Ils font violence, » dit ce saint martyr, au corps et au sang du Sauveur : *Vis infertur corpori ejus et sanguini* (1). Et quelle est, mes Frères, cette violence ? Ames saintes, âmes pieuses, vous qui savez goûter Jésus-Christ dans cet adorable mystère, vous entendez cette violence ; c'est que Jésus recherchoit le cœur, et ils l'ont arrêté au corps, où il ne vouloit que passer : ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever dans l'esprit la chaste union où il aspirait ; ils l'ont contraint de retenir le cours impétueux de ses grâces, dont il vouloit laisser inonder leur âme. Ainsi son amour souffre violence ; et il ne faut pas s'étonner si, étant

(1) *Lib. de Lapsis*, p. 186.

violente de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur : au lieu du salut qu'il leur apportoit, il opère en eux leur condamnation ; et il nous montre assez par cette colère la vérité que j'ai avancée, que, lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

S'il est ainsi, ô divine Vierge, je conçois quelque chose de si grand de vous, que, non seulement je ne le puis dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même ; car telle est votre union au corps de Jésus lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite : que si l'union de l'esprit n'y répondoit pas, l'amour de Jésus seroit frustré de ce qu'il prétend, il souffriroit violence en vous : il faut donc, pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit, autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce, que peut-on penser, et que peut-on dire ? où doivent s'élever nos conceptions, pour ne point faire tort à votre grandeur ? et quand nous aurions ramassé tout ce qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourroit-il égaler votre plénitude ? Accourez donc avec joie, mes Frères, pour honorer en Marie naissante cette plénitude de grâces : car je crois qu'il est inutile de vouloir vous prouver, par de longs discours, qu'elle l'a apportée en venant au monde. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu pour sa sainte Mère ; et accoutumons-nous à juger d'elle, non par ce que peut prétendre une créature, mais par la dignité de son Fils. Que serviroit-il à Marie d'avoir un Fils qui est devant elle et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisoit naître digne de lui ? Ayant à se former une mère, la perfection d'un si grand ouvrage ni ne pouvoit être portée trop loin, ni ne pouvoit être commencée trop tôt ; et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité à laquelle elle est appelée, nous reconnoissons aisément que ce n'est pas trop de l'y préparer dès le premier moment de sa vie. Mais

c'est assez arrêter nos yeux à contempler de si grands mystères : ébloui d'un éclat si fort, je suis contraint de baisser la vue; et, pour remettre mes sens étonnés de l'avoir considérée si long-temps dans ce haut état de grandeur, qui l'approche si près de Dieu, il faut, Messieurs, que je la regarde dans sa charité maternelle, qui l'approche si près de nous; c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Ce qui me reste à vous faire entendre est d'une telle importance, qu'il mériterait un discours entier, et ne devrait pas être resserré dans cette dernière partie; comme néanmoins je ne puis l'omettre sans laisser ce discours imparfait, j'en toucherai les chefs principaux, et je vous prie, Messieurs, de les bien entendre; car c'est sur ce fond qu'il faut établir la dévotion solide pour la sainte Vierge. Je pose donc pour premier principe que Dieu ayant résolu, dans l'éternité, de nous donner Jésus-Christ par son entremise, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument; mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange pour lui proposer le mystère, et ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en attente; cet ouvrage, dis-je, demeure en suspens jusqu'à ce que la sainte Vierge y ait consenti. Elle tient donc en attente Dieu et toute la nature; tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut. Elle l'a donc désiré, Messieurs; et il a plu au Père éternel que Marie contribuât par sa charité à donner un Sauveur au monde.

Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne puis vous en taire une conséquence, que peut-être vous n'avez pas assez méditée; c'est que la sagesse divine ayant une fois résolu de nous donner Jésus - Christ par la sainte Vierge, ce décret ne se change plus; il est et sera tou-

jours véritable que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances : et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance : la vocation, c'est le premier pas ; la justification, c'est notre progrès ; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir manifestement, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages ; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

Pour ce qui regarde la vocation, considérez, s'il vous plaît, Messieurs, ce qui se passe en saint Jean-Baptiste, enfermé dans les entrailles de sa mère, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean y est dans l'obscurité : où êtes-vous, ô pécheurs ? il ne peut ni voir, ni entendre, et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il s'approche, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible ; c'est ainsi que le Fils de Dieu traite les pécheurs qu'il appelle. Y pensiez-vous, ô pécheurs, quand il vous est venu troubler ? vous vous cachiez, et il vous voyoit ; vous vous détourniez, et il vous savoit bien trouver ; il a parlé à votre cœur, et il vous a appelés à lui, et vous ne le cherchiez pas. Mais ce même Jésus-Christ nous montre, en saint Jean, que la charité de Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Ce qui fait que Jésus approche de Jean, n'est-ce pas la charité de Marie ? si Jésus agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voix de Marie ? Voilà donc Marie, en saint Jean-Baptiste, mère de ceux que Jésus appelle : voyons maintenant ceux qu'il justifie.

Je les vois sans figure, dans l'Evangile, aux noces

de Cana en Galilée ; ils sont déjà appelés en la personne des apôtres ; mais écoutez l'écrivain sacré : « Jésus fit son premier miracle, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui » : *Et crediderunt in eum discipuli ejus* (1). Pouvoit-il nous exprimer en termes plus clairs la grâce justificante, dont la foi, comme vous savez, est le fondement ? Mais il ne pouvoit non plus nous expliquer mieux la part qu'y a eue la divine Vierge : car qui ne sait que ce grand miracle fut l'effet de sa charité et de ses prières ? Est-ce en vain que le Fils de Dieu, qui dispose si bien toutes choses, n'a voulu faire son premier miracle qu'en faveur de sa sainte Mère ? Qui n'admira, chrétiens, qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs ? cela se fait-il par hasard, ou plutôt ne paroît-il pas que le Saint - Esprit veut nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, que la bienheureuse « Marie, étant mère de notre chef par la chair, a dû être selon l'esprit mère de ses membres, et coopérer par sa charité à leur naissance spirituelle ? » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (2).

Mais, mes Frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à les faire naître ; achevons de montrer ce que fait Marie dans la sainte persévérance des enfans de Dieu. Paroissez donc, enfans d'adoption et de prédestination éternelle, enfans de miséricorde et de grâce, fidèles compagnons du sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin, accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paroître ; le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire : il est la figure des persévérans ; puisqu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la croix, qu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui. Il est donc la figure des per-

(1) *Joan.* II. 11. — (2) *De sanctâ Virg. n. 6, t. VI, col. 343.*

sévérans ; et voyez que Jésus-Christ le donne à sa mère : Femme, lui dit-il, voilà votre fils : *Ecce filius tuus* (1). Chrétiens, j'ai tenu parole : ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse connoîtront, par ces trois exemples, que la charité de Marie est un instrument général des opérations de la grâce.

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protectrice. *Nox præcessit* ; la nuit est passée avec ses terreurs et ses épouvantes, avec ses craintes et ses désespoirs : *dies appropinquavit* ; le jour approche, l'espérance vient ; nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la sainte Vierge. Elle vient sans doute pour notre secours : je ne sais si ses cris et ses larmes n'intercedent pas déjà pour notre misère ; mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc, avec saint Bernard, qu'elle parle pour nous au cœur de son Fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi*. (2). Oui certainement, ô Marie, c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur : vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui prévendra ses désirs ; devez-vous craindre d'être refusée, quand vous parlerez au Sauveur ? « Son » amour intercede en notre faveur ; la nature même » le sollicite pour nous : *Affectus ipse pro te orat ; natura ipsa tibi postulat*. « On se rend facilement » aux prières, lorsqu'on est déjà vaincu par son affection » : *Cito annuunt qui suo ipsi amore superantur* (3). C'est pour cette raison, chrétiens, que Marie parle toujours avec efficace ; parce qu'elle parle à un cœur déjà tout gagné ; parce qu'elle parle à un cœur de Fils. Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au cœur de Jésus : *Loquatur ad cor*.

Mais quelle grâce demandera-t-elle ? que désirons-

(1) *Joan.* xix. 26. — (2) *Ad Beat. Virg. Serm. Panegyri.* n. 7 ; *int. Oper. S. Bernardi*, t. II, col. 690. — (3) *Salv. Ep.* IV, p. 199.

nous par son entremise ? Quoi, mes Frères, vous hésitez ! Ce lieu de charité où vous êtes ne vous inspire-t-il pas le désir de vous fortifier dans la charité ? Charité, charité ; ô heureuse Vierge, c'est la charité que nous demandons : sans le désir d'être charitables, que nous sert de réclamer le nom de Marie ? Pour vous enflammer à la charité, entrez, Messieurs, dans ces grandes salles, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps ; là elle étend, là elle retire ; là elle tourne, là elle disloque ; là elle relâche, là elle engourdit ; là sur le tout, là sur la moitié ; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. Pitoyable variété, chrétiens ; c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps, que le péché a donnés en proie à ses cruelles bizarreries ; et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événemens fâcheux.

Regarde, ô homme, le peu que tu es : considère le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta foiblesse est menacée. Si tu n'en es pas encore attaqué, regarde ces misérables avec compassion : quelque superbe distinction que tu tâches de mettre entre toi et eux, tu es tiré de la même masse, engendré des mêmes principes, formé de la même boue : respecte en eux la nature humaine si étrangement maltraitée ; adore humblement la main qui t'épargne ; et, pour l'amour de celui qui te pardonne, aie pitié de ceux qu'il afflige. Va-t'en, mon Frère, dans cette pensée ; c'est Marie qui te le dit par ma bouche. Cet hôpital s'élève sous sa protection ; ainsi, si tu crois mon conseil, ne sors pas aujourd'hui de sa maison sans y laisser quelque marque de ta charité : ne dis pas que l'on en a soin. La charité est trop lâche, qui se repose toujours sur les autres : tu verras combien de nécessités implorent ta charité. Si tu le fais, mon Frère, comme je l'espère, puisses-tu, au nom de notre Seigneur, croître en charité tous les jours ; puisses-tu ne sentir jamais ni de dureté pour les mi-

sérables ; ni d'envie pour les fortunés ; puisses-tu n'avoir jamais ni d'ennemi que tu aigrisses par ton indifférence , ni d'ami que tu corrompes par tes flatteries ; puisses-tu t'exercer si utilement dans la charité fraternelle , que tu arrives enfin au plus haut degré de la charité divine ; qui , t'ayant fortifié , dans ce lieu d'exil , contre les attaques du monde , te couronnera dans la vie future de la bienheureuse immortalité ! Ainsi soit-il , mes Frères , au nom du Père , et du Fils et du Saint-Esprit.

II^e SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA S^{te} VIERGE.

En quoi consiste la grandeur de Marie : combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin Fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette Vierge mère. De quelle manière nous pouvons participer à la dignité de Mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfans : extrême affection qu'elle leur porte : quels sont ses véritables enfans. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours.

Quis, putas, puer iste erit ?

Quel pensez - vous que sera cet enfant ? Luc. i. 66.

C'EST en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, semblent vouloir cacher les foiblesses de la nature, sous cet éclat trompeur de leur éminente fortune. Je reconnois, mes Sœurs, avec l'apôtre (1), que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenans de Dieu sur la terre, auxquels sa providence a commis le gouvernement de ses peuples ; et c'est ce respect que nous leur rendons qui établit la fermeté des Etats, la sûreté publique et le repos des particuliers. Mais comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère, ils se veulent mettre au-dessus de la condition humaine, c'est avec beaucoup de raison, que le plus sage de tous les hommes entreprend de con-

(1) *Rom. XIII et seq.*

fondre leur témérité. Il les ramène au commencement de leur vie ; il leur représente leurs infirmités dans leur origine ; et bien qu'ils aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que si illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon (1), quoique je sois le maître d'un puissant Etat, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toutes sortes d'injures : j'ai salué, comme les autres hommes, la lumière du jour par des pleurs ; et le premier air que j'ai respiré m'a servi comme à eux à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* (2). Telle est, continue-t-il, la naissance des plus grands monarques ; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature, cette bonne mère qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* (5).

Voilà, chrétiens, où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde, pour convaincre leur ambition ; et d'autant que c'est là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair, même dans cette commune foiblesse. Il faut, à quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pourquoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paroît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune ; comme si cette grande machine ne remuoit que pour cet enfant. Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir, et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations

(1) *Sap.* VII. 1, 2. — (2) *Ibid.* 3. — (3) *Ibid.* 5.

la curiosité et la flatterie, leur font des promesses hardies, dont ils donnent pour cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs tâchent de faire valoir l'art des conjectures ; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple modestie, que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâce à la miséricorde divine, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une princesse qui ne demande point ces vains ornemens. Gardons-nous bien, mes Sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires, dont les hommes se servent en de pareilles rencontres : mais plutôt, considérant que celle dont nous parlons est la mère du sauveur Jésus, apprenons de son Evangile de quelle manière il désire que nous solennisions la naissance de ses élus. Les parens de saint Jean-Baptiste nous en donnent un bel exemple : ils ne pénètrent pas les secrets de l'avenir avec une curiosité trop précipitée ; toutefois adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence, ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux, quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit ?* Je me propose aujourd'hui de faire, pour la mère de notre Maître, ce que je vois pratiqué pour son précurseur.

Ames saintes et religieuses, qui voyez cette incomparable princesse faire son entrée en ce monde, quel pensez-vous que sera cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit ?* Que me répondrez-vous à cette question, et moi-même que répondrai-je ? Tirons la réponse du saint évangile que nous avons lu ce matin, dans la célébration des divins mystères : *De quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus* (1), « C'est » d'elle qu'est né Jésus, qui est appelé le Christ. » Viendra, viendra le temps que Jésus, la sagesse du Père, l'unique rédempteur de nos âmes, la lumière du genre humain, en qui nous sommes comblés de

(1) *Math.* 1. 16.

toutes sortes de grâces, se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de ce béni enfant, dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge, mes Sœurs, qu'il nous faut estimer sa grandeur, et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La Nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées, lorsqu'il viendra visiter son peuple : elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour, que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut ; puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce ; puisque de la race d'Adam, qui étoit si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie, c'est-à-dire celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu, et la plus libérale aux hommes : car la grandeur de la sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand ; et la suite de ce discours vous fera paroître que sa dignité de mère de Dieu la rend aussi la mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien, âmes chrétiennes, que nous ne puissions justement attendre de la protection de cette princesse, que le ciel nous donne aujourd'hui pour être, après le sauveur Jésus, le plus ferme appui de notre espérance.

Et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées : si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise ; la bonté, la main qui répand, et il faut ces deux qualités pour faire une par-

faite communication. Marie étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre foiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent il est véritable que la nativité de cette princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance ; et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes, établira la dévotion à la sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

PREMIER POINT.

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes, pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite ; celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette majesté souveraine, c'est de comprendre la divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toutes sortes de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures, se ramassent toutes en son unité ; et il dit à Moïse son serviteur (1), qu'il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence. C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais, mes Sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée, il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures ; sans quoi il est certain qu'elles demeureroient éternellement enveloppées dans la confusion du néant, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrions jamais avoir d'être, qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelques rayons ou quelques étincelles du sien. Ainsi, pour produire

(1) *Exod.* xxxiii. 19.

les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu, où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre ? c'est la bonté ; c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu, pour le communiquer à la créature : et, s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison, que comme c'est l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer par une belle division de saint Augustin. Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit cet admirable docteur, le donnent par l'une de ces trois raisons, ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité, ou par quelque intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité ; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi ; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures ; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils à cause qu'il l'aime ; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes Sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine ; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures : d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces ; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres, qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit en quelque sorte de ce qu'ils sont bons : *Et erant valdè bona* (1). D'où vient cela, dit saint Augustin (2), sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui

(1) *Genes.* 1. 31. — (2) *De Genes. ad litt. lib. imperf. c. v, n. 22, t. 111, part. 1, col. 100.*

les a produites ? Et de là il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour en Dieu qui soit libéral ; parce que, comme le propre de cette justice sévère, c'est d'agir avec rigueur, et le propre de la puissance, c'est d'agir avec efficace ; ainsi le propre de la bonté, c'est d'agir par un pur amour.

Mais cette belle manière d'agir par amour paroît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : *Sic Deus dilexit mundum* (1) : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui » a donné son Fils unique. » Il avoit montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création, « lorsqu'il le créa, dit Tertullien, non par une pa- » role de commandement, ainsi que les autres, mais » par une voix caressante et comme flatteuse : Fai- » sons l'homme » : *Non imperiati verbo, sed fam- » iliari manu, etiam verbo blandiente præ- » misso : Faciamus hominem* (2). Voilà de l'amour dans la création ; mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse, que la rédemption nous a fait paroître. Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire ; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde ! Voyez l'excès, voyez le transport : et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle d'un si grand amour pour les hommes ; parce qu'il « ne fait, nous dit-il lui-même (3), que ce qu'il voit » faire à son Père. » Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par l'amour qu'il donne ; et c'est l'amour qu'il a pour les hommes, qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons-nous, mes Sœurs, avec révérence du berceau de la sainte Vierge ; et jugeons quelle sera un jour cette fille, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord je pourrois vous dire que l'amour du

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *Advers. Marcion. lib.* 11, n. 4.
— (3) *Joan.* V. 19.

sauveur Jésus, qui est une pure libéralité à l'égard des autres, à l'égard de la sainte Mère est comme une dette, et qu'il passe en nature d'obligation, parce que c'est un amour de Fils.

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins, sous la conduite des Lettrés sacrées; et pour connoître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge, considérons-le, chrétiens, comme un accomplissement nécessaire du mystère de l'incarnation. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; il est tiré du divin apôtre, en cette admirable épître aux Hébreux. C'est une sainte et salutaire pensée, de méditer continuellement en nous-mêmes, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui étoit de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et soif, tout ainsi que les autres hommes; et « si » vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui aucune » de nos foiblesses (1). » C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre; et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes Sœurs, pour cette raison que l'Eglise inspirée de Dieu appelle l'incarnation un commerce? En effet, dit saint Augustin (2), c'est un commerce admirable où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre, dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère : qu'a-t-il fait? Ah! il nous a apporté les biens qui sont propres à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la foiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité! ô riche commerce! ah! combien il devrait élever nos âmes à l'espérance des biens éternels! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me

(1) *Hebr.* iv. 15. — (2) *Enarr.* II, in *Ps.* xxx, n. 3, t. iv, col. 146. *Enarr.* in *Ps.* cXLVIII, n. 8, t. iv, col. 1677.

plaire dans sa grandeur ? Son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire, et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent et des biens que la mort enlève !

Mais revenons à notre sujet, et demandons au divin Epoux, d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités. La raison en est claire dans les Ecritures : c'est que le dessein de notre Sauveur, dans sa bienheureuse incarnation, est de se rendre semblable aux hommes ; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, de là vient, mes Sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Ecoutez l'apôtre saint Paul : « il s'est uni, dit-il (1), non pas aux anges, » mais à la postérité d'Abraham ; et c'est pourquoi il » falloit qu'il se rendît en tout semblable à ses frères » ; il veut être semblable aux hommes. Il faut, dit saint Paul, qu'il le soit en tout ; autrement, son ouvrage seroit imparfait. C'est pourquoi dans le jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse (2), dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare (3). Dans quelle histoire a-t-on jamais lu qu'un accident pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui ? Et n'avons-nous pas raison de conclure d'un effet si extraordinaire, que jamais homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étoient très-soumises à la volonté de son Père ? Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous les prenez de la sorte ? Ah ! c'est que je veux être semblable à vous. Et s'il ne l'étoit pas en ce point, il eût cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'incarnation.

(1) *Hebr.* II. 16, 17. — (2) *Marc.* XIV. 33. — (3) *Luc.* XXII. 44.

A plus forte raison, doit-on dire que son cœur étoit tout d'amour pour la sainte Vierge sa mère : car s'il s'est si franchement revêtu de ces sentimens de foiblesse, qui sembloient indignes de sa personne, de ces langueurs mortelles, de ces vives appréhensions; s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parens; puisque dans la nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire? Ne seroit-ce pas en quelque sorte mépriser sa chair, que de n'aimer pas fortement cette sainte Vierge, du sang de laquelle elle étoit formée? tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré, jusqu'au fond, de l'amour de Marie sa mère très-pure; puisque cet amour filial étoit l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse incarnation.

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de l'incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après s'être revêtu d'une chair humaine : car pour vous découvrir les secrets conseils de la Providence divine, en faveur de l'incomparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien, au second livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme enseigne aux fidèles, que depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès lors il a pris plaisir de converser avec les hommes, et de prendre des sentimens humain. C'est pour cela, dit Tertullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que dès l'ancien Testament il parloit en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'incarnation; de cette sorte, dit-il, il s'accoutumoit, et il apprenoit, pour ainsi dire, à être homme; « il se plaisoit d'exercer, dès l'origine du monde, ce qu'il devoit être enfin dans la » plénitude des temps » : *Ediscens jam indè à primordio hominem, quod erat futurus in fine* (1).

Et si dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris

(1) *Adv. Marc. lib. 11, n. 27.*

une chair humaine, il se plaisoit déjà de se revêtir de la forme et des sentimens humains, tant il étoit passionné pour notre nature, ne croyons pas, mes Sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre des sentimens de Fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa mère; parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit saint : ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes Sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas; et le commencement de ce discours vous a fait connoître que rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte nativité, ô divine, ô très-admirable Marie! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître, par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes; parce qu'il veut, ô béni enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine, il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un Fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdroit pas dans la contemplation de tant de merveilles! Quelle conception assez relevée pourroit égaler cet honneur, cette majesté de Mère de Dieu!

Mais pourriez-vous croire, mes Sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de Mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnemens naturels;

écoutons parler Jésus-Christ lui-même : « Celui qui » fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, ce- » lui-là est mon frère, ma sœur et ma mère (1) » ; c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnoissez aucune alliance qui vous soit plus considérable, que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste ; c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô fidèle, il dépend de toi de choisir à quel titre tu appartiendras, de quelle sorte tu seras uni au Sauveur des âmes. Jésus-Christ nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père, et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre : si tu admires la dignité de sa mère, toute grande, toute éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *Ille meus frater, soror et mater est*. Tu peux participer en quelque façon à l'amour qu'il a pour sa mère. *Omnia vestra sunt* (2) : Marie est à nous ; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous.

O mes Sœurs, que nous sommes riches ! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes. Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevé à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste : puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père, celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or, la volonté de son Père est que nous ne nous plaisons point à nous-mêmes : car « Jésus n'a point » cherché sa volonté propre » : *Christus non sibi placuit* (3) ; mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre ; mais, contre son inclination naturelle, elle a offert à la croix son Fils bien-aimé :

(1) *Matt.* XII. 50. — (2) *Cor* III. 22. — (3) *Rom.* XV. 3.

elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus ; mais elle a été conduite au Calvaire, pour y voir son ignominie, et là, sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes Sœurs, n'écoutez jamais nos désirs ; écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'achèverai ce discours.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfans, distinguons, avant toutes choses, deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons, dans les adoptions, que des hommes privés d'enfans, ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour. C'est ainsi que la charité est féconde ; et ceux qui ont entendu l'apôtre disant : « Mes petits enfans, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous (1) », savent bien que la charité se fait des enfans. C'est pourquoi saint Augustin dit souvent que « la charité est une mère » : *Charitas mater est* (2) : et pour reprendre cette vérité jusqu'au principe, remarquons que cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs ; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfans d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils ; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles, à la naissance desquels « elle a coopéré par sa charité » : *Cooperata est charitate* (3).

(1) Gal. iv. 19. — (2) In Ep. Joan. Tract. II, n. 4, t. III, part. II, col. 838. Enarr. in Ps. CXLVII, n. 14, t. IV, col. 1659. — (3) S' Aug. de sanctâ Virginit. n. 6, t. VI, col. 343.

Donc, mes Sœurs, réjouissons-nous en la sainte nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprenons que nos intérêts sont unis très-étroitement à ceux de Jésus, puisque tout ce qui naît pour Jésus, naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge, une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes Sœurs; jouissons de cet amour maternel; il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Mais que nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation; méditons ce qu'exige de nous la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfans. Ceux qui sont ses véritables enfans ne sont pas ces chrétiens délicats, qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie, ce ne sont pas là vos enfans; vous les voulez plus forts et plus généreux; et ces forts et ces généreux, vous les trouvez au pied de la croix. Appuyons par l'Écriture divine cette vérité importante; et posons pour premier principe, que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or, recherchant dans son Évangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple: « O disciple, voilà votre mère (1) ? » Où est-ce qu'il a dit à Marie: « O femme, voilà votre fils ? » N'est-ce pas du haut de la croix? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte Mère; c'est là que nous devenons ses enfans.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfans? En voici la véritable raison: c'est qu'il veut lui donner pour nous les entrailles et

(1) Joan. xx. 27.

un cœur de mère. Et comment cela, direz-vous ? Admirez, mes Sœurs, le secret de Dieu : Marie étoit au pied de la croix ; elle voyoit ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable ; son sang qui débordoit de tous côtés par ses veines cruellement déchirées : qui pourroit vous dire quelle étoit l'émotion du sang maternel ? Ah ! jamais elle ne sentit mieux qu'elle étoit mère : toutes les souffrances de son Fils le lui faisoient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur ? Vous allez voir, mes Sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'âme est prévenue de quelque passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère, il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensoit le moins. Il en est de même des autres passions, parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets, à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le sauveur Jésus, qui vouloit que sa mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon ; considérant du haut de sa croix combien son âme étoit attendrie, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « O femme, voilà votre fils (1). » Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'ou peut aller la tendresse et la compassion d'une mère ! cette même affection maternelle, qui se réveille si vivement en votre âme pour moi ; ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé ; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa per-

(1) *Joan.* xix. 26.

sonne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. Ce sont ces paroles, mes Sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfans : car, est-il rien de plus efficace sur le cœur de la sainte Vierge, que les paroles de Jésus mourant ?

Doutez-vous après cela, chrétiens, quels sont les enfans de la sainte Vierge ? Qui ne voit pas que ses véritables enfans sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié ? Et qui sont ceux-là ? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfans de Marie ? Prenez sur vous la croix de Jésus : c'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde ; mais persévérez dans votre vocation ; retranchez tous les jours les mauvais désirs ; et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer, que le souvenir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes Sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi que la charité vous impose, de travailler au salut des âmes. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises, par l'humiliation et par la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toutes sortes de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie ; elle engendre les fidèles parmi ses douleurs : de sorte qu'en méditant aujourd'hui la nativité de la sainte Vierge, songez que si elle doit être mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douceurs qu'elle les doit engendrer à Dieu ; et croyez que travaillant au salut des âmes, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette princesse, invoquer, d'un cœur contrit et humilié, une mère si charitable. Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus ; n'écoutez plus le monde qui vous avoit précipités dans l'abîme,

ni ses charmes qui vous avoient abusés. Déplorez vos erreurs passées; et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence a aussi la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs; et Marie, toute innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire, puisqu'elle n'auroit pas été la mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avoit invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle. S'il reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollissent.

III' SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA S^{TE} VIERGE.

Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étoient les sentimens d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de Mère des fidèles. Erreur de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfans.

Qui, putas, puer iste erit ?

Quel pensez-vous que sera cet enfant ? Luc. 1. 66.

AVANT la naissance du sauveur Jésus, tout ce qu'il y avoit de gens de bien sur la terre, qui vivoient attendant la rédemption d'Israël, ne faisoient autre chose que soupirer après sa venue ; et par des vœux ardens, pressoient le Père éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique libérateur : que si, parmi leurs désirs, il leur paroissoit quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec combien de transports toutes les puissances de leurs âmes éclatoient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris à la naissance de la sainte Vierge qu'elle devoit être sa mère, combien l'auroient-ils embrassée, et quel auroit été l'excès de leur ravissement, dans l'espérance qu'ils auroient conçue d'être présens à ce jour si beau, auquel le Désiré des nations commenceroit à paroître au monde ? Ainsi ces peuples aveugles, qui, pour être trop passionnés ad-

mirateurs de cette lumière qui nous éclaire, défèrent des honneurs divins au soleil qui en est le père, commencent à se réjouir sitôt qu'ils découvrent au ciel son avant-courrière l'aurore. C'est pourquoi, ô heureuse Marie, nous qui leur avons succédé, nous prenons part à leurs sentimens : mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et couronner votre berceau, non, certes, de lis et de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore ; je veux dire, de saints désirs et de sincères louanges.

Monseigneur, c'est la seule chose que vous entendrez de moi aujourd'hui. L'histoire parlera assez de vos grandes et illustres journées, de vos sièges si mémorables, de vos fameuses expéditions, et de toute la suite de vos actions immortelles. Pour moi, je vous l'avoue, Monseigneur, si j'avois à louer quelque chose, je parlerois bien plutôt de cette piété véritable, qui vous fait humblement déposer au pied des autels cet air majestueux, et cette pompe qui vous environne. Je louerois hautement la sagesse de votre choix, qui vous a fait souhaiter d'avoir dans votre maison l'exemple d'une vertu si rare, par lequel nous pouvons convaincre les esprits les plus libertins, qu'on peut conserver l'innocence parmi les plus grandes faveurs de la cour, et dans une prudente conduite, une simplicité chrétienne. Je dirois de plus, Monseigneur, que votre généreuse bonté vous a gagné pour jamais l'affection de ces peuples ; et, si peu que je voulusse m'étendre sur ce sujet, je le verrois confirmé par des acclamations publiques. Mais, encore qu'il soit vrai que l'on vous puisse louer, vous et cette incomparable duchesse, sans aucun soupçon de flatterie ; en la place où je suis, il faut que j'en évite jusqu'à la moindre apparence. Je sais que je dois ce discours, et vous vos attentions à la très-heureuse Marie. Ce n'est donc plus à vous que je parle, sinon pour vous conjurer, Monseigneur, de joindre vos prières aux miennes et à celles de tout ce peuple, afin qu'il plaise à Dieu m'envoyer son Saint-Esprit, par l'intercession de sa sainte Epouse,

que nous allons saluer par les paroles de l'ange :
Ave.

Pour procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à quelques chefs principaux. Jedis, ô aimable Marie ! que vous serez à jamais bienheureuse d'être mère de mon Sauveur ; car, étant mère de Jésus-Christ, vous aurez pour lui une affection sans égale ; ce sera votre premier avantage. Aussi vous aimera-t-il d'un amour qui ne souffrira point de comparaison ; c'est votre seconde prérogative. Cette sainte société que vous aurez avec lui, vous unira pour jamais très-étroitement à son Père ; voilà votre troisième excellence. Enfin, dans cette union avec le Père éternel, vous deviendrez la mère des fidèles qui sont ses enfans, et les frères de votre Fils ; c'est par ce dernier privilège que j'acheverai ce discours.

Je vous vois surpris, ce me semble ; peut-être que vous jugez que ce sujet est trop vaste, et que mon discours sera trop long, ou du moins embarrassé d'une matière si ample ; et toutefois il n'en sera pas ainsi, moyennant l'assistance divine. Nous avancerons pas à pas pour ne point confondre les choses, établissant par des raisons convaincantes la dignité de Marie sur sa maternité glorieuse : et encore que je reconnoisse que ces vérités sont très-hautes, je ne désespère pas de les déduire aujourd'hui avec une méthode facile. J'avoue que c'est me promettre beaucoup ; et à Dieu ne plaise, fidèles, que je l'attende de mes propres forces : j'espère que ce grand Dieu, qui inspire qui il lui plaît, me donnera la grâce aujourd'hui de glorifier son saint nom en la personne de la sainte Vierge. Le Père s'intéressera pour sa Fille bien-aimée ; le Fils pour sa chère mère ; le Saint-Esprit pour sa chaste épouse. Animé d'une si belle espérance, que puis-je craindre dans cette entreprise ? J'entre donc en matière avec confiance ; chrétiens, rendez-vous attentifs.

PREMIER POINT (*).

Dites-moi, je vous prie, chrétiens, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître ? quel sera-t-il, à votre avis, dans le progrès de son âge ? *Quis, putas, puer iste erit ?* Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie : O Fille, mille et mille fois bienheureuse d'être prédestinée à un amour si excessif pour celui qui seul mérite nos affections !

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus, c'est le plus beau présent dont Dieu honore les saints. Dès le commencement des siècles il étoit, bien qu'absent, les délices des patriarches ; Abraham, Isaac et Jacob ne pouvoient presque modérer leur joie, quand seulement ils songeoient qu'un jour il naîtroit de leur race. Vous donc, ô heureuse Marie, vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles ; vous qui le contemplez sommeillant entre vos bras, ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous point transportée ? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme l'ambrosie de son saint amour ? et quand il commencera de vous appeler sa mère d'une parole encore bégayante ; et quand vous l'entendrez payer à Dieu son Père le tribut des premières louanges, sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée ; et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison, souple et obéissant à vos ordres, combien grandes seront vos ardeurs !

Mais disons encore qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui, certes, il le faut reconnoître, son nom est un miel à la bouche, c'est une lumière à nos yeux, c'est une flamme à nos cœurs (1) : il y a je ne sais quelle grâce,

(*) Bossuet, pour commencer son discours, renvoie ici à un sermon sur la compassion de la sainte Vierge, imprimé dans le tome iv, et il se proposoit d'en prendre depuis l'alinéa : *Je dis donc*, pag. 176, jusqu'à l'alinéa, *Et que dirai-je*, etc. exclusivement, pag. 181.

(1) *S. Bern. Serm. xv. in Cant. n. 6, t. 1, col. 1311.*

que Dieu a répandue et dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions ; y penser, c'est la vie éternelle. Pensez-y souvent, ô fidèles ; sans doute vous y trouverez une consolation incroyable. C'étoit toute la douceur de Marie : nous voyons dans les évangiles que tout ce que lui disoit son Fils, tout ce qu'on lui disoit de son Fils, elle le conservoit, elle le repassoit mille et mille fois en son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc in corde suo* (1). Il tenoit si fort à son âme, qu'aucune force ni violence n'étoit capable de l'en distraire ; car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de ce sang maternel, qui ne cessoit de lui parler de son Fils. Comme on voit que les mères prennent une part toute extraordinaire à toutes les actions de leurs fils, [ainsi Marie prenoit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit son cher Fils.] Quelle admiration de sa vie ! quels charmes dans ses paroles ! quelle douleur de sa passion ! quel sentiment de sa charité ! quel contentement de sa gloire ! et, après qu'il fut retourné à son Père, quelle impatience de le rejoindre !

Le docte saint Thomas traitant de l'inégalité qui est entre les bienheureux (2), dit que ceux-là jouiront plus abondamment de la présence divine, qui l'auront en ce monde le plus ardemment désirée ; parce que, comme dit ce grand homme, la douceur de la jouissance va à proportion des désirs. Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence, prenant son vol au milieu des airs avec une plus grande roideur, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée ; de même l'âme fidèle pénétrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine, le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Que si le grand apôtre saint Paul, frappé au vif en son âme de l'amour de notre Seigneur, brûle d'une telle impatience de l'aller embrasser en sa gloire, qu'il voudroit voir bientôt ruinée cette vieille mesure du corps qui le

(1) *Luc.* II. 19. — (2) *I. Part. Quæst.* XII, art. VI.

sépare de Jésus-Christ; *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (1); jugez des inquiétudes et des douces émotions que peut ressentir le cœur d'une mère. Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce celui de sa mère d'inconsolables douleurs (2) : quelle différence entre mon Sauveur et Tobie !

S'il est donc vrai, saint enfant qui nous fournissez aujourd'hui un sujet de méditation si pieux, s'il est vrai que votre grandeur doive croître selon la mesure de vos désirs, quelle place assez auguste vous pourrât-on trouver dans le ciel ! Ne faudra-t-il pas que vous passiez toutes les hiérarchies angéliques pour courir à notre Sauveur ? C'est là qu'ayant laissé bien loin au-dessous de vous tous les ordres des prédestinés, toute éclatante de gloire, et attirant sur vous les regards de toute la cour céleste, vous irez prendre place près du trône de votre cher Fils, pour jouir à jamais de ses plus secrètes faveurs. C'est là qu'étant charmée d'une ravissante douceur dans ses embrassemens si ardemment désirés, vous parlerez à son cœur avec une efficacité merveilleuse. Eh ! quel autre que vous aura plus de pouvoir sur ce cœur : puisque vous y trouverez une si fidèle correspondance, je veux dire l'amour filial, qui sera d'intelligence avec l'amour maternel, qui s'avancera pour le recevoir, et qui préviendra ses désirs ?

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la sainte Vierge. Fidèles, que vous en dirai-je ? Si je n'ai pu dépeindre l'affection de la mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du Fils ; parce que je suis assuré qu'autant que notre Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle n'étoit bonne mère. Mais en demeurerons-nous là, chrétiens ? Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des Evangiles ; c'est la seule qui touche les cœurs : une seule parole de l'Evangile a plus de pou-

(1) *Phil.* 1. 23. — (2) *Tob.* v. 23 et seq.

voir sur nos âmes, que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc, avec l'aide de Dieu, quelque chose de l'Évangile : et qu'y pouvons-nous voir de plus beau, que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine ? Permettez-moi en ce lieu une brève digression ; elle ne déplaira pas à Marie, et ne sera pas inutile à votre instruction ni à mon sujet.

Certes, ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui étoit de l'homme ; il a tout pris, excepté le péché ; je dis tout, jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Je ne le puis pardonner à ces hérétiques, qui, ayant osé nier la vérité de sa chair, ont nié par conséquent que ses souffrances et ses passions fussent véritables. Ils se privoient eux-mêmes d'une douce consolation ; au lieu que reconnoissant que toutes ces choses sont effectives, quelque affliction qui me puisse arriver, je serai toujours honoré de la compagnie de mon Maître. Si je souffre quelque nécessité, je me souviens de sa faim et de sa soif, et de son extrême indigence : si l'on fait tort à ma réputation, « il a été rassasié d'opprobres », comme il est dit de lui (1) : si je me sens abattu par quelques infirmités, il en a souffert jusqu'à la mort ; si je suis accablé d'ennuis, que je m'en aille au jardin des Olives, je le verrai dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à d'autres personnes qu'à lui ; ce qui me fait dire que jamais homme n'a eue les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées ; parce qu'elles étoient parfaitement soumises à la volonté de son Père.

Mais de là, me direz-vous, que s'ensuit-il pour le sujet que nous traitons ? c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire voir. Quoi donc, notre Maître se sera si

(1) *Thren.* III. 30.

franchement revêtu de ces sentimens de foiblesse, qui sembloient, en quelque façon, être indignes de sa personne; ces langueurs extrêmes, ces vives appréhensions, il les aura prises si pures, si entières, si sincères; et que sera-ce après cela de l'affection envers les parens; étant très-certain que dans la nature même il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une mère telle qu'étoit l'heureuse Marie? Car enfin, elle étoit la seule en ce monde à qui il eût obligation de la vie; et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie, il lui est redevable et d'une partie de sa gloire, et même en quelque façon de la pureté de sa chair: de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeoit d'autant plus à redoubler ses affections.

Et n'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition, qui n'en est pas moins véritable, bien qu'elle paroisse peut-être un peu extraordinaire, du moins au premier abord; mais je prétends l'établir sur une doctrine si indubitable de l'admirable saint Augustin, que les esprits les plus contentieux seront contraints d'en demeurer d'accord. Ce grand homme, considérant que la concupiscence se mêle dans toutes les générations ordinaires, ce qui n'est que trop véritable pour notre malheur, en tire cette conséquence: que cette maudite concupiscence, qui corrompt tout ce qu'elle touche, infecte tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte aussi une corruption nécessaire. C'est pourquoi dans la résurrection, où nos corps seront tout nouveaux, c'est-à-dire tout éclatans et tout purs, ils renaîtront, non de la volonté de l'homme ni de la volonté de la chair, mais du souffle de l'Esprit de Dieu, qui prendra plaisir de les animer quand ils auront laissé à la terre les ordures de leur première génération. Or, comme ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette vérité, je me contenterai de vous dire, comme pour une preuve infaillible, que c'est

la doctrine de saint Augustin, que vous trouverez merveilleusement expliquée en mille beaux endroits de ses excellens écrits, particulièrement dans ses savans livres contre Julien.

Cela étant ainsi, remarquez exactement, s'il vous plaît, ce que j'infère de cette doctrine. Je dis que si ce commerce ordinaire, parce qu'il a quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté; nous pouvons assurer, au contraire, que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté merveilleuse. Cette conséquence est certaine, et c'est une doctrine constante que le saint évêque Augustin a prise dans les Écritures (1); et d'autant que le corps du Sauveur, je vous prie, suivez sa pensée, d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur doit être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge, afin qu'elle l'engendrât sans aucune concupiscence, par la seule vertu de la foi: *Ideo virginem matrem, piâ fide sanctum germen in se fieri prômerentem, de quâ crearetur elegit* (*).

Après ces grands avantages qui sont préparés à Marie, ô Dieu, quel sera un jour cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Heureuse mille et mille fois d'aimer si fort le Sauveur, d'être si fort aimée du Sauveur. Aimer le Fils de Dieu, c'est une grâce que les hommes ne reçoivent que de lui-même; et parce que Marie est sa mère, et qu'une mère aime naturellement ses enfans, ce qui est grâce pour tous les autres, lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu, est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes; et, parce qu'il est Fils de Marie, et qu'il n'y a point de fils qui ne

(1) *De Pecc. merù. lib. 11, n. 38, t. x, col. 61.*

(*) L'auteur renvoie encore ici au second sermon sur la Compassion de la sainte Vierge, déjà cité. Voyez tome iv, pag. 182, jusqu'à ces mots: *de sa chair et de son sang?* page 183, ligne 32.

soit obligé de chérir sa mère, ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra par nécessité qu'il lui donne : il ne lui pourra donner autre chose que ses propres biens. Les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces ; c'est son sang innocent qui les fait inonder sur les hommes ; et à quel autre pensez-vous qu'il donneroit plus de part à son sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang ? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenoit plaisir de ruisseler pour elle à gros bouillons sur la croix, sentant bien qu'en elle étoit la source de laquelle il étoit premièrement découlé. Bien plus, ne savons-nous pas que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fils ? N'est-ce pas en sa personne que le ciel et la terre s'em brassent et se réconcilient ? N'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes ? N'est-ce pas là toute notre gloire, et le seul fondement de nos espérances ? Comment n'aimera-t-il donc pas la très-heureuse Marie, qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite ? Tout cela semble établi sur des maximes inébranlables. Mais d'autant que quelques uns pourroient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que ceux de la chair et du sang, mettons la dernière main à l'ouvrage que nous avons commencé ; faisons voir en ce lieu, comme nous l'avons promis, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

SECOND POINT.

C'est ici le point le plus haut et le plus difficile de tout le discours d'aujourd'hui, pour lequel toutefois il ne sera pas besoin de beaucoup de paroles ; parce que nos raisonnemens précédens en facilitent l'entrée, et que ce ne sera que comme une suite de nos premières considérations. Or, pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller avec retenue, de peur de

tomber dans l'erreur ; et plutôt à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement qu'elle me semble solide ! Voici donc de quelle façon je raisonne : cet amour de la Vierge, dont je vous parlois tout à l'heure, ne s'arrêtoit pas à la seule humanité de son Fils. Non, certes, il alloit plus avant ; et par l'humanité, comme par un moyen d'unjon, il passoit à la nature divine, qui en est inséparable. C'est une haute théologie qu'il nous faut tâcher d'éclaircir par quelque chose de plus intelligible. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils ? J'ai déjà dit cela bien des fois, et je ne le recommence pas sans raison. Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent ; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils : vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'étoit la divinité au Fils de Marie ? comment touchoit-elle à sa personne ? lui étoit-elle étrangère ? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires ; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la vierge Marie : celui que vous reconnoissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes ? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui, jusqu'à la consommation des siècles, fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible ? Par conséquent ce Fils qu'elle chérissoit tant, elle le chérissoit comme un homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis

contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire, à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les écritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu (1) »; de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'étoit-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paroissoit tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-celà, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies: car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il étoit convenable qu'il coulât en même temps dans

(1) *Matth.* xvii. 5.

son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils ; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il falloit qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce ; afin qu'elle eût pour son Fils des sentimens dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurois l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seroient trop ravalées, pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant » aimé le monde, dit notre Sauveur (1), qu'il lui a » donné son Fils unique. » Et, en effet, comme remarque l'apôtre (2), « nous donnant son Fils, ne » nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui ? » Que s'il nous a fait paroître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur, l'amour ineffable qu'il avoit pour vous, lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! quel esprit ne se perdroit pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre ; lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle.

Croissez donc, ô heureux enfant, croissez à la bonne heure ; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez ; et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre Fils ! puisse votre

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *Rom.* VIII. 32.

gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle ! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et jeter sur votre berceau non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux ; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si long-temps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce haut éclat qui vous environne ; je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos foibles yeux, éblouis des rayons du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre ; ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer si long-temps dans cette qualité éminente de Mère de Dieu, qui vous approche si près de la majesté divine, et vous élève si fort au-dessus de nous ; il faut, pour me remettre, que je vous considère un moment dans la qualité de Mère des fidèles, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait, pour ainsi dire, descendre jusqu'à nos foiblesses, auxquelles vous compatissez avec une piété maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés ; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achéons, chrétiens, acheons ; il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous ; ô sainte et bienheureuse Marie : car, comme dit votre dévot saint Bernard (1), quelle autre peut, plutôt que vous, parler au cœur de notre Seigneur Jésus-Christ ? vous y avez une fidèle correspondance ; je veux dire l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel, et même qui pré-

(1) *Ad B. Virg. Serm. Panegy. n. 7, int. op. S. Bern. t. II, col. 690.*

viendra ses désirs : et partant, que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions ?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en revient, et c'est avec beaucoup de raison que l'Eglise, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge : plusieurs croient lui être dévots, qui ne le sont pas : plusieurs l'appellent mère, qu'elle ne reconnoît pas pour enfans : plusieurs imploront son assistance, à qui cette Vierge très-pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chrétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge ; de peur que, ne l'ayant pas comme il faut, vous ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourroit vous être très-fructueuse.

Quand l'Eglise invite tous ses enfans à se recommander aux prières des saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère, sans doute, que nous en retirons divers avantages très-importans. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus, cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie : autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il faut, dit » saint Augustin, qu'ils trouvent en nous quelques » traces de leurs vertus, pour qu'ils daignent s'inté- » resser pour nous auprès du Seigneur » : *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus, ut pro nobis dignentur Domino supplicare* (1) : de sorte que c'est une prétention ridicule, de croire que la très-sainte Mère de Dieu admette au nombre de ses enfans ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre,

(1) *Serm. de Symbolo, c. XIII; in Append. t. VI, col. 282.*

qu'elle a eu pour notre Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie? d'ailleurs que pouvons-nous faire qui lui plaise plus, que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices? enfin, qu'y a-t-il qui nous soit ni plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour? Quelle plus grande nécessité que d'aimer celui dont il est écrit : « Si quelqu'un n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème (1) ? » Et quel plus grand honneur, que d'aimer un Dieu? et quelle plus ravissante douceur, que d'aimer uniquement un Dieu-homme ?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai ; Dieu est infiniment aimable en lui-même ; mais quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds, et je ne sais plus ni que dire, ni que penser ; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus? qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui, se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas : malheureux et infiniment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux âmes pieuses. Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc, si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus ; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne mère, si vous imitez son affection. Elle est mère de Jésus-Christ ; nous sommes ses membres : elle a conçu la chair de

(1) *I. Cor.* XVI. 22.

Jésus ; nous la recevons : son sang est coulé dans nos veines par les sacremens ; nous en sommes lavés et nourris : et Jésus lui-même , comme on lui disoit : « Votre mère et vos frères vous cherchent », étend ses mains à ses disciples, disant : « Voilà ma mère, » voilà mes frères ; et celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère (1). » O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères ! ce n'est pas assez ; ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu : ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes Frères, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît ; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît, pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé ? « Celui-ci, dit-il (2), est mon Fils bien-aimé, » dans lequel je me suis plu dès l'éternité. » Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnoît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

Ah ! que je vous demande, fidèles, le faisons-nous ? Notre Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, » qu'il renonce à soi-même (3). » Qui de nous a renoncé à soi-même ? « Tous cherchent leurs propres » intérêts, et non ceux de Jésus-Christ » : *Omnes quæ sua sunt quæerunt, non quæ Jesu Christi* (4). Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer à soi-même ? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté. Mais une injure vous est demeurée sur le cœur ; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-même. Mais j'ai surmonté ce mauvais désir ; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. Nullement, ne vous y trompez pas ; ce n'est

(1) *Marc.* III. 32, 33, 34, 35. — (2) *Math.* III. 17. — (3) *Ibid.* XVI. 24. — (4) *Philip.* II. 21.

pas assez : recherchez les secrets de vos consciences ; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelque autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. Bref, considérez, chrétiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes ; et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : « Si » quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à » soi-même. » Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous ?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même ? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil ; « qui use des biens » qu'elle nous présente comme n'en usant pas, considérant sans cesse que la figure de ce monde » passe (1) » ; qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos, jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable ; parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge, avec confiance, qu'elle présente vos oraisons à son fils Jésus : vous serez ses véritables enfans en notre Seigneur Jésus-Christ : vous l'aimerez ; elle vous aimera pour notre Seigneur Jésus-Christ ; elle priera pour vous au nom de son fils Jésus-Christ ; elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son fils notre Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

(1) *I. Cor. VII. 31.*

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Avantages qui discernent la naissance de Marie : biens qu'elle nous apporte.

PARMI tant de solennités par lesquelles la sainte Eglise rend hommage à la dignité de la très-heureuse Marie, les deux principales de toutes sont sa Nativité bienheureuse et son Assomption triomphante : la première la donne à la terre ; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière ; et l'estime que nous faisons d'un si grand présent nous oblige à nous réjouir, soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe, est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes : et quoique la société bienheureuse qui unit l'Eglise, qui voyage en terre, avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem, [leur rende tous les biens communs ;] néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc [cette solennité avec un saint transport,] et implorons [avec confiance le secours de la mère de notre divin Sauveur.] *Ave.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paroisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les

hommes combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes leurs semblables comme s'ils étoient d'un autre ordre, inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques, par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnoître leur égalité : l'une en la naissance, et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa foiblesse et de son néant; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendit le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc* (1) : « Je suis sorti nu du » ventre de ma mère, et je retournerai nu dans le » sein de la terre. »

C'est pourquoi l'Écriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aqua dilabimur in terram* (2). Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et, après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous sé-

(1) *Job.* i. 21. — (2) *II. Reg.* xiv. 14.

parent ; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture, qui nous égalent.

[Il y a une entière] impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire comme maître de la nature : il l'a fait pour Marie : en sa mort, par amour, conservant son corps ; en sa naissance, par les avantages qui nous y paroissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes ; le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance ; le second leur libéralité. Reconnoissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres, par les biens qu'elle y a reçus, et par ceux qu'elle nous apporte.

PREMIER POINT.

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance : l'une, ce sont les parens ; et l'autre, c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parens ; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage, qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste ; et, après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre, avant toutes choses, quels étoient les parens de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendans : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfans des fidèles

» sont saints (1); parce que, comme dit Tertullien, » Ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut » ; *Quia sanctitati designati, ac per hoc etiam saluti* (2). Dieu favorise les enfans à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie; car elle est la fille des prières de ses parens : l'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage; et il étoit juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce; qu'elle vint plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres; Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. : à Samuel, Anne seule pria; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parens; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier? Elle tire de ses parens cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel; parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse, dans les autres hommes, n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle étoit nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il falloit qu'il vint des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avoient été faites : il falloit qu'il vint des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant

(1) *I. Cor. vii. 14.* — (2) *De Anim. n. 39.*

d'oracles lui avoient promise : l'alliance sacerdotale [lui étoit nécessaire,] parce qu'il devoit être grand-prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que, dans une fontaine, tous les tuyaux contiennent la même eau; mais le dernier par lequel elle rejaillit la contient, ce semble, d'une manière plus noble, parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la sainte Vierge comme dans le sacré canal, d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source, puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu, comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection; où, étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre, et dans toute la race des enfans d'Adam : noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfans des hommes, nous fera devenir les enfans de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec saint Jean-Baptiste; mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans saint Jean : grâce singulière pour Marie; comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière, [renferme suréminemment] la grâce de l'apostolat, la grâce de précurseur, celle de prophète, [toutes les grâces que reçoivent ses membres.] [Mais pourrions-nous expliquer dignement] les caractères particuliers de la grâce de mère

de Dieu, [dont Marie a été favorisée?] de quelle dignité [une grâce si étonnante ne relève-t-elle pas cette humble servante du Seigneur,] par l'union très-particulière [qu'elle lui procure avec le Sauveur dans] le mystère de l'incarnation? grâce inexplicable, [que nous ne saurions bien comprendre.]

SECOND POINT.

Les avantages que Marie nous apporte sont : l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ, et de plus, l'espérance particulière d'obtenir [les secours qui nous sont nécessaires,] par l'intercession de cette mère très-charitable de Jésus-Christ et de ses enfans.

Une nuit épouvantable [couvrait toute la terre de ses ténèbres] avant la venue du Sauveur des âmes : [mais à la naissance de Marie, nous commençons à voir la lumière.] « La nuit est déjà fort avancée, et » le jour approche » : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* (1). Aussi l'état de l'Évangile est-il comparé à la lumière : « Marchez comme des enfans » de lumière » : *Ut filii lucis ambulate* (2). Jusque là on ne rencontroit de toutes parts que des ténèbres : ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les Gentils ; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connoissoit pas la vie, ni la félicité éternelle. Jésus étoit la voie pour nous y conduire. La nuit [où nous étions enfoncés étoit une nuit] sans repos, parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ. « Venez » à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués, et » je vous soulagerai » : *Et ego reficiam vos* (3). De là vient que, comme des malades à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroit le chagrin, les hommes s'écrioient : O si vous vouliez ouvrir les cieus et en descendre ! *Utinam dirumperes caelos et descenderes* (4) ! O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent ?

(1) *Rom. XIII. 12.* — (2) *Ephes. V. 8.* — (3) *Matth. XI. 28.*
— (4) *Rom. XIII. 13.*

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour ; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre ; c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die, honestè ambulamus* (1) : « Marchons avec » bienséance, comme marchant durant le jour. » Bientôt, bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin Psalmiste, pour fournir sa carrière : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (2) ; et sortant, comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avoient précipités dans le péché ; et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés ; et pour cela il destine une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam ; afin que les deux sexes [concourent à notre délivrance]. Réjouissons-nous donc, chrétiens ; nous voyons déjà paroître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Eve : il viendra bientôt ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfans de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plus tôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devoit prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieus s'ouvrirent, et que les anges coururent en foulé pour honorer cette sainte Vierge, qui étoit

(1) *Rom. XIII. 13.* — (2) *Ps. XVIII. 6.*

choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future, par un caractère de gloire qui leur marquoit la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite, fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret ; accourons seulement pour honorer [les excellentes prérogatives de Marie]. Ici deux écueils sont à éviter, l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacrilèges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Eglise, qui étoit leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur ; ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité : et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux ; ou si c'étoit mépriser la divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions ; ou bien si votre Fils se tenoit déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges ; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Eglise catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut, pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, peuples chrétiens : élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix, pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos

entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avoit pour vous, lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; que vous engendrassiez dans le temps, celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité; et, pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureuxment l'un à l'autre : lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle. C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassemens; et, se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui étoit l'espérance d'Israël et l'attente des nations; qui, étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser, de façon ni d'autre, de vestige de son passage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : « Il descendra comme une » pluie, et comme la rosée qui dégouttera sur la » terre (1) »; et cette autre d'Isaïe : « Il s'élèvera comme » une fleur, et comme une racine d'une terre dessé- » chée (2). »

Aussi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père; et, ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez con-

(1) *Ps.* LXXI. 6. — (2) *Isai.* LIII. 2.

servé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers : et, lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix, pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime ; et, d'autre part, levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentites émouvoir vos compassions maternelles ; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laissez en la personne de son cher disciple, ses fidèles pour enfans.

O Vierge incomparable, secourez l'Eglise catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non ; l'Eglise ne peut avoir des sentimens si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés, et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres ; mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Eglise dans son propre sein. Ah ! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs ; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé ; qu'elle éclaire les simples et les ignorans, qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation : afin que les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Evangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PRÉSENTATION DE LA S^{TE} VIERGE.

Adducentur in templum regis.

*On les conduira dans le temple du roi. Ps. XLIV.
16.*

OUVREZ-VOUS, sanctuaire, portes éternelles, voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Retraite perpétuelle : adoration perpétuelle : renouvellement perpétuel. Retraite perpétuelle. Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit : il empêche d'écouter Dieu. Silence de l'âme et de toutes les passions, et de toutes les facultés pour écouter Dieu.

Le monde vient chercher les religieuses. Ceux qui sont dans l'action viennent à ceux qui s'occupent de la contemplation, et tâchent de les attirer à leur tracas. Ainsi Marthe.

Fontaine scellée par la retraite. Eaux également corrompues, soit que la fontaine s'écoule en la mer, soit que la mer coule dans la fontaine. Ainsi, soit que vous vous jetiez dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans, [vous courez les mêmes risques].

Entrée, au premier point. *Egredere*, « Sors » : sortir du monde : sortir de ses sens : sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit : *Egredere de cog-*

natione tuâ (1) : « Sors de ta parenté », de toutes les choses qui te touchent.

Adoration perpétuelle. Complaisance à la volonté du Père. Faire sa cour à Dieu comme à son souverain. Jésus-Christ dit à son Père : « Oui, mon Père, » je vous en rends gloire, parce qu'il vous a plu que » cela fût ainsi » : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (2). Au ciel, [les saints, en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de leur Dieu, s'écrient] *Amen* (3). Pour faire cette adoration [il faut] aimer : l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne vive dans une dépendance absolue : c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé, il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit, l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime : quand la mémoire l'oublieroit, le cœur le rappellerait, iroit le graver de nouveau avec des caractères de flamme. Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego dormio, et cor meum vigilat* : « Je dors, et mon cœur veille » ; au moindre bruit de l'Époux, au moindre souffle de sa voix, [l'Épouse s'empresse d'aller au-devant de lui]. *Vox dilecti mei pulsantis* (4) : « J'entends » la voix de mon bien-aimé qui frappe à ma porte. »

Renouvellement perpétuel. Deux infinités : le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître ; cela sans bornes.

(1) *Genes.* xii. 1. — (2) *Matth.* ii. 26. — (3) *Apoca'yp.* v. 14. vii. 12. — (4) *Cant.* v. 2.

I^{re} SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentimens dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissemens du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté.

LUC. XI. 27.

DANS cette auguste journée, en laquelle le Père céleste avoit résolu d'associer la divine Vierge à sa génération éternelle, en la faisant Mère de son Fils unique; comme il savoit, chrétiens, que la fécondité de la nature n'étoit pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en personne, qui ayant engendré en elle ce même Fils tout-puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles; par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu; et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avoit pu jusqu'alors être contenu que dans l'immens-

sité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Cependant, comme Dieu lui-même avoit entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devoit être revêtu, la nature et là convoitise, qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer; ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort long-temps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paroître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature, qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avoit garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenoit d'une manière si haute; mais, s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois alloient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre Evangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication; et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature : encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière, c'est toute l'Eglise catholique, qui, adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport, que ces entrailles sont bienheureuses, dans lesquelles s'est accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le

miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité, afin que vous compreniez avec combien de raisons entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. « Regardez, dit ce » saint évêque, cette chaste servante de Dieu, vierge » et mère tout ensemble » : *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem*. « C'est là que le » Fils de Dieu a pris la forme d'esclave, c'est là qu'il » s'est appauvri, c'est là qu'il a enrichi les hommes » : *Ibi accepit formam servi... , ibi se pauperavit , ibi nos ditavit* (1). Voilà trois choses, mes Sœurs, que cette sainte journée a vues s'accomplir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement, permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même; il nous a communiqué ses richesses, c'est par là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes Sœurs, les trois grands ouvrages dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

Et en effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles; car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature que dans le dessein de la réparer; et pour cela, trois choses étoient nécessaires, de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il falloit confondre l'orgueil, qui étoit la plus grande plaie de notre nature, et le plus grand obstacle à la guérison; et pour cela, est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaisé jusqu'à prendre la forme d'esclave? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut

(1) *In Ps. CI, Serm. 1, n. 1, t. IV, col. 1092.*

encourager la foiblesse, de peur que notre nature, n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel; et au lieu qu'elle se perdoit par l'orgueil, elle ne périt encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, « Dieu se fait pauvre, dit saint Augustin (1); » de peur que l'homme pauvre et misérable, étant » effrayé par l'éclat et la pompe de ses richesses, » n'ose pas s'approcher de lui avec sa pauvreté et sa » misère : » *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tuâ paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? Et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces! « Là un Dieu » a pris la forme d'esclave », afin de confondre notre orgueil : *Ibi accepit formam servi* : « Là un Dieu » s'est revêtu de notre indigence », afin d'encourager notre bassesse : *Ibi se pauperavit* : « Là un Dieu se » donne lui-même avec tous ses biens », afin d'enrichir notre pauvreté : *Ibi nos ditavit*. Dieu me fasse la grâce, mes Sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit, d'un commun accord, que l'orgueil étoit le principe de notre ruine; et la raison en est évidente. Nous apprenons, par les saintes Lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous

(1) *Ubi supra.*

comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe avec lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même: *Undè cecidit, indè dejecit* (1). Etant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé; de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux, parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde: car l'homme étant misérable, il se seroit rendu aisément digne de pitié, s'il n'eût été orgueilleux. Il est assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet: « mais est-il rien de plus indigne » de compassion, qu'un misérable superbe, qui » joint l'arrogance avec la foiblesse? » *Quid tam indignum misericordiâ quàm superbus miser*(2)? C'étoit l'état où nous étions, foibles et altiers tout ensemble, impuissans et audacieux. Cette présomption fermoit la porte à la clémence: ainsi, pour soulager notre misère, il falloit, avant toutes choses, guérir notre orgueil; pour attirer sur nous la compassion, il falloit nous apprendre l'humilité: c'est pourquoi un Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave: *Ibi accepit formam servi*.

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine; et pour cela, il est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée: je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur: *Per-*

(1) *Serm. CLXIII, n. 8, t. v, col. 788.* — (2) *S. Aug. de liber. Arbit. lib. III, n. 29, t. 1, col. 622.*

versè te imitantur qui longè se à te faciunt, et extollunt se adversùm te (1) : « Ceux qui s'élèvent » contre vous, vous imitent désordonnément. » Cette parole est pleine de sens ; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. Il y a des choses, dit-il (2), où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler ; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance.

Car, premièrement, chrétiens, il nous a faits à son image ; nous portons empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler ; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, dont il est dit dans son Ecriture, « qu'elle éclate par-dessus ses autres ouvrages (3) » ; il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (4) : « Soyez miséricordieux, comme votre Père » est miséricordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs ; et les invitant à la pénitence, il fait luire en attendant son soleil sur eux ; il veut que nous nous montrions ses enfans, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* (5). Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité ; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice ; il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut ; au contraire, il vous le commande : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (6) : « Soyez » saints, parce que je suis saint. »

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause

(1) *Conf. lib. II, c. VI, t. I, col. 86.* — (2) *In Ps. LXX. Serm. II, n. 6, t. IV, col. 737, 738.* — (3) *Ps. CXLIV. 9.* — (4) *Luc. VI. 36.* — (5) *Matth. V. 45.* — (6) *Levit. XIX. 2.*

tant de jalousie? C'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue : c'est sur ce point qu'il est chatouilleux ; c'est là l'endroit délicat ; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante : quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes Sœurs, la règle immuable qui distingue ce que nous pouvons, et ce que nous ne pouvons pas imiter en Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfans d'Adam ! ô étrange dépravation de notre cœur ! nous renversons ce bel ordre : dans les choses où il se propose pour modèle, nous ne voulons pas l'imiter ; en celles où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire. Car, si nous l'imitons dans sa sainteté, le prophète se seroit-il écrié : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre (1) ? » Si dans sa fidélité ou dans sa justice, le prophète Michée diroit-il : « Il n'y a plus de droiture parmi les hommes ; le grand demande, et le juge lui donne tout ce qu'il lui plaît ; il n'y a plus de foi parmi les amis, la terre n'est pleine que de tromperie (2) ? » Ainsi nous ne voulons pas imiter Dieu dans ses excellens attributs, dont il est bien aise de voir en nous une vive image : cette souveraineté, cette indépendance où il nous est permis de prétendre, c'est à cela que nous attentons, c'est ce droit sacré et inviolable que nous osons usurper.

« Car, comme Dieu n'a personne au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être, » dit saint Augustin (3), les arbitres souverains de

(1) *Ps.* XI. 1. — (2) *Mich.* VII. 2, 3, 5. — (3) *In Ps.* LXX, *Scrm.* II, n. 6, t. IV, col 738.

» notre conduite » ; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. *A sæculo confregisti jugum meum; rupisti vincula mea, et dixisti: Non serviam* (1) : « Vous avez brisé mon joug depuis longtemps ; vous avez rompu mes liens ; vous avez dit : » Je ne servirai point. » Par ce désir et cette fausse opinion d'indépendance, nous nous irritons contre les lois : qui nous défend, nous incite ; comme si nous disions en notre cœur : Quoi, on veut me commander ! Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes sous l'image du roi de Tyr ? « Ton cœur » s'est élevé, et tu as dit : Je suis un dieu, et tu as » mis ton cœur comme le cœur d'un dieu » : *Dedisti cor tuum quasi cor dei* (2) ; tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance ; tu t'es rempli de toi-même, et tu t'es attribué toutes choses ; lorsque tu as vu ta fortune bien établie par ton adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait réflexion sur la main de Dieu, et tu as dit avec Pharaon : « Ce fleuve est à moi », tout ce grand domaine m'appartient ; c'est le fruit de mon industrie, « et je me suis fait moi-même » : *Meus et fluvius, et ego feci memetipsum* (3).

Ainsi notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Et bien, ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre : un homme se fait dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité ; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme. Car, considérons, chrétiens, ce qui s'accomplit en ce jour dans les entrailles bienheureuses de la sainte Vierge : là un Dieu s'épuise et s'anéantit en prenant la forme d'esclave ; afin que l'esclave soit confondu, quand il veut faire le maître et le souverain. O homme, viens apprendre à t'humili-

(1) *Jerem.* II. 20. — (2) *Ezech.* XXVIII. 2. — (3) *Ibid.* XXIX. 3.

lier ; homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de ton orgueil même : homme, quoi de plus infirme ? pécheur, quoi de plus injuste ? superbe, quoi de plus insensé ?

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine : elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire ; car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout-à-fait. L'homme avoit osé aspirer à l'indépendance divine ; on ne peut le contenter en ce point ; le trône ne se partage pas, la majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire : si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité : l'homme ne peut devenir indépendant ; un Dieu, pour le contenter, deviendra soumis : sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse tant qu'il demeurera dans lui-même ; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir par l'humilité ; « afin, dit saint Augustin, » que l'homme, qui méprise l'humilité, qui l'appelle simplicité et bassesse quand il la voit dans les » autres hommes, ne dédaignât plus de la pratiquer » en la voyant dans un Dieu » : *Ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei* (1). Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine ; il veut arracher du fond de nos cœurs cette fierté indocile qui ne veut rien voir sur sa tête ; qui nous fait toujours regarder ceux qui sont soumis avec dédain, ceux qui dominent avec envie ; qui ne peut souffrir aucun joug, ni céder à aucunes lois, pas même à celles de Dieu. C'est pourquoi il n'y a bassesse, il n'y a servitude où il ne descende ; il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Mais pesons davantage sur cette parole : il a pris la forme d'esclave ; il a pris la nature humaine qui

(1) *In Ps. xxxiii, Enarr. 1, n. 4, t. iv, col. 210.*

l'oblige à être sujet, lui qui étoit né souverain. Il descend encore un autre degré : il a pris la forme d'esclave, parce qu'il a paru comme pécheur, qu'il s'est revêtu lui-même de la ressemblance de la chair de péché, qu'en cette qualité il a porté sur lui des marques d'esclave, par exemple la circoncision, et qu'il a mené une vie servile : *Non venit ministrari, sed ministrare* (1) : « Il est venu non pour être » servi, mais pour servir. » Il s'abaisse beaucoup plus bas : il a pris la forme d'esclave ; parce qu'il est non seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, « en entrant au » monde, dit le saint apôtre, il s'est mis en cet état » de victime ; il a dit : Je viens, ô mon Dieu, pour » faire votre volonté » : *Ingressus mundum dicit : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (2).

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de la volonté des hommes. Non, mes Frères, ne le croyez pas ; car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme une victime à la volonté des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (3) : « Mais c'est ici » votre heure et la puissance des ténèbres. » Il n'a pas attendu la croix, pour faire cet acte de soumission, « il l'a fait en entrant dans le monde » : *Ingressus mundum dicit*. Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé ; Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs, et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté. Pourquoi cet abaissement ? Je vous ai déjà dit, mes Sœurs, que c'est pour confondre l'orgueil.

A la vue d'un abaissement si profond, qui pourroit

(1) *Matth. xx. 28.* — (2) *Heb. x. 5, 7.* — (3) *Luc. xxii. 53.*

refuser de se soumettre? Vous vivez, mes Sœurs, dans une conduite qui vous doit faire trouver la soumission non seulement fructueuse, mais encore douce et désirable; mais quand vous auriez à souffrir un autre gouvernement, de quelle obéissance pourriez-vous vous plaindre, en voyant à la volonté de quels hommes se dévoue aujourd'hui le Sauveur des âmes? à celle du lâche Pilate, à celle du traître Judas, à celle des Juifs et des pontifes, à celle des soldats inhumains, qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui ce qu'ils ont voulu. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places, qui, après les abaissemens du Dieu incarné, sont devenues désormais les plus honorables.

Marie entre aujourd'hui dans ces sentimens : quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère; ç'a été l'humilité et l'obéissance. Si Marie n'avoit dit qu'elle étoit servante, en vain elle eût été vierge, et nous ne nous écrierions pas aujourd'hui que ses entrailles sont bienheureuses. Vierges de Jésus-Christ, profitez de cette leçon, et méditez attentivement cette vérité : le dessein du Fils de Dieu n'est pas tant de faire des vierges pudiques, que des servantes soumises. « C'est en effet, dit saint Augustin, quelque chose de si grand d'être humble et soumis, que si ce Dieu qui est si grand ne le devenoit, nous ne pourrions jamais l'apprendre » : *Itane magnum est esse parvum, ut nisi à te qui tam magnus es fieret, disci omninò non posset? Ita planè* (1). Mais ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance; et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant; il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance. C'est ma seconde partie. *Ibi se pauperavit.*

(1) *De sanct. Virginit. n. 35, t. VI, col. 358.*

SECOND POINT.

L'appauvrissement du Verbe fait chair est la principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus malaisé de bien faire entendre; car, lorsque le saint apôtre a dit que le Fils de Dieu s'est fait pauvre, il me semble, âmes chrétiennes, qu'il ne suffit pas de comprendre qu'il s'est appauvri en qualité d'homme, en s'unissant à une nature dont le partage est la pauvreté, en naissant de parens obscurs, dans la lie du peuple, en vivant sur la terre sans retraite, sans lieu de repos, et sans avoir seulement un gîte assuré où il pût reposer sa tête. Cette pauvreté mystérieuse a quelque chose de plus caché, qui ne sera jamais assez entendu, jusqu'à ce que nous disions que c'est la divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi, quand je parle ainsi, et je ne fais que suivre l'apôtre: *Exinanivit semet-ipsam* (1): « Il s'est anéanti lui-même »; ou, pour traduire ce mot proprement, il s'est vidé et répandu tout entier, comme un vase qui étoit plein, et qu'on vide en le répandant: c'est l'idée que nous donne le divin apôtre, et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme? et n'est-ce pas un article de notre foi, que la divinité, toujours immuable, ne s'est ni altérée ni diminuée dans ce mélange? Comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé? Voici le secret du mystère.

On dépouille quelqu'un en deux sortes, ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage: car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine, si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les richesses dont il ne peut pas se servir. Ce principe étant supposé, il est bien aisé de

(1) *Philip. 11. 7.*

comprendre l'appauvrissement du Verbe divin. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint Léon, dans cette célèbre épître à saint Flavien : « Que comme la forme » de Dieu n'a pas détruit la forme d'esclave, aussi la » forme d'esclave n'a diminué en rien la forme de » Dieu (1). » Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine ; de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je, de la plus grande partie ? quel de ses divins attributs voyons-nous paroître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge ?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie ? Mais encore dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes, s'il paroît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles, ce ne sont que des rayons affoiblis, et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples ; et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux, comme si elle avoit peur de paroître, en même temps elle le retire : car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paroître agir de son chef ; et c'est ce que le Fils de Dieu n'a pas voulu faire. Il rapporte tout à son Père : *Ego non judico quemquam ; Pater in me manens ipse facit opera* (2) : « Pour moi, je ne juge personne ; » mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les » œuvres que je fais » ; et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devoit être en lui, durant les jours de sa chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections : c'est pourquoi « il est digne » de recevoir puissance, divinité, sagesse et force » : *Dignus est accipere virtutem, et divinitatem, et*

(1) *Epist. xxiv, c. iii.* — (2) *Joan. viii. 15. xiv. 10.*

sapientiam, et fortitudinem (1) ; comme s'il ne l'avoit pas eue auparavant : l'oserai-je dire ? comme un homme interdit par les lois, qui a la propriété de son bien, et n'en a pas la disposition. Ainsi, étant interdit en vertu de cette loi suprême qui l'envoyoit sur la terre, pour y être dans un état de dépouillement, il n'avoit pas l'usage de son propre bien ; et il n'en reçoit la pleine disposition, qu'après qu'il est retourné au lieu de sa gloire, c'est-à-dire au sein de son Père.

Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair : le Fils de Dieu s'y est engagé par sa première naissance qu'il prend d'une mère mortelle. C'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts ; et lui donnant de nouveau la vie, il le fait jouir de tous les droits de sa naissance éternelle : *Ego hodiè genui te* (2) : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » O Dieu appauvri ! ô Dieu dépouillé ! je vous adore : vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit !

Il pourroit sembler, chrétiens, que cette pauvreté du Verbe fait chair seroit un moyen peu sûr pour relever la bassesse de notre nature : est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre ? est-ce une ressource à notre foiblesse, que notre Libérateur se dépouille de sa puissance ? Ne semble-t-il pas au contraire que le joug qui accable les enfans d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujéti à le supporter ? Cela seroit vrai, chrétiens, si sa pauvreté étoit forcée, s'il y étoit tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde : mais que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous ; dont l'abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance ; qui n'a pris notre pauvreté, comme il a déjà été dit, que de peur qu'étant si pauvres et si misérables, nous n'osassions approcher de lui avec notre misère et notre indigence ? *Des-*

(1) *Apoc* v. 12. — (2) *Ps.* II. 7.

cendit ut levaret, non cecidit ut jaceret (1) : « Il » ne tombe pas pour être abattu, mais il descend » pour nous relever. »

C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'incarnation « par » une bonté populaire » : *Populari quâdam clementiâ* (2). Comme un grand orateur, plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs ; comme un grand environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et par une familiarité populaire vit à la mode de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit : ainsi la sagesse incréée, par un conseil de condescendance, se rabaisse en prenant un corps, et se rend sensible : ainsi la majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépoille de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Elevez votre courage, ô enfans d'Adam : dans la dispensation de sa chair, ne croyez pas que ce soit en vain qu'il semble appréhender de paroître Dieu ; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout ce que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs ; approchez avec la même familiarité, avec la même franchise, avec la même liberté de cœur, que si ce n'étoit qu'un homme mortel.

Voilà l'effet admirable que produit le dépouillement du Verbe incarné : de sorte que nous pouvons dire qu'il ne s'appauvrit en toute autre chose, que pour être riche en amour et abondant en miséricorde. C'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage ; et dans sa pauvreté mystérieuse, rien n'est plus riche que son amour, qui coule sur nous de source, qui n'a même rien en nous qui l'attire, mais qui se répand sur nous de lui-même, et se déborde par sa propre

(1) *In Joan. Tract. cvii, n. 7, t. iii, p. 11, col. 769.* —

(2) *Contra Acad. lib. 111, n. 42, t. 1, col. 294.*

abondance : tel est l'amour de notre Dieu. « Il nous » a aimés le premier » : *Ipsa prior dilexit nos* (1) : que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour ? Certainement le cœur est trop dur, qui, non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de lui rendre ; qui, n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche. Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandemens, marchons par les voies qu'il nous a marquées, et ne disons pas en nos cœurs : Aimer ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut, il n'y a pas moyen de l'atteindre ; la doctrine évangélique est trop relevée, et passe trop loin la portée des hommes.

Quiconque parle ainsi n'entend pas le mystère d'un Dieu abaissé : ce Dieu facile, ce Dieu populaire, qui se dépouille et qui s'appauvrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes ? et celui qui veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine ? Prendre une telle pensée, c'est peu connoître un Dieu appauvri ; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance. Non, je ne crois plus rien d'impossible ; il n'y a vertu où je n'aspire, il n'y a sainteté où je ne prétende. Mais si vous y prétendez, pour parvenir à ce haut degré, il faut encore ajouter : il n'y a passion que je ne combatte ; ambition, je veux t'arracher du fond de mon cœur, etc. Ah ! vous commencez à ne plus entendre, et à trouver la chose impossible ; un Dieu descend et vous tend la main ; il n'est que d'oser et d'entreprendre. Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère, dans lesquelles un Dieu appauvri ouvre une si belle carrière à nos espérances ! Mais laissons les espérances, mes Sœurs, et venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté : c'est ce qu'il faut méditer dans la dernière partie.

(1) *I. Joan.* .iv. 10.

TROISIÈME POINT.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel : dans l'ordre de la nature, elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante, et ses influences : et, dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus, ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là, chrétiens, quelle doit être notre pauvreté, puisque ce sacré commerce avoit été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avons déclarée au ciel ; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'incarnation : car ce n'est pas sans raison, mes Sœurs, que l'Église, nous expliquant ce divin mystère, l'appelle « un commerce » admirable : *O admirabile commercium.*

Voilà un commerce admirable, dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerce parmi les hommes : un commerce de besoin, pour emprunter ce qui nous manque ; sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples : un commerce d'amitié et de bienveillance, pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces, l'on trouve de l'avantage : dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce qu'on n'avoit pas ; dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède ; plaisir qui seroit sans goût, si nul n'y avoit part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui est « suffisant à lui-même, parce qu'il trouve tout, dit » saint Augustin (1), dans la grandeur abondante de » son unité » : *Sibi sufficit copiosâ..... unitatis*

(1) *Confess. lib. XIII, c. XI. t. 1, col. 229.*

magnitudine Il n'a besoin de personne pour posséder tout le bien, parce qu'il le ramasse tout entier en sa propre essence ; il n'a besoin de personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il goûte parfaitement en lui-même : donc s'il entre en commerce avec les hommes, qui doute que ce ne soit pour notre avantage ? quand il semble venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein de nous enrichir ; s'il recherche notre compagnie, c'est qu'il veut se donner à nous. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge ; et saint Augustin a raison de dire : *Ibi nos ditavit* : « C'est là » qu'il nous enrichit. »

Et en effet, saintes âmes, considérons, je vous prie, quel commerce le Fils de Dieu y commence, ce qu'il y reçoit, et ce qu'il y donne ; épanchons ici notre cœur dans la célébration de ses bienfaits. Il est venu, ce charitable négociateur, il est venu trafiquer avec une nation étrangère. Dites-moi : qu'a-t-il pris de nous ? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la foiblesse, la misère, la corruption : et que nous a-t-il donné en échange ? Il nous a apporté les véritables biens qui croissent en son royaume céleste, qui est son domaine et son patrimoine : l'innocence, la paix, l'immortalité, l'honneur de l'adoption, l'assurance de l'héritage, la grâce et la communication du Saint-Esprit. Qui ne voit que tout se fait pour notre avantage dans cet admirable trafic ?

Mais voyons maintenant cet autre commerce de société et d'affection. Peut-on nier que, sans sa bonté, notre compagnie lui seroit à charge ? Si donc il épouse la nature humaine dans les entrailles de la sainte Vierge, s'il entre dans notre alliance par le nœud sacré de ce mariage ; puisqu'il n'y a pas la moindre apparence que cette société lui profite, reconnoissons plutôt qu'il veut être à nous, et enrichir notre pauvreté, non seulement par la profusion de tous ses biens, mais encore en se donnant lui-même.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui tire cette conséquence ; c'est le grand apôtre saint Paul, qui, considérant en lui-même cette charité infinie par la-

quelle Dieu a aimé tellement le monde qu'il lui a donné son Fils unique, s'écrie ensuite avec transport : « Celui qui ne nous a pas épargné son Fils, » mais nous l'a donné tout entier, et par sa naissance » et par sa mort, que nous pourra-t-il refuser ? et ne » nous donne-t-il pas en lui toutes choses ? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (1) ? Quand il a donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son cœur ; tout se déborde par cette ouverture ; [il nous a donné un Fils qui lui est] aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor : et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture ? Que plût à Dieu faire entendre la force de cette parole ! *Scipsum dabit*, dit saint Augustin (2), *quia seipsum dedit* : « Il se donnera de nouveau, parce » qu'il s'est déjà donné une fois. » La libéralité des hommes est bientôt à sec : en Dieu un bienfait est une promesse ; une grâce, un engagement pour un nouveau don. Comme dans une chaîne d'or, un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu s'entresuivent par un enchaînement admirable. Celui qui s'est donné une fois, ne laissera pas tarir la source infinie de sa divine miséricorde, et il fera encore à notre nature un nouveau présent de lui-même ; « il se donnera immortel aux immortels, » après s'être donné mortel aux mortels » : *Seipsum dabit immortalibus immortalē, quia seipsum dedit mortalibus mortalem* (3). En Jésus-Christ mortel, les dons de la grâce ; en Jésus-Christ immortel, les dons de la gloire. Il s'est donné à nous comme mortel, parce que les peines qu'il a endurées ont été la source de toutes nos grâces : il se donnera à nous comme immortel, parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire : « il transformera notre corps, tout vil et

(1) *Rom.* VIII. 32. — (2) *In Ps.* XLII, n. 2, t. IV, col. 366.
— (3) *Ibid.*

» abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son
 » corps glorieux » : *Reformabit corpus humili-*
tatis nostræ, configuratum corpori claritatis
sucæ (1).

Mais faisons en ce lieu, mes Sœurs, une réflexion sérieuse sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge : car si nous recevons tant de grâces et de bonheur, parce que Dieu nous donne son Fils ; que pourrons-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente ? Si nous sommes si avantagés, parce qu'il nous le donne comme Sauveur, quelle sera la gloire de cette Vierge à laquelle il l'a donné comme Fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même ? *Beatus venter qui te portavit* : « Heureuses mille et mille » fois les entrailles qui ont porté Jésus-Christ ! » Jésus-Christ sera donné à tout le monde ; Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son entremise. Jésus-Christ est un bien universel ; mais Marie durant sa grossesse le possédera toute seule : elle a cela de commun avec tous les hommes, que Jésus donnera sa vie pour elle ; mais elle a cela de singulier, qu'il l'a premièrement reçue d'elle : elle a cela de commun, que son sang coulera sur elle pour la sanctifier ; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. C'est le privilège extraordinaire que lui donne le mystère de cette journée ; mais puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous.

Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore : nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'Eucharistie. Il est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère, non seulement de sa mortalité, mais de sa mort même : il se donne à nous en cet état, afin

(1) *Phil.* III. 21.

que nous entendions que tout ce qu'il mérite par sa mort, et tout ce qu'il possède dans son immortalité, est le bien de tous ses fidèles : recevons-le dans cette pensée. La disposition nécessaire pour recevoir un Dieu qui se donne à nous, est la résolution de s'en bien servir : car quiconque fait cette injure à la miséricorde divine de ne recevoir pas son présent [comme il faut, que ne doit-il pas appréhender ?] « Comment pourrons-nous éviter sa colère, si nous » négligeons un tel salut » ? *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (1) ? Au contraire, quelle source de gloire ! quel torrent de délices ! quelle abondance de dons ! quelle inondation de félicité !

Le fruit de ce discours [est renfermé] dans ces paroles : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur* (2) : « Servons-nous de celui qui est à nous pour notre profit, faisons notre salut de celui qui est notre Sauveur » : sortons de cette prédication avec une sainte ardeur de travailler à notre salut ; puisque nous recevons un Sauveur [qui vient] nous sauver. S'il n'y avoit point de Sauveur, je ne vous parlerois point de la sorte : [mais] s'il est à nous, mes Frères, servons-nous-en pour notre profit ; et puisqu'il est le Sauveur, faisons de lui notre salut : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur*.

(1) *Heb.* 11. 3. — (2) *S. Bern. Hom.* 111, *sup.* Missus est, n. 14, t. 1, col. 748.

II^e SERMON
POUR LA FÊTE
DE L'ANNONCIATION,
PRÊCHÉ A LA COUR.

Combien il est digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature, de n'exiger d'elle que l'amour, et de le prévenir. Effets sensibles de son amour pour elle, dans les abaissmens de son incarnation : son dessein de conquérir les cœurs. Modèle qu'il nous fournit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Quel besoin l'homme avoit d'un médiateur, pour rendre à son Dieu un culte digne de sa majesté. Toutes les qualités nécessaires à ce médiateur rassemblées en Jésus-Christ. Pressant motif de nous unir à lui pour aimer en lui, par lui et comme lui.

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. Joan. III. 16.

LES Juifs infidèles et endurcis ont reproché autrefois à notre Sauveur « qu'étant un homme mortel, il » ne craignoit pas de se faire Dieu » et de s'attribuer un nom si auguste : *Tu homo cum sis, facis teipsum Deum* (1). Sur quoi saint Athanase remarque (2) que les miracles visibles par lesquels il faisoit connoître sa divinité, devoient leur fermer la bouche ; « et qu'au lieu de lui demander pourquoi

(1) Joan. x. 33. — (2) *Epist. de Decret. Nicœn. Synod. n. 1, t. 1, part. 1, p. 209.*

» étant homme il se faisoit Dieu, ils devoient lui
 » demander bien plutôt, pourquoi étant Dieu il s'é-
 » toit fait homme? » Alors il leur auroit répondu :
 Dieu a tant aimé le monde. Ne demandez pas de
 raison d'une chose qui n'en peut avoir : l'amour de
 Dieu s'irriteroit, si l'on cherchoit autre part qu'en
 son propre fonds des raisons de son ouvrage : et
 même, je le puis dire, il est bien aise, Messieurs,
 qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y pa-
 roisse que ses saints et divins excès.

Par conséquent, chrétiens, ne perdons pas le temps
 aujourd'hui à trouver des raisons d'un si grand pro-
 dige; mais croyant simplement avec l'apôtre saint
 Jean à l'immense charité que Dieu a pour nous, ho-
 norons le mystère du Verbe incarné par un amour
 réciproque. La bienheureuse Marie est toute péné-
 trée de ce saint amour : elle porte un Dieu dans son
 cœur beaucoup plus intimement que dans ses en-
 traîlles; et le Saint-Esprit survenu en elle avec
 une telle abondance, fait qu'elle ne respire plus
 que la charité. Demandons-lui tous ensemble une
 étincelle de ce feu sacré, en lui disant avec l'ange,
Ave.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme il a
 vu la nature humaine toute de glace pour lui, toute
 de flamme pour d'autres objets; sachant de quel poids
 il est dans ce commerce d'affection de faire les pre-
 miers pas, surtout à une puissance souveraine, il
 n'a pas dédaigné de nous prévenir ni de faire toutes
 les avances en nous donnant son Fils unique, qui
 lui-même se donne à nous pour nous attirer.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et parce que c'est
 le naturel de l'esprit humain, de recevoir les lumières
 plus facilement par les exemples que par les pré-
 ceptes, il a proposé au monde un Dieu aimant Dieu ;
 afin que nous vissions, en ce beau modèle, quel est
 l'ordre, quelle est la mesure, quels sont les devoirs
 du saint amour, et jusques où il doit porter la créa-
 ture raisonnable.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme c'étoit

peu à notre foiblesse de lui montrer un grand exemple, si on ne lui donnoit en même temps un grand secours ; ce Jésus-Christ qui nous aime et qui nous apprend à aimer son Père, pour nous faciliter le chemin du divin amour, se présente lui-même à nous comme la voie qui nous y conduit : de sorte qu'ayant besoin de trois choses pour être réunis à Dieu, d'un attrait puissant, d'un parfait modèle et d'une voie assurée ; Jésus-Christ nous offre tout, nous fait trouver tout en sa personne ; et il nous est lui seul, tout ensemble, l'attrait qui nous gagne à l'amour de Dieu, le modèle qui nous montre les règles de l'amour de Dieu, la voie pour arriver à l'amour de Dieu : c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous devons [premièrement] nous donner à Dieu pour l'amour du Verbe incarné, que nous devons en second lieu nous donner à Dieu à l'exemple du Verbe incarné, que nous devons en troisième lieu nous donner à Dieu par la voie et par l'entremise du Verbe incarné. C'est tout le devoir du chrétien ; c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

La sagesse humaine demande souvent : Qu'est venu faire un Dieu sur la terre ? pourquoi se cacher ? pourquoi se couvrir ? pourquoi anéantir sa majesté sainte pour vivre, pour converser, pour traiter avec les mortels ? A cela je dis en un mot : c'est qu'il a dessein de se faire aimer. Que si l'on me presse encore et que l'on demande : Est-ce donc une œuvre si digne d'un Dieu que de se faire aimer de sa créature ? Ah ! c'est ici, chrétiens, que je vous demande vos attentions, pendant que je tâche de développer les mystères de l'amour divin.

Oui, c'est une œuvre très-digne d'un Dieu, de se faire aimer de sa créature : car le nom de Dieu est un nom de roi ; « Roi des rois, Seigneur des seigneurs (1) », c'est le nom du Dieu des armées. Et

(1) *Apoc.* XVII. 14 XIX. 16.

qui ne sait qu'un roi légitime doit régner par inclination ? La crainte, l'espérance, l'inclination, peuvent assujétir le cœur : la crainte servile donne un tyran à notre cœur : l'espérance mercenaire, intéressée, nous donne un maître ; ou comme on dit, un patron : mais l'amour, soumis par devoir, et engagé par inclination, donne à notre cœur un roi légitime. C'est pourquoi David plein de son amour, « Je vous exalterai, dit-il, ô mon Dieu, mon Roi ; je bénirai votre nom aux siècles des siècles » : *Exaltabo te, Deus meus Rex ; et benedicam nomini tuo in sæculum, et in sæculum sæculi* (1). Voyez comme son amour élève un trône à son Dieu et le fait régner sur le cœur. Si donc Dieu est notre Roi, ah ! il est digne de lui de se faire aimer.

Mais laissons ce titre de roi, qui, tout grand et tout auguste qu'il est, exprime trop foiblement la majesté de notre Dieu. Parlons du titre de Dieu ; et disons que le Dieu de tout l'univers ne devient notre Dieu en particulier, que par l'hommage de notre amour. Pourrai-je bien ici expliquer ce que je pense ? L'amour est, en quelque sorte, le Dieu du cœur. Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures : c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets : il est donc, ainsi que je l'ai dit, en quelque sorte le Dieu du cœur ; ou plutôt il en est l'idole qui usurpe l'empire de Dieu. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu, afin que notre grand Dieu, étant le Dieu de notre amour, soit en même temps le Dieu de notre cœur, et que nous lui puissions dire avec David : *Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum* (2) « Ah ! mon cœur languit après vous par le saint amour : vous êtes donc le Dieu de mon cœur, parce que vous réglez par mon amour, et que vous réglez sur mon amour même. »

(1) *Ps.* CXLIV. 1. — (2) *Ibid.* LXXII. 26.

Entendez donc, chrétiens, quelle est la force de l'amour, et combien il est digne de Dieu de se faire aimer. C'est l'amour qui fait notre Dieu, parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur. C'est pourquoi Dieu commande avec tant d'ardeur : « Vous aimerez » le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout » votre esprit, de toutes vos forces, de toute votre » puissance (1). » Pourquoi cet empressement de se faire aimer ? C'est le seul tribut qu'il demande ; et c'est la marque la plus illustre de sa souveraineté, de son abondance, de sa grandeur infinie. Car, qui n'a besoin de rien ne demande rien aussi, sinon d'être aimé : et c'est une marque visible de l'essentielle pauvreté de la créature, qu'elle soit obligée, par son indigence, de demander à ceux qui l'aiment autre chose que leur amour même. C'est donc le caractère d'un Dieu de n'exiger de nous que le pur amour ; et ne lui offrir que ce seul présent, c'est honorer sa plénitude. On ne peut rien lui donner, encore qu'on lui doive tout : on tire de son propre cœur de quoi s'acquitter en aimant : d'où il est aisé de comprendre que l'amour est le véritable tribut, par lequel on peut reconnoître un Dieu infiniment abondant. Et ainsi ceux qui douteroient s'il est digne de Dieu de se faire aimer, pourroient douter, par même raison, s'il est digne de Dieu d'être Dieu ; puisque le caractère de Dieu, c'est de n'exiger rien de sa créature, sinon qu'elle l'adore par un saint amour. « C'est dans la » piété que consiste tout le culte de Dieu, et on ne » l'honore, dit saint Augustin (2), qu'en l'aimant » : *Pietas cultus Dei est, nec colitur ille nisi amando.*

Après cela, chrétiens, quelqu'un peut-il s'étonner, si un Dieu descend pour se faire aimer ? Qu'il se fasse homme, qu'il s'ancantisse, qu'il se couvre tout entier de chair et de sang ; tout ce qui est indigne de Dieu devient digne de sa grandeur, aussitôt qu'il

(1) Deut. vi. 5. — (2) S. Aug. Epist. cXL, n. 45, t. II, col. 438.

tend à le faire aimer. Il voit du plus haut du ciel toute la terre devenue un temple d'idoles : on élève de tous côtés autel contre autel, et on excite sa jalousie en adorant de faux dieux. Ne croyez pas que je parle de ces idoles matérielles : les idoles dont je veux parler sont dans notre cœur. Tout ce que nous aimons désordonnément dans la créature, comme nous lui rendons par notre amour l'hommage de Dieu, nous lui donnons aussi la place de Dieu, parce que nous lui en rendons l'hommage, qui est l'amour même. Comme donc ce ne peut être qu'un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles ; ce ne peut être que le saint amour qui rende à Dieu ses autels, et qui le fasse reconnoître en sa majesté.

S'il est ainsi, ô Dieu vivant, venez attirer les cœurs ; venez régner sur la terre ; en un mot, faites qu'on vous aime : mais afin qu'on vous aime, aimez ; afin qu'on vous trouve, cherchez ; afin qu'on vous suive, prévenez. Voici un autre embarras ; il s'élève une nouvelle difficulté : qu'il soit digne de Dieu de se faire aimer ; mais est-il digne de Dieu de prévenir l'amour de sa créature ? Ah ! plutôt, que pour honorer sa grandeur suprême, tous les cœurs languissent après lui, et après il se rendra lui-même à l'amour ! Non, Messieurs, il faut qu'il commence, non seulement à cause de notre faiblesse qui ne peut s'élever à lui qu'étant attirée, mais à cause de sa grandeur ; parce qu'il est de la dignité du premier être d'être le premier à aimer, et de prévenir les affections par une bonté surabondante.

Je l'ai appris de saint Augustin, que l'amour pur, l'amour libéral, c'est-à-dire l'amour véritable, a je ne sais quoi de grand et de noble, qui ne veut naître que dans l'abondance et dans un cœur souverain. Pourquoi est fait un cœur souverain ? Pour prévenir tous les cœurs par une bonté souveraine. Voulez-vous savoir, dit ce grand homme, quelle est l'affection véritable ? C'est, dit-il, « celle qui descend, et non celle » qui remonte ; celle qui vient de miséricorde, non » celle qui vient de misère ; celle qui coule de source

» et de plénitude, non celle qui sort d'elle-même, » pressée par son indigence. » *Ibi gratior amor est, ubi non æstuat indigentia siccitate, sed ubertate beneficentiae profluit* (1). Ainsi la place naturelle de l'affection, de la tendresse et de la pitié, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain véritable, de là vient que le cœur d'un Dieu est un cœur d'une étendue infinie, toujours prêt à prévenir tous les cœurs, et plus pressé à donner par l'excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. Tel est le cœur d'un Dieu, et tel doit être le cœur de tous ceux qui le représentent. Il ne faut pas s'étonner si un cœur si tendre et si étendu fait volontiers toutes les avances, s'il n'attend pas qu'il soit prévenu; mais si lui-même aime le premier, comme dit l'apôtre saint Jean (2), pour conserver sa dignité propre, et marquer son indépendance dans la libéralité gratuite de son amour.

Voilà donc notre Souverain qui veut être aimé, et pour cela qui nous aime, pour attirer notre amour. Telle est son intime disposition: voyons-en les effets sensibles. Il nous donne son Fils unique; il se rabaisse, et il nous élève; il se dépouille, et il nous donne; il perd, en quelque sorte, ce qu'il est, et il nous le communique. Comment perd-il ce qu'il est? Appauvrissement, etc. Il est Dieu, et il craint de le paroître; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout le secours que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs sous une forme étrangère. [Il nous parle ainsi qu'] à Moïse, *os ad os* (3); comme un ami à un ami. Approchez avec la même franchise, avec la même liberté de cœur que si ce n'étoit qu'un homme mortel. N'est-ce pas véritablement vouloir être aimé? n'est-ce pas nous prévenir par un grand amour? Saint Augustin est admirable, et il avoit bien pénétré toute la sainteté de ce mystère, quand il a dit qu'un Dieu s'est fait homme « par une bonté populaire » : *Popu-*

(1) *S. Aug. de catechiz. rud. n. 7, t. VI, col. 267.* —

(2) *1. Joan. IV. 19.* — (3) *Num. XII. 8. Exod. XXIII. 11.*

lari quâdam clementiâ (1). Qu'est-ce qu'une bonté populaire ? Elle nous paroît, chrétiens, lorsqu'un grand, sans oublier ce qu'il est, se démet par condescendance, se dépouille, non point par foiblesse, mais par une facilité généreuse ; non pour laisser usurper son autorité, mais pour rendre sa bonté accessible ; et parce qu'il veut faire naître une liberté qui n'ôte rien du respect, si ce n'est le trouble et l'étonnement, et cette première surprise que porte un éclat trop fort dans une âme infirme. C'est ce qu'a fait le Dieu-homme ; il s'est rendu populaire : sa sagesse devient sensible, sa majesté tempérée, sa grandeur libre et familière.

Et que prétend-il, chrétiens, en se rabaissant de la sorte ? Pourquoi se défaire de ses foudres ? pourquoi se dépouiller de sa majesté, de tout l'appareil de sa redoutable puissance ? C'est qu'il y a des conquêtes de plus d'une sorte, et toutes ne sont pas sanglantes. Un prince justement irrité se jette sur les terres de son ennemi, et se les assujétit par la force. C'est une noble conquête ; mais elle coûte du sang, et une si dure nécessité doit faire gémir un cœur chrétien : ce n'est pas de celle-là que je veux parler. Sans répandre du sang, il se fait faire justice par la seule fermeté de son courage ; et la renommée en vole bien loin dans les empires étrangers : c'est quelque chose encore de plus glorieux. Mais toutes les conquêtes ne se font pas sur les étrangers ; il n'y a rien de plus illustre que de faire une conquête paisible de son propre Etat, [que de] conquérir les cœurs. Ce royaume caché et intérieur [qui s'établit sur l'] homme intérieur, est d'une étendue infinie : il y a tous les jours de nouvelles terres à gagner, de nouveaux pays à conquérir ; et toujours autant de couronnes. O que cette conquête est digne d'un roi ! c'est celle de Jésus-Christ. Nous étions à lui par droit de naissance ; il nous veut encore acquérir par son saint amour. *Regnum Dei*

(1) *S. Aug. contra Acad. lib. III, n. 42, tom. 1, col. 294.*

intra vos est (1) : « Le royaume de Dieu est au » dedans de vous. » Cet amour lui étoit dû par sa naissance et par ses bienfaits ; il a voulu le mériter de nouveau, il a voulu engager les cœurs par des obligations particulières. *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos* (2) : « Je vous parle comme à mes enfans ; étendez aussi pour moi votre cœur. » *Tanquam filiis*, non pas comme des esclaves, mais comme des enfans qui doivent aimer ; dilatez en vous le règne de Dieu : ôtez les bornes de l'amour par l'amour de Jésus-Christ, qui n'a point donné de limites à celui qu'il a eu pour nous. Cet amour est libre, il est souverain : il veut qu'on le laisse agir dans toute son étendue ; et qui le contraint tant soit peu, offense son indépendance. Il faut ou tout inonder, ou se retirer tout entier. Un petit point dans le cœur [est de trop]. Aimez autant que le mérite un Dieu-homme ; et pour cela, chrétiens, aimez dans toute l'étendue qu'a fait un Dieu-homme.

SECOND POINT.

Jésus-Christ [s'est rendu] semblable à nous, afin que nous lui fussions semblables. [Il s'est uni à nous, afin de nous faire vivre de sa vie en nous animant de son esprit.] Si vous demandez maintenant quel est l'esprit de Jésus, il est bien aisé d'entendre que c'est l'esprit de la charité. Un Dieu n'auroit pas été aimé comme il le mérite, si un Dieu ne l'avoit aimé : l'amour qu'on doit à un Dieu n'auroit pas eu un digne modèle, si un Dieu lui-même n'avoit été l'exemplaire. Venez donc apprendre de ce Dieu aimant, dans quelle étendue et dans quel esprit il faut aimer Dieu.

L'étendue de cet amour doit être infinie. L'amour de notre exemplaire, c'est une adhérence sans bornes à la sainte volonté du Père céleste. Ma nourriture, dit-il (3), c'est de faire la volonté de mon Père, et

(1) *Luc. xvii. 21.* — (2) *II. Cor. vi. 13.* — (3) *Joan. iv. 34.*

d'accomplir son ouvrage. Aimer Dieu, c'est tout son emploi : *Quæ placita sunt ei facio semper* (1). Aimer Dieu, c'est tout son plaisir : *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (2). Aimer Dieu, c'est tout son soutien : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me*. Il ne perd pas de vue un moment l'ordre de ses décrets éternels ; à tous momens, il s'y abandonne sans réserve aucune : Je fais, dit-il, toujours ce qu'il veut. Aujourd'hui, dès le moment de sa conception, il commence ce saint exercice. « En entrant au monde, » dit le saint apôtre (3), il a dit : Les holocaustes ne vous ont pas plu ; eh bien ! me voici, Seigneur, et je viens pour accomplir en tout votre volonté. » En ce moment, chrétiens, toutes ses croix lui furent montrées : il vit un dédain dans le cœur de Dieu pour les sacrifices des hommes : il voit une avidité dans le cœur de Dieu d'avoir une victime digne de lui, digne de sa sainteté, digne de sa justice, capable de porter tous ses traits et tous les crimes des hommes ; et qu'ensuite il alloit être la seule victime. O Dieu, quel excès de peines ! et néanmoins hardiment, *Mè voici, Seigneur, je viens pour accomplir votre volonté.*

Chrétien, imite ce Dieu, adore en tout les décrets du Père : soit qu'il frappe, soit qu'il console, soit qu'il te couronne, soit qu'il te châtie, adore, embrasse sa volonté sainte. Mais, en quel esprit ? Ah ! voici la perfection : en l'Esprit du Dieu incarné, dans un esprit d'agrément et de complaisance. Vous savez ce que c'est que la complaisance ; on ne la connoît que trop à la cour : mais il faut apprendre d'un Dieu, quelle complaisance un Dieu mérite. En cette heure, dit l'évangéliste, Jésus se réjouit dans le Saint-Esprit, et il dit : « Je vous loue, ô Père, Seigneur du ciel » et de la terre, de ce que vous avez caché ceci aux » superbes, et que vous l'avez découvert aux humbles (4). » Et il ajoute dans un saint transport :

(1) *Joan.* VIII. 29. — (2) *Ibid.* v. 30. — (3) *Hebr.* x. 6, 7.
— (4) *Luc.* x. 21.

« Oui, Père, parce qu'il a plu ainsi devant vous. » Telle est la complaisance qu'exige de nous la souveraineté de notre Dieu ; un accord, un consentement, un acquiescement éternel, un oui éternel, pour ainsi parler, non de notre bouche, mais de notre cœur, pour ses volontés adorables. C'est faire sa cour à Dieu, c'est l'adorer comme il le mérite, que de se donner à lui de la sorte.

Que faites-vous, esprits bienheureux, cour triomphante du Dieu des armées ? que faites-vous devant lui et à l'entour de son trône ? Ils nous sont représentés dans l'Apocalypse (1), disant toujours *Amen* devant Dieu ; un *Amen* soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance. *Amen* dans la langue sainte, c'est-à-dire Oui ; mais un oui pressant et affirmatif, qui emporte l'acquiescement, ou plutôt, pour mieux dire, le cœur tout entier. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel : ne le ferons-nous pas sur la terre ? Eglise qui voyages en ce lieu d'exil, l'Eglise, la Jérusalem bienheureuse, ta chère sœur, qui triomphe au ciel ; chante à Dieu ce Oui, cet *Amen* : ne répondras-tu pas à ce divin chant, comme un second chœur de musique animé par la voix de Jésus-Christ même : « Oui, Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous ? » Quoi, nous qui sommes nés pour la joie céleste, chanterons-nous le cantique des plaisirs mortels ? C'est une langue barbare, dit saint Augustin (2), que nous apprenons dans l'exil : parlons le langage de notre patrie. En l'honneur de l'homme nouveau que le Saint-Esprit nous forme aujourd'hui, « chantons le nouveau cantique, le cantique de la nouvelle alliance » : *Cantemus Domino canticum novum* (3).

Nous sommes, dit le saint apôtre, un commencement de la créature nouvelle de Dieu. L'accomplissement de la création, c'est la vie des bienheureux, et c'est nous qui en sommes le commencement :

(1) *Apoc.* vii. 12. — (2) *In Ps.* cxxxvi, n. 17, t. iv, col. 1522. — (3) *Ps.* xcv. 1.

Initium creaturæ ejus (1). Nous devons donc commencer ce qui se consommera dans la vie future ; et cet *Amen* éternel, que chantent les bienheureux dans la plénitude d'un amour jouissant, nous le devons chanter avec Jésus-Christ dans l'avidité d'un saint désir : « Oui, Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous. » *Modò cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens*, dit saint Augustin (2). Nous le devons chanter par nous-mêmes ; nous le devons chanter pour les autres. Car écoutez parler le Dieu-homme, modèle du saint amour : « Oui, Père, » parce qu'il vous a plu ; toutes choses me sont » données par mon Père (3). » Il ne se réjouit d'avoir tout en main, que pour donner tout à Dieu, et le faire régner sans bornes.

O rois, écoutez Jésus, et apprenez de ce Roi de gloire, que vous ne devez avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu, de vie que pour faire vivre Dieu, de puissance que pour faire régner Dieu ; et enfin que toutes les choses humaines ne vous ont été confiées que pour les rendre, les conserver, et pour les donner saintement à Dieu.

Mais si ce Dieu nous délaisse, mais si ce Dieu nous persécute, mais si ce Dieu nous accable, faut-il encore lui rendre cette complaisance ? Oui, toujours, sans fin, sans relâche. Il est vrai, ô homme de bien, je te vois souvent délaissé ; tes affaires vont en décadence ; ta pauvre famille éplorée semble n'avoir plus de secours ; Dieu même te livre à tes ennemis, et paroît te regarder d'un œil irrité. Ton cœur est prêt de lui dire avec David : « O Dieu, pourquoi vous » êtes-vous retiré si loin ? Vous me dédaignez dans » l'occasion, lorsque j'ai le plus besoin de votre secours, dans l'affliction, dans l'angoisse » : *Ut quid, Domine, recessisti longè, despicias in opportunitatibus, in tribulatione* (4) ?

Est-il possible, ô Dieu vivant ? Etes-vous de ces

(1) *Jac.* I. 18. — (2) *Serm.* CCLVI, n. 5, t. v, col. 1052. —

(3) *Luc.* X. 21, 22. — (4) *Ps.* IX. 22.

amis infidèles, qui abandonnent dans les disgrâces, qui tournent le dos dans l'affliction ? Ne le crois pas, homme juste : cette persécution, c'est une épreuve ; cet abandon, c'est un attrait ; ce délaissement, c'est une grâce. Imite cet homme-Dieu, notre original et notre exemplaire, qui, tout délaissé, tout abandonné, après avoir dit ces mots pour s'en plaindre avec amertume : « Pourquoi me délaissez-vous (1) ? », se rejette lui-même d'un dernier effort, entre ces mains qui le repoussent. « O Père ! je remets, dit-il, mon esprit entre vos mains (2). » Ainsi obstine-toi, chrétien, obstine-toi saintement, quoique délaissé, quoique abandonné, à te rejeter avec confiance entre les mains de ton Dieu : oui même entre ces mains qui te frappent : oui même entre ces mains qui te foudroient : oui même entre ces mains qui te repoussent pour t'attirer davantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, prends le cœur d'un Dieu incarné, d'un Dieu accablé, d'un Dieu délaissé ; et de toute la force de ce cœur divin, perds-toi dans l'abîme du saint amour. Ah ! cette perte, c'est ton salut, et cette mort, c'est ta vie.

TROISIÈME POINT.

Ce seroit ici, chrétiens, qu'après vous avoir fait voir que l'attrait du divin amour, c'est d'aimer pour Jésus-Christ ; que le modèle du divin amour, c'est d'aimer comme Jésus-Christ ; il faudroit encore vous expliquer que la consommation du divin amour, c'est d'aimer en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Mais les deux premières parties m'ayant insensiblement emporté le temps, je n'ai que ce mot à dire.

Je voulois donc, Messieurs, vous représenter que Dieu, pour rappeler toutes choses au mystère de son unité, a établi l'homme le médiateur de toute la nature visible ; et Jésus-Christ Dieu-homme seul mé-

(1) *Matth.* xxvii. 46. *Ps.* xxi. 2, etc. — (2) *Luc.* xxi. 46. *Ps.* xxx. 6.

diateur de toute la nature humaine. Ce mystère est grand, je l'avoue, chrétiens, et mériterait un plus long discours. Mais, quoique je ne puisse en donner une idée bien nette, j'en dirai assez, si je puis, pour faire admirer le conseil de Dieu.

L'homme donc est établi le médiateur de la nature visible. Toute la nature veut honorer Dieu et adorer son principe, autant qu'elle en est capable : la créature insensible, la créature privée de raison, n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le connoître : « ainsi, ne pouvant connoître tout ce » qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se pré- » senter elle-même à nous, pour être du moins » connue, et nous faire connoître son divin Auteur » : *Quæ cum cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur*. (1). Elle ne peut voir, elle se montre ; elle ne peut aimer, elle nous y presse : et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste : mais afin qu'elle consomme son adoration, l'homme doit être son médiateur : c'est à lui à prêter une voix, une intelligence, un cœur tout brûlant d'amour à toute la nature visible, afin qu'elle aime en lui et par lui la beauté invisible de son Créateur. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, industrieux abrégé du monde, petit monde dans le grand monde ; ou plutôt, dit saint Grégoire de Nazianze (2), « grand monde dans » le petit monde » ; parce qu'encore que, selon le corps, il soit renfermé dans le monde, il a un esprit et un cœur qui est plus grand que le monde ; afin que contemplant l'univers entier, et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant : si bien qu'il n'est le contemplateur et le mystérieux abrégé de la nature visible, qu'afin d'être pour elle, par un saint amour, le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

(1) *De Civ. Dei*, lib. XI, c. XXVII, n. 2, t. VII, col. 293.
— (2) *Orat.* XLII, n. 15, t. I, p. 680.

Mais ne nous perdons pas, chrétiens, dans ces hautes spéculations ; et disons que l'homme, ce médiateur de la nature visible, avoit lui-même besoin d'un médiateur. La nature visible ne pouvoit aimer, et pour cela elle avoit besoin d'un médiateur pour retourner à son Dieu. La nature humaine peut bien aimer, mais elle ne peut aimer dignement. Il falloit donc lui donner un médiateur aimant Dieu comme il est aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable ; afin qu'en lui et par lui nous pussions rendre à Dieu notre Père un hommage, un culte, une adoration, un amour digne de sa majesté. C'est, Messieurs, ce médiateur qui nous est formé aujourd'hui par le Saint-Esprit dans les entrailles de Marie. Réjouis-toi, ô nature humaine : tu prêtes ton cœur au monde visible pour aimer son Créateur tout-puissant ; et Jésus-Christ te prête le sien, pour aimer dignement celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre lui-même. Laissons-nous donc gagner par ce Dieu aimant : aimons comme ce Dieu aimant : aimons par ce Dieu aimant.

Que croyez-vous, chrétiens, que fait aujourd'hui la divine Vierge toute pleine de Jésus-Christ ? Elle l'offre sans cesse au Père céleste, et après avoir épuisé son cœur, rougissant de la pauvreté de l'amour de la créature pour l'immense bonté de son Dieu ; pour suppléer à ce défaut, pour compenser ce qui manque, elle offre au Père céleste toute l'immensité de l'amour et toute l'étendue du cœur d'un Dieu-homme. Faisons ainsi, chrétiens ; utisons-nous à Jésus ; aimons en Jésus ; aimons par Jésus. Mais, ô Dieu, quelle pureté ! ô Dieu, quel dégage-ment pour nous unir au cœur de Jésus ! O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par Jésus-Christ : ombres, fantômes, dissipez-vous en présence de la vérité. Voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui ?

Chrétiens, rejetez-vous l'amour d'un Dieu-homme, qui vous presse, qui veut remplir votre

cœur, pour unir votre cœur au sien, et faire de tous les cœurs une même victime du saint amour? Vive l'Eternel, mes Frères : je ne puis souffrir cette indignité : je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent. O Dieu, quelle violence d'arracher un cœur de ce qu'il aime! Il en gémit amèrement, mais quoique la victime se plaigne et se débatta devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice du Dieu vivant. Que je t'égorge devant Dieu, ô cœur profane, pour mettre en ta place un cœur chrétien. Et quoi, ne me permettez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance? Nul soupir, nulle complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et donc faudra-t-il éteindre jusqu'à cette légère étincelle? Sans doute, puisque la flamme tout entière m'y paroît encore vivante. O dénûment d'un cœur chrétien! pourrons-nous bien nous résoudre à ce sacrifice? Un Dieu-homme, un Dieu incarné, un Dieu se donnant à nous dans l'Eucharistie, en la vérité de sa chair, et en la plénitude de son Esprit, le mérite bien.

Venez donc, ô divin Jésus, venez consumer ce cœur. Tirez-nous après vos parfums : tirez les grands, tirez les petits; tirez les rois, tirez les sujets; tirez surtout, ô Jésus, le cœur de notre monarque, lequel, en se donnant tout-à-fait à vous, ferme comme il est, constant comme il est, est capable de vous entraîner toutes choses, et de vous faire régner par tout l'univers. Ainsi soit-il.

III. SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Combien admirables et extraordinaires les abaissemens du Dieu-homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire, se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a pour l'humilité : quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut. Rapports admirables de Marie avec Eve.

Creavit Dominus novum super terram : foemina circumdabit virum.

Le Seigneur a créé une nouveauté sur la terre : une femme concevra un homme. Jerem. xxxi. 22.

DE ce grand et épouvantable débris, où la raison humaine, ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses, et particulièrement la vérité pour laquelle Dieu l'avoit formée, il est resté dans l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Cet amour de la nouveauté paroît au monde en plus d'une forme, exerce les esprits de plus d'une sorte. Il se contente de pousser les uns à ramasser dans un cabinet mille raretés étrangères; et les autres, qu'il trouve plus vifs et plus capables d'invention, il les épuise par de grands efforts pour trouver ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires, ou quelque

secret inouï dans l'ordre de la nature : enfin, pour n'entrer pas plus avant dans cette matière infinie, je me contenterai de vous dire du désir de la nouveauté, qu'il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur, ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté. Pour guérir cette maladie, qui travaille si étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi, dans son Écriture, des nouveautés saintes et des curiosités fructueuses ; et le mystère de cette journée en est une preuve invincible. Le prophète nous en a parlé comme d'une nouveauté surprenante : *Creavit Dominus novum super terram* : et, comme il prépare nos attentions à quelque chose d'extraordinaire, il nous oblige plus que jamais à demander par la Mère le secours du Fils ; et d'ailleurs c'est aujourd'hui le jour véritable d'employer envers cette Vierge la salutation angélique, et de lui dire avec Gabriel : *Ave*.

Dans cet empressement universel de toutes les conditions et de tous les âges pour la gloire et pour la grandeur, il faut avouer, chrétiens, qu'une véritable modération est une nouveauté extraordinaire, et dont le monde voit si peu d'exemples, qu'il la pourroit justement compter parmi ses raretés les plus précieuses. Mais si c'est un spectacle si nouveau de voir les hommes se contenir dans leur naturelle bassesse, ce sera une nouveauté bien plus admirable de voir un Dieu se dépouiller de sa souveraine grandeur, et descendre du haut de son trône par un anéantissement volontaire. C'est, Messieurs, cette nouveauté que l'Eglise nous représente dans le mystère du Verbe fait chair, et c'est ce qui fait dire à notre prophète : *Creavit Dominus novum super terram* : Dieu a fait dans le monde une nouveauté, lorsqu'il y a envoyé son Fils humilié et anéanti.

Et en effet, je remarque, dans cet abaissement du Dieu-homme, deux choses tout-à-fait extraordinaires. Dieu est le Seigneur des seigneurs, et ne voit rien au-dessus de lui : Dieu est unique dans sa grandeur, et ne voit rien autour de lui qui l'égale. Et voici, ô

nouveauté surprenante ! que celui qui n'a rien au-dessus de lui se fait sujet et se donne un maître ; celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons ; ce Fils, dans l'éternité égal à son Père, s'engage à devenir sujet de son Père ; ce Fils, relevé infiniment au-dessus des hommes, se met en égalité avec les hommes. Quelle nouveauté, chrétiens ! et n'est-ce pas avec raison que le prophète s'écrie que Dieu a fait une nouveauté ! O Père céleste, ô hommes mortels, vous recevez aujourd'hui un honneur nouveau dont je ne puis parler sans étonnement. Père, vous n'avez jamais eu un tel sujet ; hommes, vous n'avez jamais eu un tel associé.

Venez, mes Frères, venez tous ensemble contempler cette nouveauté que le Seigneur a créée aujourd'hui ; mais, en admirant ce nouveau mystère que nous annonce le saint prophète, n'oublions pas ce qu'il y ajoute, « qu'une femme concevra un fils » : *Fœmina circumdabit virum* ; et, apprenant de ces paroles mystiques que la bienheureuse Marie a été appelée en société de cet ouvrage admirable, pour la comprendre dans cette fête à laquelle nous savons qu'elle a tant de part, disons que ce Dieu, qui se fait sujet, l'a choisie pour être le temple où il rend à son Père son premier hommage ; et que ce Dieu, qui s'unit aux hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux. Et, afin de nous expliquer en termes plus clairs, considérons attentivement combien Dieu honore cette sainte Vierge ; en ce que c'est en elle qu'il s'anéantit et devient soumis à son Père : c'est ce que nous dirons dans le premier point ; en ce que c'est par elle qu'il se communique et entre en société avec les hommes : c'est ce que nous verrons dans le second. Et voilà en peu de paroles le partage de ce discours, pour lequel je vous demande vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une vérité assez surprenante, et néanmoins très-indubitable, que, dans les moyens infinis que

Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa puissance aux hommes par mille nouveaux miracles ; mais, par un secret merveilleux, il ne peut jamais porter sa grandeur plus haut que lorsqu'il s'abaisse et s'humilie. Voici une nouveauté bien étrange : je ne sais si tout le monde entend ma pensée ; mais la preuve de ce que j'avance paroît bien évidemment dans notre mystère. Saint Thomas a très-bien prouvé (1) que le plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature, comme il a fait dans l'incarnation. Et, sans m'arrêter à toutes ses preuves, qu'il vaut mieux laisser à l'École, parce qu'elles nous emporteroient ici trop de temps, il n'y a personne qui n'entende assez que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance, qui n'a point de bornes, ne pouvoit rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-homme, un Dieu incarné. *Domine, opus tuum* (2) : « C'est là, Seigneur, votre grand ouvrage » ; et je ne crains point d'assurer que vous ne pouvez rien faire de plus admirable. Que si c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi par conséquent sa plus grande gloire. Cette conséquence est certaine, parce que Dieu ne se glorifie que dans ses ouvrages : *Lætabitur Dominus in operibus suis* (3) : « Le Seigneur se réjouira dans ses œuvres. » Or, ce miracle si grand et si magnifique, Dieu ne le pouvoit faire qu'en se rabaissant, selon ce que dit l'apôtre saint Paul (4) : *Exinanivit semetipsum* ; « il s'est lui-même épuisé et anéanti, » en prenant la forme d'esclave. »

Disons donc, avec le prophète : Dieu a fait une nouveauté. Quelle nouveauté a-t-il faite ? Il a voulu porter sa grandeur en son plus haut point ; pour cela, il s'est rabaissé : il a voulu nous montrer sa gloire dans sa plus grande lumière : *Vidimus gloriam ejus* ; et pour cela il s'est revêtu de notre foiblesse : *Et habi-*

(1) *III. Part. quest. 1, art. 1.* — (2) *Habac. III. 2.* —
 (3) *Ps ciii. 31.* — (4) *Philip. II. 7.*

tavit in nobis, et vidimus gloriam ejus (1). Jamais il ne s'est vu plus de gloire, parce qu'il ne s'est jamais vu plus de bassesse.

Ne croyez pas, mes Frères, que je vous prêche aujourd'hui cette nouveauté pour repaître seulement vos esprits par une méditation vaine et curieuse : loin de cette chaire de tels sentimens. Ce que je prétends par tout ce discours, c'est de vous faire aimer l'humilité sainte, cette vertu fondamentale du christianisme : je prétends, dis-je, vous la faire aimer, en vous montrant l'amour que Dieu a pour elle. Il ne peut pas trouver l'humilité en lui-même ; car sa souveraine grandeur ne lui permet pas de s'abaisser, demeurant en sa propre nature : il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il ne peut pas trouver en lui-même, il le cherche dans une nature étrangère. Cette nature infiniment abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi ? Pour s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de Dieu vient chercher au monde, c'est pour cette raison qu'il se fait homme, afin que son Père voie en sa personne un Dieu soumis et obéissant.

Et que ce soit là son dessein, mes Frères, vous le pouvez aisément juger par le premier acte qu'il fit en venant au monde, au moment de sa bienheureuse incarnation. Peut-être serez-vous bien aises d'apprendre aujourd'hui quel fut le premier acte de ce Dieu-homme, quelle fut sa première pensée, et le premier mouvement de sa volonté ? Je réponds, et je ne crains point de vous assurer que ce fut un acte d'obéissance. Par où ai-je appris ce secret ? qui m'a découvert ce mystère ? C'est le grand apôtre, c'est saint Paul lui-même, dans la divine épître aux Hébreux, où il parle ainsi du Fils de Dieu : « Entrant au monde il a dit » : *Ingressus* ; voilà, mes Frères, ce que nous cherchons, ce qu'a dit le Fils de Dieu en entrant au monde ; et par ce qu'il a dit, nous savons ce qu'il pense. Donc entrant au monde, il a dit : Père,

(1) *Joan.* 1. 14,

« les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu » : *Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt*; « alors j'ai dit : J'irai moi-même »; pourquoi ? « pour accomplir, ô Dieu, votre volonté » : *Tunc dixi, Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (1). N'est-ce pas nous dire en termes formels que le premier acte du Fils de Dieu, c'est un acte de soumission et d'humilité, et qu'il est descendu du ciel en la terre pour pratiquer l'obéissance : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam*.

Mais poussons encore plus loin, et voyons combien Dieu aime l'humilité. O divin acte d'obéissance, par lequel Jésus-Christ commence sa vie, nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel ? où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste, cet admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant ? Ah ! ce sera dans les entrailles de la sainte Vierge : ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous choisissiez cette Vierge pour être le temple sacré où vous rendrez à votre Père céleste vos premières adorations avec une humilité si profonde ? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige, c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité. Le Verbe abaissé et humilié a voulu que l'humilité préparât son temple, et il n'y a point pour lui de demeure au monde, sinon celle que l'humilité aura consacrée.

Le voulez-vous voir par l'Écriture ? Renouvelez, Messieurs, vos attentions, pour y voir que l'humilité de Marie a mis la dernière disposition que le Fils de Dieu attendoit pour établir sa demeure en ce nouveau temple. Je remarque, dans l'évangile de ce jour, que, dans cet admirable entretien de la sainte Vierge avec l'ange, elle ne lui parle que deux fois. Mais, ô admi-

(1) *Hebr. x. 5, 6, 7.*

rables paroles ! Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paroître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine, et capables de charmer le cœur de Dieu même : l'une est la pureté virginale ; l'autre , une humilité très-profonde.

L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le roi et le libérateur d'Israël. Qui pourroit s'imaginer, chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle ? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner ? quelle promesse plus magnifique ? mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu ? Et néanmoins Marie est troublée, elle craint, elle hésite, peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne se peut faire : « Comment cela se pourroit-il faire, puisque j'ai résolu de demeurer vierge ? » *Quomodo* (1) ? Voyez, mes Frères, qu'elle s'inquiète pour sa pureté virginale. Si je conçois le Fils du Très-Haut, ce me sera, à la vérité, une grande gloire ; mais, ô sainte virginité, que deviendrez-vous ? je ne puis consentir à vous perdre. O pureté admirable, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes, mais encore, et voici bien plus, de toutes les promesses de Dieu ! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, chaste amateur des âmes pudiques ? qu'est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire ? Attendez, attendez, son heure n'est pas encore arrivée, et son temple n'a pas reçu sa dernière disposition.

En effet l'ange répond à Marie : « Le Saint-Esprit » surviendra en vous » : *Spiritus sanctus superveniet in te* (2). Il surviendra, dit-il ; il n'étoit donc pas encore venu. Telle est la première parole de la sainte Vierge, qui a été prononcée par la pureté. Ecoutez maintenant la seconde. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (3) : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait » selon ta parole. » Vous voyez assez de vous-même,

(1) *Luc.* 1. 34. — (2) *Ibid.* 35. — (3) *Ibid.* 38.

sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise, que c'est l'humilité qui parle en ce lieu ; voilà le langage de l'obéissance. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de Mère de Dieu ; et, sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission. Et aussitôt les cieus sont ouverts, tous les torrens des grâces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute : le Verbe se fait un corps de son sang très-pur ; « le » Père la couvre de sa vertu » : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (1) ; et ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand, si immense, si je puis parler de la sorte, qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Comment s'est pu faire un si grand miracle ? C'est que l'humilité l'a rendu capable de contenir l'immensité même. C'est à cause de l'humilité, ô heureuse Vierge. que vous recevez en vous, la première, celui qui est destiné pour tout le monde, qui a été promis et attendu tant de siècles, *Ecce Domini mei per tanta retrò sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum* (2). Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité qui vous a remplie lui rend cette demeure si agréable, que par une grâce particulière il veut que « vous possédiez toute seule durant l'espace de neuf mois entiers, l'espérance de » la terre, la gloire des siècles, le bien commun de » tout l'univers » : *Spem terrarum, decus sæculorum, commune omnium gaudium peculiari munere sola possides* (3). Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ah ! je ne m'étonne pas, chrétiens, si Dieu paroît si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes : c'est que l'humilité est bannie du monde. Un homme humble, je l'ai déjà dit, mais il

(1) *Luc.* 1. 35. — (2) *Euseb. Homil.* 11, de *Nativit. Domin.* *Bibliot. Patr. Lugd.* t. vif, p. 620. — (3) *Ibid.* p. 621.

faut le redire encore ; un homme retenu et modeste c'est une rareté presque inouïe. Hé bien ! néant superbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas ? Il n'a rien au-dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme : et toi, resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis. Mais peut-être que vous me direz : Je suis si souple, je suis si soumis, je fais ma cour si adroitement, et je sais si bien m'abaisser. Ah ! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumetts que par un principe d'orgueil ? est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaisse sous ceux que l'on nomme les Tout-Puissans, tant la vanité est aveugle, qu'afin de dominer sur les autres ? Il faut que l'orgueil soit enraciné bien profondément dans vos âmes, puisque même vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance. Mais cette arrogance que vous nous cachez, parce qu'elle nuirait à votre fortune, s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paroîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille, cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnoître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les foiblesses qui t'environnent ? Rentre, ô superbe, dans ton néant, et apprends de la sainte Vierge à ne te pas laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de Mère de Dieu ne fait que l'abaisser davantage ; mais cet abaissement fait sa gloire. Dieu, ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles ; mais ce n'est pas encore toute sa grandeur. Si ce Dieu, résolu de s'anéantir, veut s'anéantir dans Marie, ce même Dieu, qui veut se donner aux hommes, leur fait ce présent par Marie : c'est ce que j'ai à vous dire dans ce second point, qui finira bientôt ce discours.

SECOND POINT.

Voici, Messieurs, une nouveauté qui n'est pas moins surprenante que la première; et si vous avez été étonnés de voir un souverain qui se fait sujet, je crois que vous ne le serez pas moins de voir l'Unique et l'Incomparable qui se donne des compagnons, et qui, entre en société avec les hommes; *Et habitavit in nobis* : c'est le mystère de cette journée. Pour bien entendre cette nouveauté, formez-vous en votre esprit une sorte d'idée de cette parfaite unité de Dieu, qui le rend infini, incommunicable, et unique en tout ce qu'il est. Il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. Les hommes n'ont point de termes assez énergiques, pour parler dignement de cette unité; et voici néanmoins, Messieurs, des paroles de Tertullien qui nous en donnent, ce me semble, une grande idée, autant que le peut permettre la foiblesse humaine. Il appelle Dieu « le souverain grand », *Summum magnum* : « mais il n'est souverain, dit-il, qu'à cause qu'il surmonte tout le reste » : *Summum victoriâ suâ constat* (1). « Et ainsi, ne souffrant rien qui l'égle, il laisse tellement au-dessous de soi tout ce qu'on pourroit mettre à l'égal de lui, qu'il se fait lui-même une solitude par la singularité de son excellence » : *Atque ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est* (2).

Voilà une manière de parler étrange : mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux, pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Est-il rien de plus majestueux ni de plus auguste que cette solitude de Dieu ? Pour moi, je me représente, Messieurs, cette majesté infinie toute resserrée en elle-même,

(1) *Advers. Marcion. lib. 1. n. 3.* — (2) *Ibid. n. 4.*

cachée dans ses propres lumières, séparée de toutes choses par sa propre étendue, qui ne ressemble pas les grandeurs humaines, où il y a toujours quelque foible, où ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre, mais qui est de tous côtés également forte et également inaccessible. Qui ne s'étonneroit donc, chrétiens, de voir cet Unique, cet Incomparable, qui sort de cette anguste solitude pour se faire des compagnons ? O nouveauté admirable ! Et encore quels compagnons ? Des hommes mortels et pécheurs. *Non angelos apprehendit* (1) : « Il ne s'est point arrêté aux anges », quoiqu'ils fussent, pour ainsi dire, les plus proches de son voisinage. Il est venu à pas de géant, « sautant, dit l'Écriture (2), toutes les montagnes », c'est-à-dire passant tous les chœurs des anges ; il a cherché la nature humaine, que sa mortalité avoit reléguée au plus bas étage de l'univers, et qui avoit encore ajouté l'éloignement du péché à l'inégalité de la condition : néanmoins il se l'est unie, *Apprehendit* ; il l'a saisie en l'âme et au corps ; il s'est fait une chair semblable à la nôtre. Enfin, ô bonté ! ô miséricorde ! enfin ce Dieu en devenant homme, « afin que nous entrions en société avec lui » : *Ut et nos societatem habeamus cum eo* (3), est venu traiter d'égal avec nous, et cela pour nous donner le moyen de traiter d'égal avec lui : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo agere ex æquo cum Deo posset* (4). Chrétiens, quelle nouveauté ! qui a jamais ouï un pareil miracle ? « Quelle nation de la terre a des dieux qui s'approchent d'elle, » comme notre Dieu s'approche de nous (5) ?

Une telle condescendance mériteroit bien, chrétiens, d'occuper plus long-temps nos esprits, si le mystère de cette journée ne m'obligeoit à jeter les yeux sur la bienheureuse Marie. Vous avez vu un Dieu qui se donne à nous ; c'est un grand bonheur

(1) *Hebr.* 11. 16. — (2) *Cant.* 11. 8. — (3) *I. Joan.* 1. 3, 6. — (4) *Tertull. advers. Marcion. lib.* 11, n. 27. — (5) *Deut.* 10. 7.

pour notre nature : mais quelle gloire pour la sainte Vierge, qu'il se donne à nous par son entremise ! C'est par elle qu'il entre au monde, c'est par elle qu'il lie avec nous cette société bienheureuse. Non content de l'avoir choisie pour ce ministère, il envoie un des premiers de ses anges pour lui en porter la parole, et comme pour demander son consentement. Chrétiens, quel est ce mystère ? tâchons d'en découvrir le secret, et lisons-le dans l'ordre des décrets de Dieu, selon que Dieu nous les a révélés.

J'ai appris par son Ecriture, et par le consentement unanime de tous les siècles, que dans le mystère adorable de la rédemption de notre nature, c'étoit une résolution déterminée de la Providence divine ; de faire servir à notre salut tout ce qui avoit été employé à notre ruine. Ne me demandez pas ici les raisons de ce conseil admirable, qu'il seroit trop long de vous expliquer ; et contentez-vous d'entendre en un mot, que par une charitable émulation Dieu a voulu détruire notre ennemie, en lui renversant sur la tête ses propres machines, et le défaisant, pour ainsi dire, par ses propres armes.

C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve ; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née ; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en étoit la punition ; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit ; et nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avoit fait. Selon cette merveilleuse dispensation, que Dieu a voulu marquer si visiblement dans tout l'ouvrage de notre salut, il faut conclure nécessairement que comme les deux sexes sont intervenus dans la désolation de notre nature, ils devoient aussi concourir à sa délivrance. Tertullicien l'a enseigné dès les premiers siècles dans le livre de la Chair de Jésus-Christ, où, parlant de la sainte Vierge : « Il étoit, dit-il (1), nécessaire que ce qui

(1) *De Carn. Chr. n. 17.*

» avoit été perdu par ce sexe fût ramené au salut » par le même sexe » : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eundem sexum redigeretur in salutem*. Le martyr saint Irénée l'a dit devant lui (1); le grand saint Augustin l'a dit après (2); tous les saints Pères unanimement nous ont enseigné la même doctrine : d'où je tire cette conséquence, qu'il étoit certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avoit été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Et certainement, chrétiens, si nous méditons en nous-mêmes les conseils impénétrables de la Providence dans la réparation de notre nature, et que nous conférions exactement Eve avec Marie dans le mystère de cette journée, nous serons bientôt convaincus de cette doctrine si sainte et si ancienne. Voici le rapport qu'en font les saints Pères, et je ne fais que répéter ce qu'ils en ont dit.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge; Eve étoit vierge encore, et Marie est Vierge; Eve encore vierge avoit son époux, et Marie la Vierge des vierges a aussi le sien; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu* (3) : un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez, lui dit-il, comme des dieux (4) » : l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous, lui dit Gabriel (5) » ; l'ange de ténèbres parlant à Eve lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce

(1) *Contr. Hæres. lib. v, c. xix, p. 316.* — (2) *De Sym. ad Catech. Serm. 111, c. iv, t. vi, col. 571.* — (3) *Luc. i. 42.* — (4) *Genes. 111, 5.* — (5) *Luc. i. 28.*

» que Dieu vous a commandé de ne point manger
 » de ce fruit si beau (1)? » l'ange de lumière parlant
 à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez
 » point, Marie, lui dit-il, et, Rien n'est impossible
 » au Seigneur (2). » Eve crut au serpent, et Marie
 à l'ange. De cette sorte, dit Tertullien (3), une foi
 pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et
 « Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve avoit
 » ruiné en croyant au diable » : *Quod illa cre-*
dendo deliquit, hæc credendo delevit. Enfin pour
 achever le mystère, Eve séduite par le démon est
 contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie
 instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu :
 Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie
 nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint
 Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr,
 « afin que la vierge Marie fût l'avocate de la vierge
 » Eve » : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret*
advocata (4).

Un rapport si exact n'est pas une invention de
 l'esprit humain. Après cela on ne peut douter que
 Marie ne soit l'Eve bienheureuse de la nouvelle
 alliance, qu'elle n'ait la même part à notre salut
 qu'Eve a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde
 après Jésus-Christ; et qu'Eve étant la mère de tous
 les mortels, Marie ne soit la mère de tous les vivans.
 C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si
 constante, par l'ordre admirable de tous ses desseins,
 par la convenance des choses si évidemment déclarées,
 par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et nos frères qui nous ont quittés ne peuvent pas
 endurer notre dévotion pour Marie, ni que nous la
 croyions après Jésus-Christ la principale coopéra-
 trice de notre salut! Qu'ils détruisent donc ce rap-
 port de tous les mystères divins; qu'ils nous disent
 pour quelle raison Dieu envoie son ange à Marie.
 Ne pouvoit-il pas faire son ouvrage en elle sans

(1) *Genes.* III 1. — (2) *Luc.* I. 30, 37. — (3) *De Carne Christi*, n. 17. — (4) *Cont. Hæc.* liv. V, c. XIX, p. 316.

en avoir son consentement? Ne paroît-il pas plus clair que le jour que ç'a été un conseil du Père qu'elle coopérât à notre salut et à l'incarnation de son Fils, par son obéissance et sa charité? Et si cette charité maternelle a tant opéré pour notre bonheur dans le mystère de l'incarnation, sera-t-elle devenue stérile, et ne produira-t-elle plus rien en notre faveur? Ah! Messieurs, qui le pourroit croire? Et si maintenant nous attendons d'elle qu'elle nous assiste de son secours, quel crime faisons-nous de le demander? Est-ce pour cela, nos chers Frères, que vous avez rompu l'unité et abandonné la communion dans laquelle vos pères sont morts en la charité de notre Seigneur? Mais peut-être n'y en a-t-il pas qui nous entendent. Revenons à vous, chrétiens.

Je ne puis plus retenir les secrets mouvemens de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Eglise catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis enfans d'Eve; *Ad te clamamus*. Car à qui auront leur recours les enfans captifs d'Eve l'exilée, sinon à la mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle! *Et Jesum, etc.* O merveille des secrets de Dieu! ô convenance de notre foi! Car c'est l'accomplissement du mystère, que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie : elle nous le présente pour entrer en société avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé, « pour leur apprendre à agir d'une manière toute divine » : *Conversabatur Deus, ut homo divinè agere daceretur* (1).

(1) *Tertull. adversus Marcion. lib. 11, n. 27.*

IV^e SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

La promesse de notre salut presque aussi ancienne que la sentence de notre mort. La réparation du genre humain figurée même dans les auteurs de sa ruine. Miséricordieuse émulation du Rédempteur de notre nature. De quelle manière Dieu fait servir à notre salut ce que le démon avoit employé à notre ruine. Rapports admirables entre Eve et Marie : par quelle fécondité celle-ci est rendue Mère de tous les fidèles.

Vocavit nomen uxoris suæ, Heva ; eo quod Mater esset cunctorum viventium.

Adam donna à sa femme le nom d'Eve, parce qu'elle étoit la Mère de tous les vivans. Genes. III. 20.

Benedicta tu in mulieribus.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Luc. 1. 29.

C'EST un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères, et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons, en la Genèse (1), que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps

(1) Genes. III. 15.

le libérateur ; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée ; c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent ; la lumière de la faveur nous paroît dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentimens les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté ! Adam même qui nous a perdus, et Eve qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine mère, est la nouvelle Eve ; et par un secret ineffable, nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette pensée, que saint Epiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué pour mon texte. Ce grand homme a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Eve est appelée Mère des vivans. « Qu'est-ce à dire » ceci, dit saint Epiphane (1) ? Elle n'avoit pas ce » beau nom, lorsqu'elle étoit encore dans le paradis, » et on commence à l'appeler Mère des vivans, après » qu'elle a été condamnée à n'engendrer plus que » des morts » : qui ne voit qu'il y a ici du mystère ? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque « qu'elle » est nommée ainsi en énigme, et comme figure de » la sainte Vierge, qui est la vraie Mère de tous les » vivans », c'est-à-dire de tous les fidèles auxquels son enfantement a rendu la vie.

Chrétiens, enfans de Marie, je vous prêche aujourd'hui l'accomplissement d'une excellente figure. Cette haute dignité de Mère de Dieu a des grandeurs trop impénétrables, et ma vue foible et languissante

(1) *Lib. III, Hæres. LXXVIII, n. 18, t. 1, p. 1050.*

ne peut soutenir un si grand éclat. Mais si les splendeurs qui vous environnent, ô Femme revêtue du soleil et couverte de la vertu du Très-Haut, nous empêchent d'arrêter la vue sur cette éminente qualité de Mère de Dieu, qui vous élève si fort au-dessus de nous; du moins nous sera-t-il permis de vous regarder en la qualité de Mère des hommes, par laquelle vous condescendez à notre foiblesse : et c'est, fidèles, ce que vous verrez, avec le secours de la grâce. Vous verrez, dis-je, que la sainte Vierge, par le mystère de cette journée, est faite la Mère de tous les vivans, c'est-à-dire de tous les fidèles; et, cette vérité étant supposée, nous examinerons dans la suite ce qu'exige de ses enfans cette bienheureuse et divine Mère

PREMIER POINT.

Tertullien explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes : le diable s'étant emparé de l'homme qui étoit l'image de Dieu, « Dieu, dit-il, a regagné son image par un dessein » d'émulation : *Deus imaginem suam à diabolo captam emulâ operatione recuperavit* (1). Entendons quelle est cette émulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le diable se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujétir son image; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image : et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort, et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa foiblesse; et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre sa-

(1) *De Carn. Chr. n. 17.*

lut tout ce que le diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? C'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en étoit la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et, pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avoit fait : l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai, en un mot, qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît de nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées; et, voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instrumens de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut : telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères voyant, par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence. Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doit coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il falloit qu'ils se trouvassent en sa délivrance; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il étoit certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne, qui

avoit été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien : et croyez que vous entendez en ces deux grands hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Eglise gallicane, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge : « Il falloit, dit-il (1), que le genre humain, condamné à mort par une vierge, fût aussi délivré » par une vierge. » Remarquez ces mots : *Et quem admodum morti adstrictum est genus humanum per virginem, salvatur per virginem*. Et ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : « Il étoit, dit-il (2), nécessaire que ce qui avoit été » perdu par ce sexe fût ramené au salut par le même » sexe » : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eundem sexum redigeretur in salutem*. Et après eux l'incomparable saint Augustin, dans le livre du Symbole aux catéchumènes : « Par une femme la mort, nous dit-il, et par une » femme la vie ; par Eve la ruine, par Marie le salut » : *Per fœminam mors, per fœminam vita ; per Evam interitus, per Mariam salus* (3). Tous les autres ont parlé dans le même sens ; et de là il est aisé de conclure que de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie, sans difficulté, est la nouvelle Eve : d'où il s'ensuit invinciblement que de même que la première Eve est la mère de tous les mortels, la seconde qui est Marie, est la mère de tous les vivans, selon la pensée de saint Epiphane, c'est-à-dire de tous les fidèles.

(1) *Contr. Hæres. lib. v, c. xix, p. 316.* — (2) *De Carn. Chr. n. 17.* — (3) *De Symb. ad Catechum, Serm. lIII, c. IV, t. VI, col. 571.*

Et certainement, chrétiens, cette doctrine si sainte et si ancienne n'est pas une invention de l'esprit humain, mais un secret découvert par l'Esprit de Dieu : et afin que nous en demeurions convaincus, conférons exactement Eve avec Marie, dans le mystère que nous honorons aujourd'hui; et considérons en nous-mêmes cette merveilleuse émulation du Dieu des armées, et les conseils impénétrables de sa providence dans la réparation de notre nature.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge; Eve étoit vierge encore, et Marie est Vierge; Eve encore vierge avoit son époux, et Marie, la Vierge des vierges, avoit son époux; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : « Vous êtes bénite entre toutes les femmes (1) » : un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez comme des dieux, lui dit-il (2) » : l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur » est avec vous, lui dit Gabriel (3) » ; l'ange de ténèbres parlant à Eve, lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé » de ne point manger de ce fruit si beau (4) ? » L'ange de lumière parlant à Marie, lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie, lui dit-il, et, Rien » n'est impossible au Seigneur (5). » Eve croit au serpent, et Marie à l'ange : de cette sorte, dit Tertullien (6), une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie répare, en croyant à » Dieu, ce qu'Eve a gâté en croyant au diable » : *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Et, pour achever le mystère, Eve séduite par

(1) *Luc.* 1. 42. — (2) *Genes.* 111. 5. — (3) *Luc.* 1. 28. — (4) *Genes.* 111. 1. — (5) *Luc.* 1. 30, 37. — (6) *De Carne Christi*, n. 17.

le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu : Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que la vierge Marie fût l'avocate de la vierge Eve : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata* (1).

Après un rapport si exact, qui pourroit douter que Marie ne fût l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère du nouveau peuple? Non certainement, chrétiens, ce ne sont point les hommes qui nous persuadent une vérité si constante; c'est Dieu même qui nous convainc par l'ordre de ses conseils très-profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et je ne puis plus ici retenir les secrets inouvenens de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Eglise catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis enfans d'Eve. Car à qui auront leur recours les enfans captifs d'Eve l'exilée, sinon à la Mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsiderée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle? O merveille incompréhensible des secrets de Dieu! ô convenance de notre foi!

Mais il n'est pas temps encore de nous arrêter, il faut entrer plus profondément dans une méditation si pieuse : il faut rechercher dans les Ecritures, et dans le mystère de cette journée, quelle est cette fé-

(1) *Cont. Har. liv. v, c. xix, p. 316.*

condité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfans.

Pour cela nous distinguerons deux sortes de fécondité : il y a la fécondité de nature ; il y a la fécondité de la charité. C'est la fécondité de nature qui donne les enfans naturels : mais ceux qui ont entendu l'apôtre saint Paul écrivant ainsi aux Galates (1) : « Mes » petits enfans, que j'enfante encore jusqu'à ce que » Jésus-Christ soit formé en vous », savent bien que la charité est féconde ; et c'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère, *Charitas mater est* (2).

Et pour porter plus haut nos pensées, cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, qui est la source de toute fécondité, et « duquel, comme dit l'apôtre » aux Ephésiens (3), toute paternité prend son origine. » La nature de Dieu est féconde, et lui donne dès l'éternité son Fils naturel, égal et consubstantiel à son Père. Son amour et sa charité est féconde aussi ; et c'est de là, fidèles, que nous sommes nés avec tous les enfans d'adoption. Or d'autant que la bienheureuse Marie est la mère du Fils unique de Dieu, je ne craindrai point de vous dire, qu'il faut que le Père céleste ait laissé tomber sur cette princesse quelque rayon ou quelque étincelle de sa fécondité infinie. Car vous m'avouerez qu'il est impossible qu'une créature soit mère de Dieu, si elle ne participe en quelque manière à cette divine fécondité. Et c'est ce que l'ange nous fait entendre, lorsqu'il dit que la bienheureuse Marie est couverte de la vertu du Très-Haut.

Comprenez ceci, chrétiens. Quand l'ange lui dit qu'elle enfantera : « Et comment cela, répond-elle, » puisque j'ai résolu d'être vierge », et par conséquent que je suis stérile ? Sur quoi l'ange lui repartit

(1) *Gal. iv. 19.* — (2) *In Epist. Joan. Tract. 11, n. 4, t. III, part. II, col. 838. Enarrat. in Ps. CXLV:1, n. 14, t. IV, col. 1659.* — (3) *Ephes. III. 15.*

aussitôt, « que la vertu du Très-Haut l'environne-
 » roit » : c'est-à-dire, Ne craignez point, ô Marie,
 que la stérilité bienheureuse que votre virginité vous
 apporte vous empêche de devenir mère ; « la vertu
 » du Très-Haut vous couvrira toute (1) », la fécon-
 dité du Père éternel, de laquelle vous serez remplie,
 tiendra la place et fera l'effet de la fécondité humaine :
 « et c'est pourquoi celui que vous concevrez sera
 » nommé le Fils du Très-Haut (2) » ; parce que vous
 le concevrez par une fécondité qui passe la nature,
 et qui est découlée de celle de Dieu. Marie participe
 donc en quelque manière, et autant que le peut souf-
 frir la condition d'une créature, à la fécondité infinie
 de Dieu. Et de même qu'il lui a donné quelque écou-
 lement de sa fécondité naturelle, afin qu'elle conçût
 le vrai Fils de Dieu, je dis aussi qu'il lui a fait part
 de la fécondité de son amour, pour la rendre mère
 de tous les fidèles.

Saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité,
 [nous expose cette vérité en ces termes :] « Marie,
 » dit-il (3), est selon la chair mère de notre chef,
 » et selon l'esprit mère de ses membres ; parce
 » qu'elle a coopéré par sa charité à la naissance des
 » enfans de Dieu dans l'Eglise » : *Carne mater*
capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus;
quia cooperata est charitate ut filii Dei nasce-
rentur in Ecclesiâ. Si bien que la chair virginale de
 la très-pure Marie, remplie de la fécondité du Très-
 Haut, a engendré Jésus-Christ son Fils naturel, qui
 est notre chef ; et sa charité féconde a coopéré à la
 naissance spirituelle de tous ses membres ; afin qu'il
 fût vrai, chrétiens, que Marie en qualité de la nou-
 velle Eve est la mère de tous les vivans, et unie
 spirituellement au nouvel Adam en la chaste et mys-
 térieuse génération des enfans de la nouvelle alliance.
 Et c'est peut-être ce que veut dire saint Jean dans un
 beau passage de l'Apocalypse (4), où cet apôtre nous

(1) *Luc.* I. 34, 35. — (2) *Ibid.* 32. — (3) *De sanct. Virg.*
n. 6, t. VI, col. 313. — (4) *Apoc.* XII. 1.

représente cette femme revêtue du soleil, qui est sans doute la sainte Vierge, selon l'interprétation de saint Augustin (1) : il nous représente, dis-je, cette femme dans les douleurs de l'enfantement ; *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat* (2).

Que dirons-nous ici, chrétiens ? avouons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les femmes qui mettent leurs enfans au monde au milieu des gémissemens et des cris ? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur comme elle a conçu sans corruption ? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ? Ne devons-nous pas entendre, fidèles, qu'il y a deux enfantemens en Marie ? elle enfante Jésus - Christ sans peine : mais elle ne nous enfante pas sans douleur, parce qu'elle nous enfante par la charité. Et qui ne sait que les empressemens de la charité, et la sainte inquiétude qui la travaille pour le salut des pécheurs, est comparée dans les Écritures aux douleurs de l'enfantement ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Filioli mei quos iterum parturio* (3) : « Mes petits » enfans pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement. » Tellement que nous pouvons dire que le disciple bien-aimé de notre Sauveur, qui est lui-même le premier fils de la charité de Marie, nous veut représenter en mystère l'enfantement spirituel de cette sainte mère que Jésus lui avoit donnée à la croix ; afin qu'à l'exemple de ce cher disciple, tous les autres pussent apprendre que par la vertu féconde de la charité, Marie est la mère de tous les fidèles.

Reconnoissons donc, chrétiens, cette sainte et divine mère ; voyons, dans le mystère de cette journée, quelle part lui donne en notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance, Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus, que le Père

(1) *De Symbol. ad Catechum. Serm. IV, c. 1, t. VI, col. 575.* — (2) *Apoc. XII. 2* — (3) *Galat. IV. 19.*

veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la sainte Vierge : elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair qui est ma victime tire d'elle son origine ; on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités. Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique : il veut qu'elle coopère par sa volonté à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car comme Eve a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il falloit que la bienheureuse Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie un ange ; et l'incarnation de son Fils, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens ; ce mystère, dis-je, ne s'achève qu'après le consentement de Marie : tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut.

Mais ne croyons pas, chrétiens, que ses premiers desirs se soient refroidis. Ah ! elle est toujours la même pour nous, elle est toujours bonne, elle est toujours mère. Cet amour de notre salut vi tencore en elle, et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni moins nécessaire qu'il étoit alors. Car Dieu ayant une fois voulu que la volonté de la sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier décret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison ? c'est parce que cette charité maternelle qui fait naître, dit saint Augustin, les enfans de [l'Eglise] ayant tant contribué au salut des hommes dans l'incarnation du Dieu Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère.

Donc, mes Frères, dans tous vos desseins, dans toutes vos difficultés, dans tous vos projets, recourez à la charité de Marie. Etes-vous traversés ? allez à Marie. Si les tempêtes des tentations se soulèvent,

élevez vos cœurs à Marie : si la colère, si l'ambition, si la convoitise vous troublent, pensez à Marie, implorez Marie (1). Ses prières toucheront le cœur de Jésus, parce que le cœur de Jésus est un cœur de fils, sensible à la charité maternelle. Et que n'attendrons-nous point de Marie, par laquelle Jésus même s'est donné à nous ? « Mais si nous voulons, dit saint Bernard (2), recevoir l'assistance de ses oraisons, suivons les leçons de sa vie. » Et que choisirons-nous dans sa vie ? Suivons toujours les mêmes principes : entendons que notre ruine étant un ouvrage d'orgueil, le mystère qui nous répare doit être l'œuvre de l'humilité ; et, afin que nous évitions la malédiction de la rébellion orgueilleuse d'Eve, obéissons avec Marie, pour être les véritables enfans de cette mère commune de tous les fidèles (*).

(1) *S. Bern. sup. Missus, Hom. II, n. 17, t. I, col. 743.*

— (2) *Append. Oper. S. Bernard. in Salve Regina, Serm. I, n. 1, t. II, col. 721.*

(*) Le second point de ce sermon étoit répété presque mot à mot du premier point du précédent, nous l'avons supprimé. D. Déforis avoit fait un amalgame de ces deux discours, pour éviter, dit-il, les répétitions. Mais il n'a pas songé au défaut de liaison et d'unité auquel il s'exposoit, et qu'on aperçoit en effet dans sa rédaction. Pour prévenir cet inconvénient, nous avons laissé les deux sermons tels que Bossuet les a composés. Le lecteur verra qu'en supprimant le second point de celui-ci, il y a très-peu de répétitions, et que même dans les morceaux répétés il se trouve des différences notables.

Il est à propos d'avertir ici que nous avons restitué aux sermons, pour les jours de l'Annonciation et de la Purification de la sainte Vierge, le titre qu'ils portent dans le manuscrit original. Au temps où Bossuet prêchoit, ces fêtes étoient rangées, comme elles le sont encore dans le Bréviaire romain, parmi les fêtes de la sainte Vierge ; et on a aussi suivi cet ordre en imprimant les sermons de Bourdaloue et des autres prédicateurs de ce siècle. Peut-être a-t-on eu raison, dans les nouveaux Bréviaires, de classer ces fêtes parmi celles des Mystères ; mais ce n'est point ici le lieu d'examiner cette question.

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME JOUR.

At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere.

Quand le temps a été accompli, Dieu a envoyé son Fils, fait d'une femme. Gal. iv. 4.

COMME Dieu est riche en bonté, il est magnifique en présens : il a aimé le genre humain, et son amour libéral s'est signalé par ses dons. Mais un Dieu ne doit rien donner qui ne soit digne de lui : c'est pourquoi il a résolu de ne nous rien donner de moins que lui-même. C'est ce qui fait voir aujourd'hui au monde cette merveille inouïe, ce miracle incompréhensible et qui étonne toute la nature ; un Dieu fait homme : et l'apôtre nous représente cet excès d'amour par les premiers mots de mon texte : « Dieu » a envoyé son Fils » : *Misit Deus Filium suum.*

Mais, Messieurs, il ne suffit pas qu'un Dieu se donne, il faut encore qu'on le reçoive ; sans quoi le don seroit inutile et le mystère imparfait. Aussi s'est-il préparé lui-même les plus pures entrailles du monde, et une vierge incomparable le doit recevoir, non seulement pour elle, mais pour nous tous, et au nom de tout le genre humain. Tellement que, pour accomplir le dessein de Dieu, il ne falloit pas seulement qu'il vînt au monde, mais il falloit encore qu'il y prît naissance. Et c'est pour cela que le même apôtre, après avoir dit, comme j'ai déjà remarqué, que « Dieu nous a envoyé son Fils » ; *Misit Deus Filium suum*, ajoute, pour nous faire en-

tendre le mystère entier? qu'il a été « fait d'une » femme » ; *factum ex muliere*.

Voilà donc en quoi consiste, si je ne me trompe, tout le mystère de ce jour sacré : et vous en avez l'abrégé en ces deux mots, un Dieu donné, un Dieu reçu. Dieu se donne à nous en la personne du Verbe incarné ; tous ensemble nous le recevons en la personne de la sainte Vierge, qui ne le reçoit que pour nous. Ainsi nous avons deux choses à considérer : en Jésus le présent divin, en Marie la respectueuse acceptation ; en Jésus la bonté qui se communique, en Marie la disposition pour s'en rendre digne ; en Jésus de quelle manière Dieu se donne à nous, en Marie ce qu'il nous faut faire pour le recevoir. Et c'est à ces deux points principaux que je réduirai, pour n'être pas long, toute l'économie de ce discours.

I^{er} SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA S^{te} VIERGE.

Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvements qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une âme qui se juge indigne des faveurs de son Dieu, représenté dans Elisabeth : le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean : et la paix de celle qui le possède, marquée dans les dispositions de Marie.

Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie entra en la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. Luc. 1. 40.

C'est principalement aujourd'hui, et dans la sainte solennité que nous célébrons, que les fidèles doivent reconnoître que le Sauveur est un Dieu caché dont la vertu agit dans les cœurs d'une manière secrète et impénétrable. Je vois quatre personnes unies dans le mystère que nous honorons ; Jésus et la divine Marie ; saint Jean et sa mère sainte Elisabeth : c'est ce qui fait tout le sujet de notre Evangile. Mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'à la réserve du Fils de Dieu, toutes ces personnes sacrées y exercent visiblement quelque action particulière. Elisabeth, éclairée d'en-haut, reconnoît la dignité de la sainte Vierge, et s'humilie profondément devant elle : *Undè hoc mihi* (1) ? Jean sent la

(1) *Luc. 1. 48.*

la présence de son divin Maître jusque dans le sein de sa mère, et témoigne des transports incroyables : *Exultavit infans* (1). Cependant l'heureuse Marie, admirant en elle-même de si grands effets de la toute-puissance divine, exalte de tout son cœur le saint nom de Dieu, et publie sa munificence : ainsi toutes ces personnes agissent, et il n'y a que Jésus qui semble immobile : caché dans les entrailles de la sainte Vierge, il ne fait aucun mouvement qui rende sa présence sensible ; et lui qui est l'âme de tout le mystère, paroît sans action dans tout le mystère.

Mais ne vous étonnez pas, âmes chrétiennes, de ce qu'il nous tient ainsi sa vertu cachée ; il a dessein de nous faire entendre qu'il est ce moteur invisible, qui meut toutes choses sans se mouvoir, qui conduit tout sans montrer sa main : de sorte qu'il me sera aisé de vous convaincre que si son action toute-puissante ne nous paroît pas aujourd'hui en elle-même dans le mystère, c'est qu'elle se découvre assez dans l'action des autres, qui n'agissent et ne se remuent que par l'impression qu'il leur donne. C'est ce que vous verrez plus évidemment dans la suite de ce discours, où, devant vous entretenir des opérations de son Saint-Esprit sur trois différentes personnes, j'ai besoin plus que jamais du secours de ce même Esprit qui les a remplies ; et je dois tâcher d'attirer ses grâces par l'intercession de celle à laquelle il se communique si abondamment, qu'il se répand sur les autres par son entremise. C'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons avec l'ange : *Ave, gratia*.

L'un des plus grands mystères du christianisme, c'est la sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, et la manière secrète dont il nous visite. Je ne parle pas, mes très-chères Sœurs, de ces communications particulières, dont il honore quelquefois des âmes choisies ; et je laisse à vos directeurs et

(1) *Luc.* 1. 44.

aux livres spirituels de vous en instruire. Mais outre ces visites mystiques, ne savons-nous pas que le Fils de Dieu s'approche tous les jours de ses fidèles : intérieurement par son Saint-Esprit, et par l'inspiration de sa grâce; au dehors par sa parole, par ses sacremens, et surtout par celui de l'adorable Eucharistie ?

Il importe aux chrétiens de connoître quels sentimens ils doivent avoir lorsque Jésus-Christ vient à eux; et il me semble qu'il lui a plu de nous l'apprendre nettement dans notre Evangile. Pour bien entendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que le Fils de Dieu visitant les hommes, imprime trois mouvemens dans leurs cœurs; et je vous prie de vous y rendre attentifs : premièrement, sitôt qu'il approche, il nous inspire, avant toutes choses, une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'âme tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce : tel est son premier sentiment. Mais, chrétiens, ce n'est pas assez : car cette âme, ainsi abaissée, n'osera jamais s'approcher de Dieu; elle s'en éloignera toujours par respect, en reconnoissant son peu de mérite. C'est pourquoi, par un second mouvement, il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints désirs; c'est le second sentiment qu'il donne. Enfin le troisième et le plus parfait, c'est que se rendant propice à ses vœux, il fait triompher sa paix dans son cœur, comme parle le divin apôtre; *Pax Christi exultet in cordibus vestris* (1); et la comble d'une sainte joie par ses chastes embrassemens. Vous le savez, mes très-chères Sœurs, vous qui êtes si exercées dans les choses spirituelles, que c'est par ces degrés que Dieu s'avance, que tels sont les sentimens qu'il inspire aux âmes : se juger indigne de Jésus-Christ, c'est par cette humilité qu'il les prépare : désirer

(1) Col. III. 15.

ardemment Jésus-Christ, c'est par cette ardeur qu'il les avance : enfin posséder en paix Jésus-Christ, c'est par cette tranquillité qu'il les perfectionne. Ces trois sentimens paroissent dans notre Evangile nettement et distinctement, et avec un ordre admirable.

En effet, ne voyez-vous pas sainte Elisabeth, qui, considérant Jésus-Christ, qui l'honore de sa visite en la personne de sa sainte mère, reconnoît humblement son indignité, en disant d'une voix si respectueuse : *Et undè hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me* (1) ? « Et d'où me vient un si grand honneur, que la mère de mon Seigneur me visite ? » D'autre part, ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardens, qui pressent impétueusement le saint-Précurseur, lorsque, tressaillant au sein de sa mère, il veut, ce semble, rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son Maître, et ne peut souffrir la prison qui le sépare de sa présence : *Exultavit infans in utero ejus* (2). Enfin n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie, qui, étant pleine de Jésus-Christ, et possédant en paix ce qu'elle aime, s'épanche toute en actions de grâces, et nous témoigne la joie de son cœur par son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum* (3) : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur. » Ainsi je ne craindrai pas de vous assurer que j'aurai expliqué tout mon Evangile, tout le mystère de cette journée, si je vous fais voir en ces trois personnes, sur lesquelles Jésus caché agit aujourd'hui, l'abaissement d'une âme qui s'en juge indigne, c'est ce que vous remarquerez en Elisabeth ; le transport d'une âme qui le cherche, c'est ce que vous reconnoîtrez en saint Jean ; la paix d'une âme qui le possède, c'est ce que vous admirerez en la sainte Vierge ; et c'est le partage de ce discours.

(1) *Luc.* 1. 43. — (2) *Ibid.* 41. — (3) *Ibid.* 47.

PREMIER POINT.

Il est bien juste, âmes chrétiennes, que la créature s'abaisse lorsque son Créateur la visite ; et le premier tribut que nous lui devons, quand il daigne s'approcher de nous, c'est la reconnaissance de notre bassesse. Aussi est-ce pour cela que je vous ai dit, qu'aussitôt qu'il vient à nous par sa grâce, le premier sentiment qu'il inspire, c'est une crainte religieuse, qui nous fait en quelque sorte retirer de lui par la considération de peu que nous sommes. Ainsi lisons-nous, en saint Luc, que saint Pierre n'a pas plus tôt reconnu la divinité de Jésus-Christ, par les effets miraculeux de sa puissance, qu'il se jette incontinent à ses pieds, et, « Retirez-vous, Seigneur, lui » dit-il, *garden-vous bien d'approcher de moi, parce* » que je suis un homme pécheur : *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine* (1). Ainsi ce pieux Centenier, que Jésus veut honorer d'une visite, surpris d'une telle bonté, croit ne la pouvoir reconnoître, qu'en confessant aussitôt qu'il en est indigne : *Domine, non sum dignus* (2). Ainsi, pour venir à notre sujet, et n'aller pas rechercher bien loin ce qui se trouve si clairement dans notre Evangile, dès la première vue de Marie, dès le premier son de sa voix, sa cousine sainte Elisabeth, qui connoît la dignité de cette Vierge, et contemple par la foi le Dieu qu'elle porte, s'écrie, étonnée et confuse : « D'où me vient un si grand honneur, que la mère » de mon Seigneur me visite ? » *Undè hoc mihi ?*

C'est, mes Sœurs, cette humilité, c'est ce sentiment de respect, que l'exemple d'Elisabeth devoit profondément graver dans nos cœurs : mais pour cela il est nécessaire que nous concevions sa pensée, et que nous pénétrions les motifs qui l'obligent à s'humilier de la sorte. J'en remarque deux principaux dans la suite de son discours, et je vous prie de les bien

(1) *Luc. v. 8.* — (2) *Math. viii. 8.*

comprendre. « D'où me vient cet honneur, dit-elle, » que la mère de mon Seigneur me visite ? » C'est sur ces paroles qu'il faut méditer ; et ce qui s'y présente d'abord à ma vue, c'est qu'Elisabeth nous témoigne que, dans la visite qu'elle reçoit, il y a quelque chose qu'elle connoît, et quelque chose qu'elle n'entend pas. La mère de mon Seigneur vient à moi ; voilà ce qu'elle connoît et ce qu'elle admire : d'où vient qu'elle me fait cet honneur ; c'est ce qu'elle ignore et ce qu'elle cherche. Elle voit la dignité de Marie ; et, dans une telle inégalité, elle la regarde de loin, s'humiliant profondément devant elle. C'est la bienheureuse entre toutes les femmes ; c'est la mère de mon Seigneur, elle le porte dans ses bénites entrailles : *Mater Domini mei*. Puis-je lui rendre assez de soumissions ?

Mais pendant qu'elle admire toutes ces grandeurs, une seconde réflexion l'oblige à redoubler ses respects. La mère de son Dieu la prévient par une visite pleine d'amitié : elle sait bien connoître l'honneur qu'on lui fait ; mais elle n'en peut pas concevoir la cause : elle cherche de tous côtés en elle-même ce qui a pu lui mériter cette grâce : d'où me vient cet honneur, dit-elle, d'où me vient cette bonté surprenante ? *Undè hoc mihi ?* qu'ai-je fait pour la mériter, ou quels services me l'ont attirée ? *Undè hoc ?* Là, mes Sœurs, ne découvrant rien qui soit digne d'un si grand bonheur, et se sentant heureusement prévenue par une miséricorde toute gratuite, elle augmente ses respects jusqu'à l'infini, et ne trouve plus autre chose à faire, sinon de présenter humblement à Jésus-Christ, qui s'approche d'elle, un cœur humilié sous sa main, et une sincère confession de son impuissance.

Voilà donc deux motifs pressans qui la portent aux sentimens de l'humilité, lorsque Jésus-Christ la visite. Premièrement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs : secondement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse mériter ses bontés ; motifs en effet très-puissans, par lesquels nous devons apprendre à

servir notre Dieu en crainte, et à nous réjouir devant lui avec tremblement. Car quelle indigence pareille à la nôtre? puisque si nous n'avons rien par nature, et n'avons rien encore par acquisition, nous n'avons aucun droit d'approcher de Dieu, ni par la condition, ni par le mérite; et n'étant pas moins éloignés de sa bonté par nos crimes, que de sa majesté infinie par notre bassesse, que nous reste-t-il autre chose, lorsqu'il daigne nous regarder, sinon d'apprendre d'Elisabeth à révéler sa grandeur suprême, par la reconnoissance de notre néant, et à honorer ses bienfaits, en confessant notre indignité?

• Mais afin de ne le pas faire seulement de bouche, et d'avoir ce sentiment imprimé au cœur, considérons, avant toutes choses, ce qu'exige de nous la grandeur de Dieu; et encore que nulle éloquence ne le puisse assez exprimer, pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce premier principe, que ce qui gagne le respect des hommes, ce sont les dignités qui tirent du pair, qui donnent un rang particulier, qui sont uniques et singulières. Voilà ce que les hommes révèrent: et ce fondement étant supposé, qui pourroit nous dire, mes Sœurs, le respect que nous devons au souverain Etre? Il est seul en tout ce qu'il est; il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. De là vient que Tertullien, tâchant d'exprimer magnifiquement son excellence incommunicable, dit qu'il est « le souverain grand, qui, ne souffrant » rien qui s'égale à lui, s'établit lui-même une solidité par la singularité de sa perfection » : *Summum magnum, ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens* (1). Voilà une manière de parler étrange; mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Et surtout

(1) *Adv. Marc. liv. 1, n. 4.*

n'admirez-vous pas cette solitude de Dieu ? *Solitudinem de singularitate præstantiæ* : solitude vraiment auguste, et qui doit inspirer de profonds respects.

Mais cette solitude de Dieu nous donne encore, ce me semble, une belle idée. Toutes les grandeurs ont leur foible ; grand en puissance, petit en courage ; grand courage et petit esprit ; grand esprit dans un corps infirme, qui empêche ses fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout ? Nous cédon, et on nous cède ; tout ce qui s'élève d'un côté, s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité : tellement qu'il n'y a rien de si grand, que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô Souverain Grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses, inaccessible en toutes choses, seul en toutes choses : *Solitudinem quamdam*, etc. Vous êtes le seul auquel on peut dire : « O Seigneur, qui est semblable » à vous (1) ; profond en vos conseils, terrible en » vos jugemens, absolu en vos volontés, magnifique » et admirable en vos œuvres (2) ? » Que si vous êtes si grand, si majestueux, malheur à qui se fait grand devant vous ; malheur, malheur aux têtes superbes qui vont hautes et levées devant votre face : vous frappez sur ces cèdres, et vous les déracinez ; vous touchez ces orgueilleuses montagnes, et vous les faites évanouir en fumée. Heureux ceux qui, vous sentant approcher par vos saintes inspirations, craignent de s'élever devant vous, de peur de vous exciter à jalousie ; mais qui s'écrient aussitôt avec le prophète : « Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, que » vous vous en souvenez ? ou qui sont les enfans des » hommes, que vous leur faites l'honneur de les visiter (3) ? » Ils se cachent, et votre face les illumine ; ils se retirent par respect, et vous les cherchez ; ils se jettent à vos pieds, et votre esprit pacifique repose sur eux.

(1) *Ps.* xxxiv. 10. — (2) *Exod.* xv. 11. — (3) *Ps.* viii. 5.

Apprenez, ô enfans de Dieu, de quelle sorte il faut recevoir cette souveraine grandeur : mais, pour vous humilier plus profondément, sachez que sa bonté vous prévient en tout, et que sa grâce se montre grâce, en ce qu'elle n'est attirée par aucuns mérites. Rendez, rendez ici témoignage à sa miséricorde surabondante, vous pécheurs qu'il a convertis, vous brebis perdues qu'il a ramenées, vous autrefois enfans de ténèbres, que sa grâce a faits enfans de lumière. Ne s'est-il pas souvenu de vous dans le temps que vous l'oubliez ? ne vous a-t-il pas poursuivis, quand vous le fuyiez avec plus d'ardeur ? ne vous a-t-il pas attirés, quand vous méritiez le plus sa vengeance ? Et vous, âmes saintes et religieuses, qui marchez dans la voie étroite, qui vous avancez à grands pas dans le chemin de la perfection, qui vous a inspiré le mépris du monde et l'amour de la solitude ? n'est-ce pas lui qui vous a choisies, et ne lui confessez-vous pas tous les jours que vous n'avez pas mérité ce choix ? Je n'ignore pas cependant que vous n'amasiez des mérites : anathème à ceux qui le nient ; mais tous ces mérites viennent de la grâce. Si vous usez bien de la grâce, il est vrai que ce bon usage en attire d'autres ; mais il faut qu'elle vous prévienne, pour vous sanctifier par ce bon usage. Ne voyez-vous pas, dans notre Evangile, que ce n'est pas Elisabeth qui vient à Marie ; c'est Marie qui cherche sainte Elisabeth ; c'est Jésus qui prévient saint Jean. Quel est, mes Sœurs, ce nouveau miracle ? Jean doit être son précurseur, il doit marcher devant sa face, il lui doit préparer les voies ; et néanmoins nous voyons manifestement qu'il faut que Jésus-Christ le prévienne. Et qui donc ne prévient-il pas, s'il prévient même son précurseur ? Que si nous sommes ainsi prévenus, de quoi pouvons-nous nous glorifier ? sera-ce peut-être du commencement ? mais c'est là que la grâce nous a éclairés, sans que nous l'ayons mérité. Quoi, sera-ce donc du progrès ? mais la grâce s'étend dans toute la vie, et dans toute la vie elle est tou-

jours grâce. *Fons aquæ salientis* (1) : C'est un fleuve qui retient, durant tout son cours, le nom qu'il a pris dans son origine ; c'est « la grâce elle-même qui mérite d'être augmentée, afin que, par cet accroissement, elle mérite d'arriver à sa perfection » : *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*, dit saint Augustin (2).

Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous ne vivions que par grâce, que nous ne subsistions que par grâce ; que tardons-nous à imiter sainte Elisabeth ? Que ne disons-nous du fond de nos cœurs : *Undè hoc mihi ?* « D'où me vient un si grand bonheur ? » d'où me vient cette faveur extraordinaire ? Ah ! je ne l'ai point méritée ; je ne la dois, ô Seigneur, qu'à votre bonté. C'est le premier sentiment que la grâce inspire ; parce que son premier ouvrage, c'est de se faire reconnoître grâce. Confessons donc, avant toutes choses, que nous sommes indignes des dons de Dieu : Dieu alors nous en croira dignes, si nous avouons ne l'être pas ; si nous reconnoissons qu'il ne nous doit rien, il se confessera notre débiteur. Il est allé chez le Centenier, parce qu'il se juge indigne de le recevoir. Pierre se juge indigne d'approcher de lui, il le fait le fondement de son corps mystique. Paul se trouve indigne qu'on le nomme apôtre, et il le fait le plus illustre de tous ses apôtres. Jean-Baptiste s'estime indigne de lui délier ses souliers, qui est le plus vil office d'un serviteur, et il le fait son meilleur ami : *Amicus sponsi* (3) ; et cette main qu'il juge indigne des pieds du Sauveur, est élevée jusqu'à sa tête, qu'il arrose des eaux baptismales. Tant il est vrai, âmes chrétiennes, que ce qui nous mérite les dons de la grâce, c'est de confesser humblement que nous ne les pouvons mériter ; tellement que l'humilité est l'appui de la confiance. Quiconque s'est préparé par l'humilité, peut ensuite s'abandonner aux désirs ardents, dont nous allons voir les sacrés transports en la personne de saint Jean-Baptiste.

(1) *Joan.* IV. 14. — (2) *Ep.* CLXXXVI, n. 10, t. II, col. 667.
— (3) *Joan.* III. 29.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez à l'âme fidèle de s'humilier devant Dieu et de s'en retirer, en quelque sorte, par le sentiment de sa bassesse. Après ce premier mouvement, par lequel elle reconnoît son indignité, elle en doit ensuite ressentir un autre, c'est-à-dire un chaste transport, par lequel elle coure à Dieu et s'efforce de s'unir à lui. Mais est-il possible, mes Sœurs, qu'un tel désir soit raisonnable, et que des mortels comme nous puissent porter si haut leurs pensées ? Il n'est pas permis d'en douter ; et en voici la raison solide, prise de la nature de Dieu, nécessairement bienfaisante. Je vous ai représenté sa grandeur suprême, qui éloigne de lui les créatures ; il vous faut maintenant parler de sa bonté, qui leur tend la main et qui les invite ; l'une et l'autre sont inconcevables ; et comme, me désiant de mes forces, je me suis aidé, pour la première, d'une forte expression de Tertulien ; je me servirai, pour la seconde, d'un excellent discours d'un autre docteur de l'Eglise : c'est le grand saint Grégoire de Nazianze, qui a mérité, parmi les Grecs, le surnom auguste de Théologien, à cause des hautes conceptions qu'il a de la nature divine.

Ce grand homme invite tout le monde à désirer Dieu, par la considération de cette bonté infinie, qui prend tant de plaisir à se répandre ; ce qu'ayant expliqué avec soin, il conclut enfin par ces mots : « Ce Dieu, dit cet excellent théologien (1), désire » d'être désiré ; il a soif, le pourriez-vous croire, au » milieu de son abondance. » Mais quelle est la soif de ce premier Etre ? c'est que les hommes aient soif de lui : *Sitit sitiri*. Tout infini qu'il est en lui-même, et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger : et comment pouvons-nous l'obliger ? C'est en lui demandant qu'il nous oblige ; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent : ce sont les paroles de saint Grégoire.

(1) *Orat. xl, t. 1, p. 657.*

Ne diriez-vous pas, chrétiens, qu'il vous représente une source vive, qui, par la fécondité continuelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passans altérés ? Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures, ni qu'on la rafraîchisse dans son ardeur ; mais, se contentant elle-même de sa netteté et de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on boive, et que l'on vienne se laver et se rafraîchir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche, toujours abondante, ne peut non plus croître que diminuer à cause de sa plénitude ; et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire qu'il a soif que nous ayons soif de lui, et qu'il reçoit comme un bienfait, quand nous lui donnons le moyen de nous bien faire.

Cela étant ainsi, chrétiens, c'est faire injure à cette bonté, que de n'avoir pas du désir pour elle. De là les transports de saint Jean dans les entrailles de sa mère. Il sent que son maître le vient visiter, et il voudroit s'avancer pour le recevoir : c'est le saint amour qui le pousse ; ce sont des désirs ardents qui le pressent. Ne voyez-vous pas, âmes saintes, qu'il tâche de rompre ses liens par son mouvement impétueux ? Mais s'il demande la liberté, ce n'est que pour courir au Sauveur ; et s'il ne peut plus souffrir sa prison, c'est à cause qu'elle le sépare de sa présence.

C'est donc avec beaucoup de raison que nous nous adressons à saint Jean - Baptiste, pour apprendre à désirer le Sauveur des âmes, puisqu'il lui doit préparer les voies. C'est à lui de nous inspirer des désirs ardents, et si vous recherchez, chrétiens, quel est le ministère du saint Précurseur, vous découvrirez aisément qu'il est envoyé sur la terre pour faire désirer Jésus-Christ aux hommes, et que c'est en cette manière qu'il lui doit préparer ses voies. En effet, il faut vous faire entendre quel est le sujet de sa mission ; et il faut qu'un autre saint Jean, disciple et bien-aimé du Sauveur,

vous explique la fonction de saint Jean-Baptiste. Ecoutez comme il parle dans son Evangile : « Il y eut un » homme envoyé de Dieu, dont le nom étoit Jean : » cet homme n'étoit point la lumière; mais il venoit » sur la terre pour rendre témoignage de la lumière », c'est-à-dire, de Jésus-Christ : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine* (1). N'êtes-vous pas étonnées, mes Sœurs, de cette façon de parler de l'évangéliste ? Jésus-Christ est la lumière, et on ne le voit pas ; Jean-Baptiste n'est pas la lumière, et non seulement on le voit, mais encore il nous découvre la lumière même. Qui vit jamais un pareil prodige ? quand est-ce que l'on a ouï dire qu'il fallût montrer la lumière aux hommes, et leur dire : Voilà le soleil ? N'est-ce pas la lumière qui découvre tout ? n'est-ce pas elle dont le vif éclat vient ranimer toutes les couleurs, et lever le voile obscur et épais qui avoit enveloppé toute la nature ? Et voici que l'Evangile nous vient enseigner que la lumière étoit au milieu de nous, sans être aperçue ; et, ce qui est beaucoup plus étrange, que Jean, qui n'est pas la lumière, est envoyé néanmoins pour nous la montrer : *Non erat ille lux.*

Dans cet événement extraordinaire, chrétiens, n'accusons pas la lumière de ce que nos yeux infirmes ne la peuvent voir : accusons-en notre aveuglement ; accusons la foiblesse d'une vue tremblante, qui ne peut souffrir le grand jour. C'est ce que le grand Augustin nous explique délicatement, par ces excellentes paroles : *Tam infirmi sumus, per lucernam quærimus diem* (2). Saint Jean n'étoit qu'un petit flambeau ; *Erat lucerna ardens et lucens* (3) ; et « telle » est notre infirmité, qu'il nous faut un flambeau pour » chercher le jour » : il nous faut Jean-Baptiste pour chercher Jésus : *Per lucernam quærimus diem* ; c'est-à-dire, mes très-chères Sœurs, qu'il falloit à nos foibles yeux une lumière douce et tempérée pour

(1) *Joan.* 1. 8. — (2) *In Joan. Tract.* 11, n. 8, t. III, part. 11, col. 301. — (3) *Joan.* 7. 35.

nous accoutumer au jour du midi; et qu'il nous falloit montrer de petits rayons pour nous faire désirer de voir le soleil, que nous avions entièrement oublié dans la longue nuit de notre ignorance; car c'est en ceci principalement qu'étoit déplorable l'aveuglement de notre nature; et je vous prie de le bien entendre.

Nous avons premièrement perdu la lumière: « le » soleil de justice ne nous luisoit plus»: *Sol intelligentiæ non ortus est eis* (1). Non seulement nous l'avions perdue, mais nous en avons même perdu le désir, et « nous aimions mieux les ténèbres»: *Dilexerunt homines magis tenebras, quàm lucem* (2). Nous en avons non seulement perdu le désir, mais nous nous plaisions tellement dans l'obscurité, l'ignorance de la vérité nous étoit de telle sorte passée en nature, que nous craignons de voir la lumière; nous fuyions devant la lumière, nous haïssions même la lumière; car « celui qui fait le mal hait la lumière»: *Qui malè agit, odit lucem* (3). D'où nous venoit cet aveuglement, ou plutôt cette haine de la clarté? Il faut que saint Augustin nous le fasse entendre, en remarquant certain rapport de l'entendement aux yeux corporels, et de la lumière spirituelle à la lumière sensible. Les yeux ont été faits pour voir la lumière; et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la vérité éternelle, qui illumine tout homme qui naît au monde. « Les yeux se nourrissent de la lumière»: *Luce quippè pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin (4); et « ce qui fait voir, poursuit ce grand homme, » que la lumière les nourrit et les fortifie, c'est que, » s'ils demeurent trop long-temps dans l'obscurité, » ils deviennent foibles et malades»: *Cùm in tenebris fuerint, infirmantur*. Et cela, pour quelle raison, si ce n'est, dit le même saint, qu'« ils sont » privés de leur nourriture, et comme fatigués par un » trop long jeûne? » *Fraudati oculi cibo suo, defatigantur et debilitantur, quasi quodam jejunio*

(1) *Sap.* v. 6. — (2) *Joan.* III. 19. — (3) *Ibid.* 20. — (4) *In Joan. Tract.* XIII, n. 5, t. III, part. II, col. 393.

lucis. D'où il arrive encore un effet étrange, c'est que, si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir, manquer d'aliment; ou, s'ils ne meurent pas tout-à-fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat; ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité; ôtez-nous cette lumière importune: ainsi la lumière, qui étoit leur vie, est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable: si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force; elle devient languissante et exténuée; elle ne peut plus voir qu'avec peine; après, elle ne désire plus de voir; enfin, elle ne hait rien tant que de voir. Ah! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience! On s'engage à des attachemens criminels, on ne cherche que les ténèbres; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée: celui qui est en cet état ne peut pas voir; « la lumière de » ses yeux n'est plus avec lui »: *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (1). Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir? Au milieu de ces ombres qui l'entourent, un sage ami s'approche de lui; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour; mais il en détourne la vue, il ne veut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime, et dont il ne veut pas se désabuser: *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (2).

C'est ainsi que sont les pécheurs; c'est ainsi qu'étoit tout le genre humain: la lumière s'étoit retirée, et avoit laissé les hommes malades dans un long oubli de la vérité. Que ferez-vous, ô divin Jésus, splendeur

(1) *Ps.* XXXVII. II. — (2) *Ibid.* XVI. II.

éternelle du Père ? montrerez - vous d'abord à nos yeux infirmes votre lumière si vive et si éclatante ? Non, mes Sœurs, il ne le fait pas ; il se cache encore en lui-même ; mais il se réfléchit sur saint Jean. Il envoie premièrement des rayons plus foibles, pour fortifier peu à peu notre vue tremblante, et nous faire insensiblement désirer la beauté du jour. Divin Précurseur, voilà votre emploi, et vous commencez aujourd'hui ce saint exercice.

Et en effet, ne voyez - vous pas que Jésus n'agit pas ? il ne remue pas ; il ne se montre pas ; il ne paroît pas encore en lui-même, et il brille déjà en saint Jean. C'est pourquoi le bon Zacharie compare Jésus-Christ au soleil levant : *Visitavit nos oriens ex alto* (1) : « L'orient, dit-il, nous a visités. » Et comment nous a-t-il visités, puisqu'il est encore au sein de sa mère, et qu'il ne s'est pas encore découvert au monde ? Il est vrai, nous dit Zacharie ; mais c'est un soleil qui se lève ; on ne le voit pas encore paroître, il n'est pas sorti de l'autre horizon : toutefois ne voyez-vous pas qu'il nous a déjà visités ? Nous voyons déjà poindre sa lumière, luire ses rayons : en sorte qu'il éclaire déjà les montagnes, parce qu'il a déjà lui sur son Précurseur : *Visitavit nos oriens*. Voyez comme il se réjouit de ce nouveau jour ; considérez avec quel transport il adore cette lumière naissante ; c'est qu'il nous veut apprendre à la désirer. Car ne semble-t-il pas qu'il nous dise par ce tressaillement admirable : Que tardez - vous, mortels misérables, à courir au divin Jésus ? pourquoi fuyez-vous sa lumière, qui est la vie des cœurs, la paix des esprits, la joie unique des yeux épurés, la viande incorruptible des âmes fidèles ? que n'allez-vous donc à Jésus, que ne courez-vous à Jésus ? Celui qui se fait sentir au cœur d'un enfant, quels charmes aura-t-il pour les hommes faits ? Il le fait tressaillir de joie jusque dans l'obscurité du sein maternel ; que sera-ce donc dans son sanctuaire ? et si ses premières approches causent des trans

(1) *Luc. 1. 78.*

ports si aimables, que feront ses embrassemens ?

Je ne me lasserai point de le répéter. Quoi, mes Sœurs, il ne paroît pas, il n'agit pas, il ne parle pas, et déjà sa sainte présence remplit tout de joie et de l'Esprit de Dieu ! Quel bonheur ! quel ravissement de recevoir de sa bouche divine les paroles de vie éternelle, d'en voir couler un fleuve d'eau vive, pour rafraîchir les cœurs altérés ; de lui voir miséricordieusement chercher les pécheurs, d'entendre résonner sa voix paternelle, qui appelle à soi tous ceux qui travaillent, et leur promet un si doux repos ! mais quoi, de le contempler jusque dans sa gloire, de regarder à découvert sa divine face, et rassasier ses yeux éternellement de ses beautés immortelles !

Ah ! que tardons-nous, âmes chrétiennes ? que n'excitons-nous nos désirs, que ne pressons-nous nos ardeurs trop lentes ? Ce n'est pas seulement Jean qui sent de près ce divin Sauveur, qui désire ardemment sa sainte présence : de si loin que Jésus-Christ a été prévu, il a été désiré avec ferveur. « Mon âme, dit-il soit David, languit après vous : quand viendrai-je ? quand m'approcherai-je de la face de mon Seigneur ? » *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei* (1) ? Quelle honte, quelle indignité, si lorsqu'on soupire à lui de si loin, ceux dont il s'approche, qui le possèdent, ne s'en soucient pas ! Car, mes Sœurs, n'est-il pas à nous, ne l'avons-nous pas sur nos saints autels ? lui-même, en sa propre substance, ne s'y donne-t-il pas à nous ? S'il ne nous est pas encore donné de l'embrasser dans son trône, que ne courons-nous du moins à ses saints autels ? Courons donc à cette table mystique ; prenons avidement ce corps et ce sang ; n'ayons de faim que pour cette viande, n'ayons de soif que pour ce breuvage : car pour bien désirer Jésus, il ne faut désirer que lui. Désirons Jésus-Christ avec transport ; nous trouverons en lui la paix de nos âmes, cette paix qu'il

(1) Ps. xli. 3.

vous faut montrer en la bienheureuse Marie ; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Voici l'accomplissement de l'œuvre de Dieu dans les âmes qu'il a choisies. Il les purifie par l'humilité, il les enflamme par les désirs ; enfin lui-même il se donne à elles, et leur amène avec lui une paix céleste. Ce sont, mes Sœurs, les chastes délices de cette sainte et divine paix, qui réjouissent la sainte Vierge en notre Seigneur, et qui lui font dire d'une voix contente : « Mon âme exalte le nom du Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur » : *Magnificat anima mea Dominum* (1). Certainement son âme est en paix ; puisqu'elle possède Jésus-Christ. Et c'est aussi pour cette raison que, ne pouvant assez expliquer cette paix inconcevable des âmes pieuses, je m'adresse à la sainte Vierge : et je vous prie d'en apprendre d'elle les incomparables douceurs, en parcourant ce sacré cantique, qui ravit aujourd'hui le ciel et la terre. Mais, pour en comprendre la suite, il faut vous représenter, comme en raccourci, les instructions qu'il contient, que nous examinerons ensuite en détail dans le peu de temps qui nous reste.

Pour cela, je partage ce cantique en trois. Marie nous dit, avant toutes choses, les faveurs que Dieu lui a faites. « Il a, dit-elle, regardé mon néant ; il m'a fait de très-grandes choses, il a déployé sur moi sa puissance. » Elle parle secondement du mépris du monde, et considère sa gloire abattue : « Dieu a dissipé les superbes, Dieu a déposé les puissans ; et pour punir les riches avarés, il les a renvoyés les mains vides. » Enfin elle conclut son sacré cantique, en admirant la vérité de Dieu et la fidélité de ses promesses : « Il s'est souvenu de sa miséricorde, » ainsi qu'il l'avoit promis à nos pères » : *Sicut lo-*

(1) *Luc. l. 47.*

cutus est ad patres nostros (1). Voilà trois choses qui semblent bien vagues, et n'ont pas apparemment grande liaison : néanmoins elle est admirable, et je vous prie, mes Sœurs, de le bien entendre : car il me semble que le dessein de la sainte Vierge, c'est d'exciter les cœurs des fidèles à aimer la paix que Dieu donne. Pour leur en montrer la douceur, elle leur en découvre d'abord le principe, principe certainement admirable ; c'est le regard de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (2) ; c'est ce qui fait naître la paix dans les saintes âmes. Mais parce que l'éclat des faveurs du monde, et les vaines douceurs qu'il promet, les pourroient détourner de celles de Dieu, elle leur montre secondement le monde abattu, et sa gloire détruite et anéantie. Enfin, comme ce renversement des grandeurs humaines, et l'entière félicité des âmes fidèles ne nous paroît pas en ce siècle ; de peur qu'elles ne se lassent d'attendre, elle affermit leur esprit dans la paix de Dieu, par la certitude de ses promesses. Voilà l'ordre et l'abrégé du sacré cantique : peut-être ne paroît-il pas encore assez clair ; mais j'espère bien, chrétiens, que je vous le ferai aisément entendre.

Considérons donc, avant toutes choses, le principe de cette paix ; et comprenons-en la douceur, par la cause qui la fait naître. Dites-la-nous, ô divine Vierge, dites-nous ce qui réjouit votre esprit en Dieu. « C'est, dit-elle, qu'il m'a regardée, c'est qu'il lui a plu de jeter les yeux sur la bassesse de sa servante » : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Il nous faut entendre, mes Sœurs, ce que signifie ce regard de Dieu, et concevoir les biens qu'il enferme. Remarquez dans les Ecritures, que le regard de Dieu sur les justes signifie, en quelques endroits, sa faveur et sa bienveillance ; et qu'il signifie, en d'autres passages, son secours et sa protection. Dieu

(1) *Luc.* 1. 55. — (2) *Ibid.* 48.

ouvre sur eux un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père , toujours prêt à écouter leurs demandes ; c'est ce que veut dire le roi-prophète : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (1) : « Les yeux de Dieu sont arrêtés sur les justes , et ses » oreilles sont attentives à leurs prières » : voilà le regard de faveur. Mais , mes Sœurs , le même prophète nous expliquera , dans un autre psaume , le regard de protection : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordiâ ejus* (2) : « Voilà , dit-il , que les yeux de » Dieu veillent continuellement sur ceux qui le » craignent » ; et cela pour quelle raison ? *Ut eruat à morte animas eorum, et alat eos in fame* (3) : « Pour délivrer leurs âmes de la mort , » et les nourrir dans la faim. » Voilà ce regard de protection , par lequel Dieu veille sur les gens de bien , pour détourner les maux qui les menacent. C'est pourquoi le même David ajoute aussitôt : « Notre âme attend après le Seigneur ; parce qu'il » est notre protecteur et notre secours » : *Anima nostra sustinet Dominum ; quoniam adjutor et protector noster est* (4). Une âme assurée de ce double regard , que peut-elle souhaiter pour avoir la paix ? C'est ce que veut dire la très-sainte Vierge , lorsqu'elle nous apprend que Dieu la regarde.

En effet , c'est elle , mes Sœurs , qui est singulièrement honorée de ce double regard de la providence : Dieu l'a regardée d'un œil de faveur , lorsqu'il l'a préférée à toutes les autres femmes ; et que dis-je à toutes les femmes ? mais aux anges , mais aux séraphins , et à toutes les créatures. Le regard de protection a veillé sur elle , lorsqu'il en a détourné bien loin la corruption du péché , les ardeurs de la convoitise , et les malédictions communes de notre nature : c'est pourquoi elle chante avec tant de joie. Ecoutez comme elle célèbre la faveur de Dieu :

(1) *Ps.* xxxiii. 16. — (2) *Ibid.* xxxii. 18. — (3) *Ibid.* 19.
— (4) *Ibid.* 20.

Fecit mihi magna qui potens est (1) : il m'a, dit-elle, comblée de ses grâces. Mais voyez comme elle se loue de sa protection : *Fecit potentiam in brachio suo* (2) : « Son bras a montré en moi sa » puissance » : il m'a remplie de ses grâces, et m'a fait de si grandes choses, que nulle créature ne les peut égaler, ni nul entendement les comprendre : *Fecit mihi magna*. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales, pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras, pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam*. C'est donc particulièrement l'heureuse Marie, qui est favorisée de ces deux regards de bienveillance et de protection : *Quia respexit humilitatem*.

Mais néanmoins, âmes chrétiennes, âmes saintes et religieuses, vous en êtes aussi honorées; et c'est ce qui doit mettre votre esprit en paix. Pourrai-je bien exprimer cette vérité ? sera-t-il donné à un pécheur de pouvoir parler dignement de la paix des âmes innocentes ? Disons, mes Sœurs, ce que nous pourrons : parlons de ces douceurs inconcevables, pour en rafraîchir le goût à ceux qui les sentent, et en exciter l'appétit à ceux qui ne les ont pas expérimentées. Oui certainement, ô enfans de Dieu, il vous regarde avec bienveillance, il découvre sur vous sa face bénigne. Il montre un visage terrible, lorsqu'une conscience coupable, nous reprochant l'horreur de nos crimes, fait que Dieu nous paroît en juge, avec une face irritée. Mais lorsqu'au milieu d'une bonne vie, il fait naître dans les consciences une certaine sérénité, il montre alors un visage ami et tranquille, il calme tous les troubles, il dissipe tous les nuages. Le fidèle qui espère en lui ne le regarde plus comme juge; il ne le voit plus que comme un bon père, qui l'invite doucement à soi : de sorte qu'il lui dit, plein de confiance : « O Dieu, vous êtes mon protec- » teur » : *Dicam Deo : Susceptor meus es* (3); et il lui semble que Dieu lui réponde : O âme fidèle,

(1) *Luc.* 1. 49. — (2) *Ibid.* 51. — (3) *Ps.* XLII. 10.

je suis ton salut : *Dic animæ meæ : Satus tua ego sum* (1); tellement qu'il jouit d'une pleine paix, parce qu'il est à couvert sous la main de Dieu; et de quelque côté qu'on le menace, il s'élève du fond de son cœur une voix secrète, qui le fortifie et lui fait dire avec assurance : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous (2) » ? « Le Seigneur est mon salut, qui craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, devant qui pourrois-je trembler (3) ? »

Telle est, mes Sœurs, cette paix cachée que Dieu donne à ses serviteurs; paix que le monde ne peut entendre, et qui, chassée du milieu du siècle, par le tumulte continuel, semble s'être retirée dans vos solitudes. Mais n'en disons rien davantage : n'entreprenons pas de persuader par nos discours, ce que la seule expérience peut faire connoître; et ne pouvant vous la représenter en elle-même, finissons enfin ce discours, en vous en disant quelque effet sensible. C'est, mes Sœurs, le mépris du monde qui paroît dans la suite de notre cantique, de la fausse paix qu'il promet, des vaines douceurs qu'il fait espérer. Car cette âme, appuyée sur Dieu, qui goûte les douceurs de sa sainte paix, qui a mis son refuge dans le Très-Haut, jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds; du haut de son refuge inébranlable, ô Dieu, qu'il lui semble petit, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes ! Mais en quel état le voit-elle ? elle voit toutes les grandeurs abattues ? tous les superbes portés par terre; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paroît élevé que les simples et humbles de cœur. C'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersion superbos* (4) : « Il a dissipé les superbes » ; *deposuit potentes* (5) : « il a déposé les puissans » ; *exaltavit humiles* : « et il a relevé ceux qui étoient à bas. »

(1) *Ps.* xxxiv. 3. — (2) *Rom.* viii. 31. — (3) *Ps.* xxvi. 1. — (4) *Luc.* i. 51. — (5) *Ibid.* 52.

Entrez, mes Sœurs, dans ce sentiment, qui est le sentiment véritable de la vocation religieuse; et afin de le bien entendre, représentez-vous, s'il vous plaît, cette étrange opposition de Dieu et du monde. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disoit si éloquemment, qu'il y avoit entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* (1). Et en effet nous le voyons par expérience. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont humbles, modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenans : ne voyez-vous pas l'émulation? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence pour emporter ses faveurs : Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue; et il n'est rien, ni de plus grand devant Dieu, ni de plus inutile, selon le monde, que cette médiocrité tempérée, en laquelle la vertu consiste. Voilà donc une émulation entre Jésus-Christ et le monde : ce que l'un élève, l'autre le déprime; et ce combat durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse.

Et c'est pourquoi, mes Sœurs, le monde a deux faces. Il y en a qui le considèrent dans les biens présens, et il y en a qui jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui regardent le bien présent, ils donnent, mes Sœurs, l'avantage au monde; ils s'imaginent déjà qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son temps, le laisse jouir un moment d'une ombre de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leur abondance : voilà, disent-ils, les seuls fortunés, voilà les heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (2). C'est le cantique des enfans du monde. Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la

(1) *Apolog. n. 50.* — (2) *Ps. cxliiii. 15.*

fin du combat, avant d'adjuger la victoire ? viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre, qui fera évanouir en fumée toutes ces grandeurs que vous admirez. C'est ce que regarde la divine Vierge, et avec elle les enfans de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu ; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent, que Dieu laisse remporter aux enfans du siècle : ils considèrent l'événement que la justice de Dieu leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire ; et, au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes ; mais ils les a, disent-ils, déjà dissipés, *Dispersit*, réduits à rien : ils ne disent pas seulement qu'il déposera les puissans ; ils les voient déjà à ses pieds, tremblans et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez avoir les mains pleines, elles leur semblent vides et pauvres, parce que ce que vous tenez ne leur paroît rien : ils savent qu'il s'écoule ainsi que de l'eau : *Divites dimisit inanes*. Voilà donc toute la grandeur abattue : Dieu est triomphant et victorieux. Quelle joie à ses enfans, chrétiens, de voir ses ennemis tombés à ses pieds, et ses humbles serviteurs qui lèvent la tête ! Eux que le monde méprisoit si fort, les voilà mis et établis dans les hautes places : *Exaltavit humiles* ; eux que le monde croyoit indigens, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis* (1).

O victoire du Tout-Puissant ! ô paix et consolation des âmes fidèles ! Chantez, chantez, mes Sœurs, ce divin cantique ; c'est le véritable cantique de celles qui ont méprisé le siècle : chantez la défaite du monde, l'anéantissement des grandeurs humaines, leurs richesses détruites, leur pompe évanouie en fumée. Moquez-vous de son triomphe d'un jour et

(1) *Luc.* 1. 53.

de sa tranquillité imaginaire. Et vous, qui courez après la fortune, qui ne trouvez rien de grand que ce qu'elle avance, ni rien de beau que ce qu'elle donne, ni rien de plaisant que ce qu'elle goûte, pourquoi vous entends-je parler de la sorte ? n'êtes-vous pas les enfans de Dieu ? ne portez-vous pas la marque de son adoption, le caractère sacré du baptême ? La terre n'est-ce pas votre exil ; le ciel n'est-il pas votre patrie ? pourquoi vous entends-je admirer le monde ? Si vous êtes de Jérusalem, pourquoi vous entends-je chanter le cantique de Babylone ? Tout ce que vous me dites du monde, c'est un langage barbare, que vous avez appris dans votre exil. Oubliez cette langue étrangère, parlez le langage de votre pays. Ceux que vous voyez jouir des plaisirs, ne les appelez pas les heureux, c'est le langage de l'exil : *Beatum dixerunt*. Ceux dont le Seigneur est le Dieu, voilà les véritables heureux (1) : c'est ainsi qu'on parle en votre patrie.

Consolez-vous dans cette pensée ; vivez en paix dans cette pensée ; et apprenez de la sainte Vierge, pour maintenir en paix votre conscience, premièrement, que le Seigneur vous regarde ; secondement, assuré sur cet appui immuable, ne vous laissez pas éblouir aux grandeurs du monde, dites qu'il est déjà abattu, regardez la gloire future ; troisièmement, si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité de ses promesses : *Sicut locutus est*. Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après : il a envoyé son Messie ; il achèvera le reste successivement ; et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité qu'il nous a promise. *Amen*.

(1) *Ps.* CXLIII. 15.

~~~~~

# TROISIÈME POINT

## DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE D'ANGLETERRE.

Caractères d'une véritable paix : quel en est le principe. Manière bien différente, dont les enfans du monde et les enfans de Dieu la considèrent. Discours à la reine d'Angleterre.

---

**ENCORE** que cette paix admirable de toutes les nations chrétiennes, paix si sagement ménagée, si glorieusement conclue et si saintement affermie (\*), soit un illustre présent du ciel, et un gage de la bonté de Dieu envers les hommes ; néanmoins ce ne sera pas cette paix, dont je vous expliquerai les douceurs ; et celle dont je dois parler est beaucoup plus relevée, et sans comparaison plus divine : car je dois parler de la paix qui fait que l'âme de la sainte Vierge, possédant le Fils de Dieu en elle-même, glorifie le saint nom de Dieu, et se réjouit de tout son esprit en Dieu son Sauveur. Qui ne voit que cette paix toute céleste, que Dieu donne, est infiniment au-dessus de celle que les hommes négocient ? Et néanmoins cette paix humaine étant un crayon, et une ombre de la paix

(\*) Ce troisième point embrasse la même matière qui est traitée dans le dernier point du sermon précédent ; mais les différences considérables qu'il renferme, nous ont engagé à le donner ici en entier.

La paix dont il est ici question, est celle des Pyrénées, conclue entre la France et l'Espagne dans l'île des Faisans, au mois de novembre 1659, après une guerre de vingt-cinq ans. Le mariage de l'Infante avec Louis XIV fut un des principaux articles de cette paix ; et c'est ce qui fait dire à Bossuet, qu'elle a été *saintement affermie*. (*Edit. de Défortis.*)

divine et spirituelle dont je dois vous entretenir, servons-nous de cette image imparfaite, pour remonter jusques au principe original, et prendre une idée certaine de la vérité.

Je demande, avant toutes choses, que concevons-nous dans la paix, et que veut dire ce mot ? N'en recherchons pas, chrétiens, des définitions éloignées ; mais que chacun de nous s'explique à lui-même ce qu'il entend par la paix. Paix, premièrement, signifie repos : dans la guerre, on s'agite et on se remue ; dans la paix, on respire et on se repose. C'est pourquoi on aime la paix ; parce que la nature humaine étant presque toujours agitée, rien ne doit tant flatter son inquiétude que la douceur du repos, qui soulage son travail et relâche sa contention.

Mais en disant que la paix est un repos, l'avons-nous entièrement expliquée ? en avons-nous formé l'idée tout entière ? Il me semble, pour moi, que ce mot de paix a encore quelque chose de plus touchant ; et voici ce que c'est, si je ne me trompe : c'est que le repos peut être fort court, et la paix nous fait espérer une longue tranquillité. En effet, n'avons-nous pas vu que lorsqu'on a publié la suspension d'armes, comme un préparatif à la paix, on a cru voir déjà quelque commencement de repos : mais ce repos n'est pas une paix, parce qu'il n'est pas permanent. Après que le traité est conclu, et que l'alliance jurée établit une concorde certaine, c'est alors que la paix est faite : de sorte que, pour bien expliquer la paix, et en comprendre toute l'étendue, il la faut définir un repos durable, et une tranquillité permanente. Et ainsi la paix doit avoir deux choses ; réjouir les cœurs par le repos, et les assurer par la consistance : c'est ce que la paix nous fait espérer, et c'est pourquoi nous l'aimons : c'est ce que la paix de ce monde ne nous donne pas, c'est pourquoi nous devons soupirer sans cesse après une paix plus divine.

Marie nous la représente dans son cantique : elle nous montre le repos et la consistance établie sur un fondement inébranlable. Quel est ce fondement,

chrétiens ? écoutez la divine Vierge ; « Mon âme glorieuse se réjouit en Dieu mon Sauveur. » Mais quelle est la cause de cette joie, et d'où vient ce ravissement ? C'est, dit-elle, que « Dieu a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante » : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Arrêtons-nous là, chrétiens ; et ne cherchons pas plus loin le principe de cette paix, qui réjouit son âme en notre Seigneur. Ce qui produit cette paix divine, c'est le regard de Dieu sur les justes : sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux, c'est ce qui leur donne le repos et la consistance.

Et, afin de le bien comprendre, remarquez avec moi, dans les Écritures, deux regards de Dieu sur les gens de bien : un regard de faveur et de bienveillance, c'est ce qui les met en repos ; un regard de conduite et de protection, c'est ce qui rend leur repos durable. Dieu ouvre sur les justes un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes. Le roi-prophète l'exprime en ces mots : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (1) : « Les yeux de Dieu sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières. » O justes, reposez-vous en celui dont la faveur et la bienveillance se déclarent envers vous si ouvertement. Mais ce repos sera-t-il durable ? N'y aura-t-il rien qui le trouble et rejette vos âmes dans l'agitation ? Non, ne craignez rien, ô enfans de Dieu : car outre ce regard de bienveillance, il y a un regard de protection, qui prend garde aux maux qui vous menacent. « Voilà, dit le même David (2), que les yeux de Dieu veillent continuellement sur ceux qui le craignent, et qui établissent leur espérance sur sa miséricorde » : et pourquoi ? « Pour délivrer leurs âmes de la mort, et les nourrir dans la faim. » Voyez le regard de protection, par lequel Dieu veille sur les gens de bien, et empêche que le mal ne les

(1) *Ps xxxiii. 16.* — (2) *Ibid. xxxiii. 18.*

approche. C'est pourquoi il ajoute aussitôt après : « Notre âme attend le Seigneur, parce qu'il est notre » protecteur et notre secours » : *Anima nostra sustinet Dominum; quia adiutor et protector noster est* (1). Une âme ainsi regardée de Dieu, que peut-elle désirer pour avoir la paix ?

C'est pourquoi l'heureuse Marie, toute pleine de cette paix admirable, ne s'occupe plus qu'à louer son Dieu dans les marques de sa faveur, dans les assurances de sa protection. « Le Tout-Puissant, dit-elle, » a fait en moi de grandes choses » : *Fecit mihi magna qui potens est*; c'est ce qui explique la faveur : *Fecit potentiam in brachio suo*; c'est ce qui regarde la protection. Il a fait en moi de grandes choses, par le témoignage de sa faveur et l'inondation de ses grâces. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales, pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras, pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam in brachio suo*.

Ames saintes et religieuses, ce n'est pas seulement la divine Vierge qui est honorée de ces deux regards : tous les fidèles serviteurs de Dieu se réjouissent ensemble dans sa maison, à la lumière de sa faveur, et sous l'ombre de sa protection toute-puissante : *Sub umbrâ alarum tuarum protego nos* (2). C'est pourquoi la paix de Dieu triomphe en leurs cœurs, comme dit l'apôtre saint Paul (3); et la marque de cette paix, c'est que le monde ne les touche plus. Car en effet, cette âme, appuyée sur Dieu, qui a mis, comme dit David, son refuge dans le Très-Haut ; *Attissimum posuisti refugium tuum* (4); jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds : ô Dieu, qu'il lui semble petit du haut de ce refuge inébranlable, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes ! Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre ; et dans ce grand renverse-

(1) *Ps.* xxxii. 20. — (2) *Ibid.* xvi. 8. — (3) *Coloss.* iii. 15.  
— (4) *Ps.* xc. 9.

ment des choses humaines, rien ne lui paroît élevé que les simples et humbles de cœur : c'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos* : « Dieu a dissipé les superbes » ; *deposuit potentes* : « il a déposé les puissans » ; *et exaltavit humiles* : « et il a relevé ceux qui étoient à bas. »

Voici un effet admirable de cette paix dont je parle, et il ne le faut point passer sous silence. A ce que je vois, chrétiens, ce n'est pas ici une paix commune : Dieu veut qu'elle soit accompagnée de l'appareil d'un grand triomphe ; et s'il donne la paix à ses serviteurs, ce n'est pas en faisant leur accord avec leur ennemi abattu. Car en effet, quel est l'ennemi de Dieu, et par conséquent de ses serviteurs, des enfans de Dieu ? Vous ne l'ignorez pas, mes très-chères Sœurs, vous savez que c'est le monde et ses pompes. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser ; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disoit si éloquemment qu'il y avoit entre eux de l'émulation : *Est æmulationis divinæ rei et humanæ* (1). Que signifie, mes Sœurs, cette émulation, si ce n'est que Dieu et le monde se contrarient éternellement, comme par un dessein prémédité ? Qui sont ceux que Dieu favorise ? ceux qui sont modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance ? ceux qui sont hardis et entreprenans. Qui sont ceux que Dieu favorise ? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance ? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence, pour emporter ses faveurs ; Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue : l'un demande un cœur ferme, droit et inflexible ; l'autre a besoin de tours subtils, souples et accommodans ; et il n'est rien, ni de plus puissant selon Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste.

Voilà donc une émulation nécessaire de Jésus-Christ et de ses fidèles, contre le monde et ses secta-

(1) *Apolog. n. 50.*

teurs; et cette guerre durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse. C'est pourquoi le monde a deux faces, et il y a sur la terre deux sortes de paix. Il y a la paix des pécheurs : *Pacem peccatorum videns* (1); il y a la paix de Dieu et de ses enfans, « qui surpasse à toute intelligence » : *Pax Dei quæ exuperat omnem sensum* (2). Chacun croit jouir de la paix; parce que chacun croit avoir gagné la victoire. D'où vient cette diversité, et comment arrive-t-il que deux ennemis croient sortir victorieux d'un même combat? c'est que les uns regardent les biens présents, et les autres jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui considèrent les biens présents, donnent précipitamment l'avantage au monde: ils s'imaginent qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son heure, le laisse jouir pour un temps d'une ombre trompeuse de félicité: ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leurs délices et leur abondance: Voilà, s'écrient-ils, les seuls fortunés: *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (3); c'est le cantique des enfans du monde.

Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat, avant que d'adjuger la victoire? Vendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre toute cette grandeur que vous admirez et qui vous éblouit. C'est à quoi regarde la divine Vierge, et avec elle les enfans de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent, que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfans du siècle: ils considèrent l'événement, que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire; et, au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes; mais qu'il les a déjà dissipés: *Dispersit superbos*; ils ne disent pas seulement que Dieu

(1) *Ps.* LXXII. 3. — (2) *Philip.* IV. 7. — (3) *Ps.* CXLIII. 15.

renversera les puissans du monde; ils les voient déjà à ses pieds, tremblans et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez être pleins, serrez vos trésors tant qu'il vous plaira, ils ne laissent pas de vous reprocher que vos mains sont vides, parce que ce que vous tenez ne leur paroît rien: ils savent qu'il s'écoule à travers les doigts, ainsi que de l'eau, sans que vous puissiez le retenir: *Divites dimisit inanes*. Et d'autre part, chrétiens, pendant que les ennemis de Dieu tombent à ses pieds, ses humbles serviteurs lèvent la tête; eux que le monde méprisoit si fort, les voilà établis dans les grandes places; *Exaltavit humiles*: eux que le monde croyoit indigens, Dieu les a remplis de ses biens: *Esurientes implevit bonis*. Telle est la victoire du Tout-Puissant; et le fruit de cette victoire, c'est la paix qu'il donne à ses serviteurs, par la défaite infail-  
lible de leurs ennemis.

Chantez cette victoire, mes très-chères Sœurs; entonnez avec Marie ce divin cantique: publiez la défaite du monde; chantez ses richesses dissipées, son éclat terni, sa pompe abattue, sa gloire évanouie en fumée; moquez-vous de son triomphe d'un jour, et de sa tranquillité imaginaire. O aveuglement déplorable de ceux qui courent après la fortune, qui ne trouvent rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien de plaisant que ce qu'elle donne! Vous laissez ces sentimens aux enfans du siècle: mais vous, ô filles de Jérusalem, saintes héritières du ciel, vous parlez le langage de votre patrie. Quoique le monde étale avec pompe ses grandeurs et ses vanités, vous ne vous couronnez pas de ses fleurs, qui seront en un moment desséchées; et, pendant qu'il brille par un vain éclat, vous reconnoissez son foible dans son inconstance.

Madame (\*), Votre Majesté a ces sentimens imprimés bien avant au fond de son âme; et l'exemple de

(\* ) Henriette - Marie de France, veuve de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. (*Edit. de Déforis.*)

sa constance en a fait des leçons à toute la terre. Le monde n'est plus capable de vous tromper; et cette âme vraiment royale, que ses adversités n'ont pas abattue, ne se laissera non plus emporter à ses prospérités inopinées. Grande et auguste Reine, en laquelle Dieu a montré à nos jours un spectacle si surprenant de toutes les révolutions des choses humaines, et qui seule n'êtes point changée au milieu de tant de changemens, admirez éternellement ses secrets conseils et sa conduite impénétrable. Ceux qui raisonnent des rois et de leurs États selon les lois de la politique, chercheront des causes humaines de ce changement miraculeux (\*): ils diront à Votre Majesté qu'on peut être surpris pour un temps; mais qu'enfin on a horreur des mauvais exemples; que la tyrannie tombe d'elle-même, pendant que l'autorité légitime se rétablit presque sans secours, par le seul besoin qu'on a d'elle, comme d'une pièce nécessaire; et qu'une longue et funeste épreuve ayant appris aux peuples cette vérité, ce trône injustement abattu s'affermira par sa propre chute.

Mais Votre Majesté est trop éclairée pour ne porter pas son esprit plus haut. Dieu se montre trop visiblement dans ces conjonctures imprévues; et comme il n'y a que sa seule main qui ait pu calmer la tempête, il faut encore cette même main pour empêcher les flots de se soulever. Il le fera, Madame, nous l'espérons; et, si nos vœux sont exaucés, peut-être arrivera-t-il; car qui sait les secrets de la Providence? Après que Dieu a rétabli le trône du roi, sa bonté disposera tellement les choses, que le roi rétablira le trône de Dieu. Mais cette affaire, Madame, se doit traiter avec Dieu, non avec les hommes, par des prières et des vœux, non par des conseils ni par des maximes humaines. Il n'y a que sa sagesse profonde qui connoisse le terme préfix, qui a été ordonné,

(\*) Le changement miraculeux dont parle ici Bossuet, a pour objet l'élevation de Charles II, fils de Charles I<sup>er</sup> et de Henriette, sur le trône d'Angleterre. Ce prince fut proclamé roi à Londres le 8 mai 1660. (*Edition de Défortis.*)

avant tous les temps, aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. C'est à nous d'attendre avec patience l'accomplissement de son œuvre, et d'en avancer l'exécution, autant qu'il est permis à des mortels, par des prières ardentes. Votre Majesté, Madame, ne cessera jamais d'en répandre ; et, quoi qu'il arrive ici-bas, Dieu lui en rendra, dans le ciel, une récompense éternelle : c'est le bien que je lui souhaite, et à toute cette audience.

---

## II<sup>e</sup> SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA S<sup>te</sup> VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT UNE CONGRÉGATION DE PRÊTRES.

Union de l'Évangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Église en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés : pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les foibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

---

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elizabeth.

*Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Luc. i. 40.*

**JÉSUS-CHRIST**, Messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde, aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Etant la parole du Père éternel, non seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très-intelligible, à ceux qui ont, comme vous, l'esprit exercé dans la connoissance des divins mystères. Je vous prie, mes Frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paroisse de l'art et de la raison ? Combien la disposition en est-elle

sage? combien l'harmonie en est-elle juste? comme toutes choses y sont mesurées? quel ordre et quelle conduite y règnent partout? D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui, étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, Messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie, et de cette raison souveraine, qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu; quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance? S'il fait paroître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui-même, combien en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime? Et si nous apprenons des Lettres sacrées que ce monde publie la gloire de Dieu, par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares (1); à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise; qu'il nous enseigne avant que de naître; et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité, son épouse; mais encore que c'est une chaire, où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son

(1) *Ps. xviii. 1 et seq.*

**Evangile.** Saint Jean l'entend, et il saute d'aise ; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant, jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, Messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits : écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons, dans cette pensée, le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourroit peut-être sembler que l'Evangile et la loi soient bien éloignés ; toutefois vous savez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Evangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem* (1) ! « O que Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté ! » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit (2), l'illuminateur des antiquités ; parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul ; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui étoit écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paroisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près ; la Synagogue et l'Eglise se tendent les mains : et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Elisabeth, et dans leurs embrassemens mutuels, l'Evangile qui baise la loi, l'Eglise qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Elisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre Evangile conviennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose, que vous admirerez sans doute avec moi la conduite im-

(1) *Adv. Marc. lib. iv, n. 21.* — (2) *Ibid. n. 40.*

pénétrable de l'esprit de Dieu , dans la dispensation des mystères.

Entrons donc, Messieurs, en cette matière avec le secours de la grâce ; étalons les richesses des secrets célestes ; exerçons nos entendemens dans le champ des Ecritures sacrées : c'est là notre véritable exercice. Considérons, premièrement, les raisons pour lesquelles Elisabeth tient la place de la Synagogue, et Marie celle de l'Eglise ; après cela nous verrons, dans les sincères embrassemens de ces charitables cousines, la loi ancienne et la loi nouvelle, qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Et c'est le sujet de cette méditation, en laquelle nous trouverons des instructions salutaires, pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre : si bien qu'il paroîtra manifestement, que de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très-sainte Vierge, celle-ci étoit une des plus dignes d'être choisie singulièrement par la congrégation des prêtres.

### PREMIER POINT.

La première chose que je remarque, dans le tableau que je vous présente de l'Evangile embrassant la loi, de Marie saluant sainte Elisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Evangile nous montre sainte Elisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge ; et je vois en la vieillesse d'Elisabeth, la mourante caducité de la loi ; et dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Eglise. La jeunesse de l'Eglise est telle, Messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais ; au contraire ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'apôtre, parlant de la loi : « Ce qui vieillit, dit-il, est » presque aboli (1). » Ainsi la Synagogue vieillit-

(1) *Hebr.* VIII. 13.

soit toujours, parce qu'elle doit être un jour abolie. L'Eglise chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que comme l'Eglise remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée : alors elle cessera d'être sur la terre ; mais elle commencera de régner au ciel : elle ne sera pas éteinte ; mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle ? C'est que l'éternité n'aura qu'un seul jour, parce que dans l'éternité rien ne passe ; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse (1) : « Ils n'auront point, dit-il, besoin » de soleil, parce que le Seigneur Dieu sera leur » lumière ; et ils règneront aux siècles des siècles. » Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence : le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils règneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périclent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps, qui se perd toujours, et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance ? Le soleil, qui nous éclaire, fait en même temps et défait les jours ; il fait tout ensemble et défait le temps ; par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre, par la rapidité de sa course : il est tout à tous ; il est éternellement devant tous ; il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un seul jour ; et ce jour n'aura ni couchant ni aucune différence d'heures : et l'Eglise des prédestinés, qui n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour,

(1) *Apoc.* xxii. 5.

et ô jour unique de l'éternité bienheureuse , quand verrons-nous ta sainte lumière , qui ne sera cachée par aucune nuit , qui ne sera obscurcie par aucun nuage ! O sainte Sion , où toutes choses sont stables et éternellement permanentes , qui nous a précipités sur ces eaux courantes , dans ce flux et reflux des choses humaines ?

Mais , chrétiens , réjouissons-nous : si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal , l'Eglise dont nous faisons partie , selon l'homme spirituel , ne vieillit jamais ; parce qu'au lieu de tendre à sa fin , à la manière des choses mortelles , elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Elisabeth vieille représente la Synagogue prête à tomber ; et Marie , dans la fleur de l'âge , l'Eglise de Jésus-Christ toujours jeune , toujours forte , toujours vigoureuse. Donc , mes Frères , puisque l'esprit du christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté , « purifions - nous du vieux levain » , comme dit l'apôtre (1) ; que notre zèle ne vieillisse pas , qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

La philosophie dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés ; parce que leur sang chaud et bouillant est semblable , en quelque sorte , à un vin fumeux et plein d'esprits , qui les rend toujours ardents , toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre , Messieurs , selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce , il faut être toujours fervens , toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance , que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père , c'est-à-dire dans son Eglise. C'est le sauveur Jésus-Christ lui-même qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle ; et c'est afin que nous entendions que de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger , et se purge lui-même par sa propre force , ainsi nous devons con-

(1) *I. Cor. v. 7.*

server cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur, afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse, qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre, et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'apôtre, dans la divine Epître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la » loi de Moïse doit être abolie, parce que son sacerdoce doit passer » : *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat* (1). En effet, quelles étoient les victimes de ces anciens sacrificateurs ? C'étoient des animaux égorgés : tout y sentoît la corruption et la mort ; dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois ; mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante : le sang du nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte ; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte : tellement que nous devrions être toujours fervens, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes, ne devraient point diminuer la nôtre ; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes, parce que le caractère que nous portons nous oblige d'être les membres les plus fervens du corps de l'Eglise, qui est toujours jeune, et qui,

(1) *Hebr.* VII. 12.

pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Eglise, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très-honorable en tout et par tout » : *Honorabile connubium in omnibus* (1). Mais si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'apôtre, de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Eglise chrétienne. » L'une est tout occupée du soin des choses » du monde » : *Cogitat quæ sunt mundi* (2) ; c'est le but de la Synagogue, qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre : *De rore cæli et de pinguedine terræ* (3) ; elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité ? « Elle est unique-ment occupée du soin des choses du Seigneur » : *Cogitat quæ Domini sunt* (4). C'est le but de la sainte Eglise, « qui ne considère point les choses » visibles, mais les invisibles » : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (5). C'est, Messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Eglise. Si l'Eglise est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile, ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvemens que de Dieu : aussi sont-ils appelés des anges (6).

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Eglise dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Elisabeth. Vous savez que cette Vierge

(1) *Hebr.* XIII. 4. — (2) *I. Cor.* VII. 34. — (3) *Gen.* XXVII. 28. — (4) *I. Cor.* VII. 34. — (5) *II. Cor.* IV. 18. — (6) *Apoc.* II. 1 et seq.

très-pure étoit mariée , et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Eglise. Car j'apprends de saint Augustin (1) que le mariage de Joseph avec Marie , n'étant point lié par les sentimens de la chair, n'avoit point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étoient donnée ; et c'est là aussi ce qui joint l'Eglise avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Eglise , celle de l'Eglise à Jésus : *Sponsabo te mihi in fide* (2) : « Je vous rendrai mon épouse par une inviolable fidélité » , par une fidélité réciproque : *Fide pudicitia conjugatis* (3).

Mais ce que je trouve très-remarquable, c'est qu'Elisabeth vivant avec son mari , l'Ecriture la nomme stérile. Marie, au contraire, fait profession d'une perpétuelle virginité ; et la même Ecriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfans au ciel ; et la divine fécondité de l'Eglise, de laquelle il est écrit : *Lætare, steritis, quæ non paris* (4). « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point. » Toutefois, Messieurs, la stérile enfante ; Elisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge. Aussi la Synagogue a-t-elle enfanté ; mais des figures et des prophéties. Elisabeth a conçu ; mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge, aussi bien que celle de la sainte Eglise, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité, par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle ? Loin de nous cette pensée sacrilège : il faut que sa génération dans le

(1) *Contra Julian. lib. v, c. xii, n. 48, t. x, col. 652.* —

(2) *Osee. ii. 20.* — (3) *S. Aug. de bono Viduit. n. 5, t. vi, col. 371.* — (4) *Gal. iv. 27.*

temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenoit qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils : puisque ce Fils lui devoit être commun avec Dieu, il falloit que Dieu fît passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu, ne devoit pas être un effet d'une fécondité naturelle ; il falloit une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie !

Mais l'Eglise, le croiriez-vous, entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu : celle de la nature et celle de la charité, qui fait des enfans adoptifs : la première est communiquée à Marie ; la seconde est communiquée à l'Eglise. Et c'est, Messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis ministres de cette mystérieuse génération des enfans de la nouvelle alliance. C'est notre honneur ; mais c'est notre crainte : l'une et l'autre génération demande une pureté angélique ; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacrilèges ; mais la condamnation demeure sur nous : comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne le peut perdre. Ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : « il pare le soldat, » et convainc le déserteur » : *Ornat militem, convincit desertorem* (1). Ainsi les mystères que nous traitons ne perdent pas leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux, n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre ; comme la paix retourne à nous, quand on ne la reçoit pas : autant qu'il est en nous, nous les maudissons ; autant qu'il est en nous, nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de

(1) *S Aug in Ps. xxxix, n. 1, t. iv, col. 326.*

malédiction, parce que nous les leur donnons profanés.

Evitons cette condamnation; donnons au Saint-Esprit des organes purs, ne contraignons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacrilèges; autrement, il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère; mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, [autant] de malédiction [nous prononcerons] contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Eglise, dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

## SECOND POINT.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre Evangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Elisabeth; l'Eglise chrétienne en la sainte Vierge: il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près; qu'elles sont parentes; qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent: et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé, en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très-clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin (1), est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la Synagogue à l'Eglise: il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnoître le Libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême: Jean a tendu les mains

(1) *In Joan. Tract. II, t. III, part. II, col. 300, 301. Serm. CCXCIII, t. V, col. 1176 et seq.*

à Jésus, quand il a dit : *Ecce Agnus Dei* (1) : « Voilà » l'Agneau de Dieu » : c'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Elisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait de bonnes œuvres, mais afin que nous les fassions; elle est tellement accordée à nos bons desirs, qu'elle prévient même nos bons desirs. La grâce s'étend dans toute la vie; et, dans tout le cours de la vie, elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce : *Gratiam pro gratiâ* (2). Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : *Ipsa gratiâ meretur augeri, ut aucta mereatur perfici* (3) : « La grâce mérite d'être augmentée, pour qu'elle mérite ensuite d'être perfectionnée. » Mais jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée : c'est pourquoi Marie prévient sainte Elisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son Précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean étoit choisi pour son Précurseur; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à Jean, le libérateur au captif : Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le sein [de sa mère,] et Jean dans le sein [de la sienne.] Ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade ? Jésus a pris nos infirmités, afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre foibles avec les foibles, pour les guérir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Qui est foible, » disoit l'apôtre (4), sans que je m'affoiblisse avec

(1) *Joan.* 1. 29. — (2) *Ibid.* 16. — (3) *S. Aug. ad Paul.* Ep. CLXXXVI, n. 10, t. 11, col. 657. — (4) *II. Cor.* xi. 29.

» lui? » « Qui est scandalisé, sans que je brûle? »  
*Quis scandalizatur, et ego non uror?* « Voulez-  
 » vous savoir, demande saint Augustin, jusqu'où  
 » l'apôtre est descendu, pour se rendre foible avec  
 » les foibles (1)? Il s'est abaissé jusqu'à donner du  
 » lait aux petits enfans. Ecoutez-le lui-même dire aux  
 » Thessaloniens (2): Je me suis conduit parmi vous  
 » avec une douceur d'enfant, comme une nourrice  
 » qui a soin de ses enfans. Et en effet, nous voyons  
 » les nourrices et les mères s'abaisser, pour se mettre  
 » à la portée de leurs petits enfans: et si, par exemple,  
 » elles savent parler latin, elles appetissent les paroles,  
 » et rompent en quelque sorte leur langue, afin de  
 » faire d'une langue diserte un amusement d'enfant.  
 » Ainsi un père éloquent, qui a un fils encore dans  
 » l'enfance, lorsqu'il rentre dans sa maison, il dépose  
 » cette éloquence qui l'avoit fait admirer dans le bar-  
 » reau, pour prendre avec son fils un langage enfan-  
 » tin. » *Quære quò descenderit, usque ad tac par-  
 vutis dandum. Factus sum parvulus in medio  
 vestrùm, tanquam si nutrix foveat filios suos.  
 Videmus enim et nutrices et matres descendere  
 ad parvulos: et si norunt latina verba dicere,  
 decurtant illa, et quassant, quodam modo, lin-  
 guam suam, ut possint de linguâ disertâ fieri  
 blandimenta pueritia..... Et disertus aliquis  
 pater..... si habeat parvulum filium, cùm ad  
 domum redierit, seponit forensem eloquentiam  
 quò ascenderat, et linguâ puerili descendit ad  
 parvulum* (3). [Telle est aussi la conduite que  
 doivent tenir les prêtres, pour se faire tout à tous.]

Mais revenons à Marie et à Elisabeth: elles s'em-  
 brassent, elles se saluent. La loi honore l'Évangile,  
 en le prédisant: l'Évangile honore la loi, en l'accom-  
 plissant; c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Ecou-  
 tons maintenant leurs saints entretiens: *Benedicta  
 tu in mulieribus* (4). « Vous êtes bénite entre toutes

(1) *I. Cor.* III. 2. — (2) *I. Thess.* II. 7. — (3) *S. Aug. in Joan. Tract.* VII, n. 22, t. III, part. II, col. 352. — (4) *Luc.* I. 42.

» les femmes. » O Eglise ! ô société des fidèles ! ô assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre ! vous êtes singulièrement bénite, parce que vous êtes uniquement choisie. *Una est columba mea, perfecta mea* (1) : « Une seule est ma colombe et ma parfaite amie. » *Beata es tu quæ credidisti* (2) : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru », dit Elisabeth à Marie ; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces ; « car le juste vit de la foi » : *Justus autem meus ex fide vivit* (3). *Perficientur ea quæ tibi dicta sunt à Domino* (4) : « Tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. » Tout s'accomplira ; voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfans de promesse, enfans d'espérance : voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Eglise. L'Eglise ne désavoue pas ses dons, ni ses avantages ; au contraire, elle reconnoît que « le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses » : *Fecit mihi magna qui potens est*. Mais elle rend la louange à Dieu : *Magnificat anima mea Dominum* (5) : « Mon âme glorifie le Seigneur. » Ainsi, dans cette aimable rencontre de la Synagogue avec l'Eglise, pendant que la Synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Eglise, l'Eglise, de son côté, rend témoignage à la miséricorde divine ; afin que nous apprenions, chrétiens, que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le sacrifice d'actions de grâces. « Aussi nous avertit-on, dans la célébration des saints mystères, de rendre grâces au Seigneur notre Dieu. » *In isto verissimo sacrificio agere gratias admonemur Domino Deo ; ut agnoscamus gratiarum actionem proprium esse novi Testamenti sacrificium*.

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde ; notre sacrifice est un sacrifice d'Eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre ; en sautant de joie, il rend grâces au Libérateur. S'il fait tres-

(1) *Cant.* vi. 8. — (2) *Luc.* i. 45. — (3) *Hebr.* x. 38. — (4) *Luc.* i. 49. — (5) *Ibid.* 47.

saillir Jean, qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, où il n'agit que par sa présence seule; que sera-ce dans le ciel, où il se montrera à découvert, face à face ? Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus, qui est aussi dans le sein de la sienne. Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous.

---

# DISCOURS

AUX RELIGIEUSES DE SAINTE-MARIE,

LE JOUR DE LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE.

---

**J**E ne m'étonne pas si votre fondateur, cet homme si éclairé, cet homme si pénétré des salutaires lumières de l'Évangile, vous a choisies pour honorer cette fête, si remplie de mystères d'ineffable suavité, et d'une charité immense. Mais qui n'admireroit, par-dessus toutes choses, les grands exemples qui s'offrent à nous dans ce mystère, d'une inexplicable instruction, si profitable, non seulement pour les personnes cachées dans la solitude, mais propre pour vous, pour moi, pour tous les fidèles : pour les justes, c'est leur consolation ; pour les pécheurs, c'est l'attrait qui les excite à faire pénitence ? Qui n'admirera premièrement Elisabeth qui s'abaisse ? « D'où me vient ce bonheur (1) ? » Mais voyez un effet plus surprenant. Jean, qui n'est pas né, montre, par son tressaillement, sa joie à l'approche de son Sauveur ; et Marie, possédée de l'Esprit de Dieu, chante ce divin cantique : « Mon âme » glorifie le Seigneur (2). »

Au milieu de tant de merveilles, de tant de miracles, je ne vois que Jésus qui n'agit pas, que Jésus dans le silence. Les mères s'abaissent et prophétisent ; Jean tressaille : il n'y a que Jésus qui paroît sans action ; et c'est Jésus qui est l'âme de tout ce mystère. Il ne fait aucune démonstration de sa présence : lui,

(1) *Luc.* 1. 43. — (2) *Ibid.* 47.

le moteur invisible de toutes choses, paroît immobile ; il se tient dans le secret, lui qui développe et découvre tout ce qui est caché et enveloppé. Nous voyons souvent cette grande merveille, et nous ressentons ses bienfaits ; mais il cache la main qui les donne. A la faveur de cette nouvelle lumière, je découvre ce que dit le prophète : « Vraiment vous êtes un Dieu caché, » un Dieu sauveur (1) », un Dieu qui s'est humilié, un Dieu qui s'est épuisé lui-même dans ses abaissements, un Dieu abaissé dans un profond néant.

Mais pénétrons dans ce mystère ineffable, où Jésus paroît sans action. Que ce repos de Jésus est une grande et merveilleuse action ! Le grand mystère du christianisme, c'est de comprendre la secrète opération de Dieu dans les âmes. Dieu est descendu du ciel en terre pour se communiquer aux hommes, soit par la participation de ses mystères, soit en se donnant à eux par la communion. Il veut se donner à nous, et que nous nous donnions à lui. Il opère dans les cœurs de certains mouvemens pour les attirer à lui, un entretien secret qui les élève à la plus intime communication ; mais c'est dans la solitude que l'âme ressent ses divines approches. Que doit faire une âme dont Dieu s'approche par sa grâce et ses fréquentes visites ? Elle doit apporter trois dispositions ; un saint abaissement, une humilité profonde, une sainte frayeur. Abaissement, humilité, frayeur ; voilà la première disposition ; la seconde, c'est un transport divin, un transport admirable ; elle s'éloigne par humilité, et s'approche par désir ; la troisième, c'est une joie céleste en son salutaire, qu'elle a le bonheur de posséder.

Je m'assure que vous prévenez déjà mes pensées, et que vous considérez ces saintes dispositions dans les trois personnes qui ont part à ce mystère. Vous voyez Elisabeth qui s'abaisse : « D'où me vient ce » bonheur ? » Jean qui se transporte ; « L'enfant a » tressailli (2) » : Marie qui s'élève et se repose en Dieu : « Mon âme magnifie le Seigneur » : voilà les

(1) *Isai.* XLV. 15. — (2) *Luc.* I. 44.

trois secrets de ce mystère. L'anéantissement d'Elisabeth, qui s'abaisse à l'approche de son Dieu; le transport divin de Jean qui le cherche; et la paix de la Vierge qui le possède. L'approche de Dieu produit l'abaissement de l'âme, le transport dans celle qui le cherche, la paix dans celle qui le possède. C'est le sujet de cet entretien familial.

Ténèbres qu'il vient illuminer, néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche? A l'approche d'une telle grandeur, néant, que dois-tu faire? tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant. Et toi, pécheur, que dois-tu faire? Pécheur, tu dois t'éloigner : une sainte frayeur te doit saisir; puisque le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu, que le néant à sa grandeur. Grandeur que rien ne peut égaler; sainteté qui ne peut être comprise : deux perfections en Dieu, qui nous doivent faire entrer dans des sentimens d'une humilité profonde.

Voyez les prophètes, quand l'esprit de Dieu étoit sur eux, combien ils étoient épouvantés. Jérémie, saisi d'effroi, tremble et se confond (1); en sorte que ses os sembloient se disloquer, et prêts à se dissoudre. Ezéchiel, au travers des ailes des chérubins, voit je ne sais quoi de merveilleux; il s'étonne, il se pâme, il tombe sur sa face (2). Mais ce qui doit nous jeter dans l'étonnement aux approches de notre Dieu, c'est qu'il vient à un néant, et à un néant qui lui est opposé par le péché. Aussi saint Pierre, pénétré de cette vue, dit-il à Jésus-Christ : « Retirez-vous de moi; car je » suis un pécheur (3). » Et le Centenier : « Seigneur, » je ne suis pas digne : une parole, une parole de » votre part (4). »

Où sont ces téméraires, qui n'ont point de honte de faire entrer Jésus-Christ dans une bouche sacrilège. Vous les voyez qui traitent avec Dieu, soit dans le secret de leur cœur, soit qu'ils reçoivent la viande sacrée, sans tremblement et sans crainte. Ce sont des

(1) *Jer.* xxiii. 9. — (2) *Ezech.* ii. 1. — (3) *Luc.* v. 8. —  
(4) *Matth.* viii. 8.

profanes, qui ne méritent pas d'être au nombre des fidèles, et qui veulent goûter le pain des anges, le pain des saints. Mais vous, âmes saintes et tremblantes, venez, et goûtez que le Seigneur est doux, venez dans un profond abaissement; et, saisies d'admiration, vous devez dire : « D'où me vient ce bon » heur ? » car vous ne sauriez, sans l'aveuglement le plus déplorable, vous persuader que vous l'avez mérité. Et, pour peu que vous vous rendiez justice, combien n'êtes-vous pas forcées de vous en reconnoître indignes ?

En effet, si je pouvois pénétrer le secret des cœurs de ceux qui composent cet auditoire, que d'orgueil secret sous l'apparence d'humilité, que de jalousie sous des complimens d'amitié et de complaisance ! Voyons même les âmes les plus parfaites : il ne m'appartient pas de les sonder ; mais qu'elles parlent elles-mêmes, elles avoueront qu'elles ont toujours en elles la racine du péché, dont il faut arracher jusqu'à la moindre fibre qui s'oppose à la grâce ; grâce qui nous prévient toujours, et qui ne trouve rien en nous qui l'attire, que notre extrême misère.

Il n'y a en l'âme que misère ; misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie ; misère profonde, misère extrême ; mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vrai mérite dans les justes ; et c'est une erreur intolérable, dans les hérétiques de ce temps, d'avoir osé avancer que la grâce ne servoit que d'un voile pour couvrir l'iniquité. Les misérables, ils n'ont jamais goûté ses attraits : je ne m'en étonne pas ; ce n'est pas elle qui les meut et les conduit ; ils n'agissent que par hypocrisie et par passion.

Mais quoiqu'il y ait des mérites dans les justes, la grâce n'en est pas moins grâce, parce que leurs mérites sont le fruit de son opération dans leurs cœurs. La grâce tire son nom de son origine ; semblable à ces grandes rivières qui, pour se répandre en différens ruisseaux, ne perdent point leur nom. La grâce pré-

vient les justes pour les faire mériter; mais elle récompense après, par justice, le mérite qu'elle leur a fait acquérir. C'est une grâce qui nous défend, c'est une grâce qui nous prévient; elle nous justifie par miséricorde, et nous récompense par justice, comme les paroles de saint Paul nous l'attestent : « J'attends, » dit-il (1), la couronne de justice que Dieu, comme » juste juge, me rendra. » Mais, dit saint Augustin (2), Dieu ne seroit pas juste juge, s'il n'avoit été auparavant un père miséricordieux.

Voilà, mes chères Filles, le fondement de votre abaissement devant Dieu. S'il vous a retirées du monde, *Undè hoc?* Si vous avez eu des tentations durant votre noviciat, et que vous les ayez surmontées, *Undè hoc?* Si, dans la suite, vous vous êtes élevées au-dessus des dégoûts et des difficultés de la vie spirituelle, *Undè hoc?* S'il a plu à Dieu de vous gratifier de quelque grâce extraordinaire, *Undè hoc?*

Mais disons, en passant, que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous blâment d'honorer la Vierge comme mère de Dieu. Ils voudroient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux saints. Gens peu versés dans l'Écriture, esprits grossiers et pesans dans leur prétendue subtilité; qu'ils écoutent sainte Elisabeth. Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi; mais, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? « Sitôt, dit-elle (3), que la » voix de votre salutation est venue à mes oreilles, » l'enfant que je porte a tressailli. » Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs; et, loin de faire injure à la grâce, en attribuant cette prérogative à Marie, c'est, au contraire, honorer la grâce, parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellencé.

Nous avons dit que la première disposition d'une

(1) II. Tim. IV. 8. — (2) De Grat. et lib. Arbit. n. 14, t. 2, col 725. — (3) Luc. I. 44.

Âme qui veut approcher de son Dieu, c'est l'anéantissement ; mais ce n'est pas assez que l'âme soit abaissée ; car si elle est éternellement abaissée, comment se transportera-t-elle vers Dieu ? Jean ne sent pas plus tôt le Sauveur, qu'animé de ces dispositions, il fait effort pour rompre les liens qui le retiennent, et courir à lui ; il voudrait déjà remplir ses fonctions de précurseur ; mais il est prévenu. Jésus a prévenu son précurseur. Ne laissons pas passer ceci sans instruction. Dieu, source de tout bien, grand, immense, inaccessible, demande de se communiquer. Dieu se donne, Dieu se développe avec une libéralité immense. C'est, mes Filles, une vérité bien douce et bien consolante : Dieu désire d'être désiré ; il a soif que l'on ait soif de lui. Dieu, qui ne désire rien et n'a besoin de rien, désire cependant d'être désiré. Il en est comme d'une belle fontaine qui coule dans une plaine ; elle est claire, elle est fraîche, elle est pure : elle ne désire pas d'être rafraîchie ; mais si elle désire quelque chose, c'est sans doute de désaltérer les passans.

Ainsi il ne nous est pas permis, malgré notre indignité, de nous reposer en nous-mêmes ; il faut courir avec transport, il faut venir se plonger dans ces sources d'eau vive. Il n'y a point d'humilité qui empêche de désirer le Sauveur ; et heureux celui qui soupire après lui ; car c'est celui-là à qui Jésus-Christ se donne tout entier. Le Centurion s'abassa aux pieds des apôtres (1) ; mais il désira, et par là il mérita que le Saint-Esprit prévînt l'imposition des mains des apôtres. Saint Jean, interrogé de ce qu'il est, s'il est le Christ, s'il est prophète, ne dit point ce qu'il est, mais il dit ce qu'il n'est pas. « Je ne suis qu'une voix, un son qui » frappe l'air (2) », qui n'a rien de considérable que de dire la vérité. Il s'estime indigne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ ; et, plein d'ardeur pour son Maître, il a mérité d'élever sa main sur celui au-dessous duquel il s'étoit abaissé.

(1) *Act.* x. 44. — (2) *Math.* III. 3.

Mais considérons les caractères de la mission de saint Jean. La grâce du saint Précurseur, c'est une grâce de lumière; c'est une lumière qui veut rendre témoignage à la lumière; la lumière découvre la lumière. Ah! c'est un petit flambeau qui découvre un grand flambeau. Le soleil se montre de lui-même, il n'a point de précurseur qui dise : Voilà le soleil; mais les hommes avoient besoin qu'on les préparât à l'éclat du grand jour, qui devoit bientôt briller en Jésus-Christ.

Le monde étoit dans de profondes ténèbres, semblable à ceux qui sont dans un cachot; quand ils en sortent, ils sont éblouis de la lumière, ils se détournent de la lumière, ils se cachent à la lumière. Ainsi les pécheurs, emportés par la violence de leurs passions, se précipitent dans les épaisses ténèbres du péché, et ne peuvent ensuite souffrir la lumière qu'on leur présente pour dissiper leur aveuglement. Vous dites à cet homme colère, à ce vindicatif, qu'en satisfaisant son ressentiment, il va tomber dans un funeste esclavage dont il ne pourra se retirer; mais il ne veut point de lumière : il méprise la lumière, il la hait, et n'aime que l'obscurité qui lui cache ses détordres.

Telle est donc l'infirmité de notre raison, qu'elle ne peut soutenir l'éclat de la lumière, qui éblouit nos foibles yeux : il faut une moindre lumière pour nous découvrir la grande, un petit flambeau pour nous montrer le grand flambeau. Le propre de saint Jean, c'est de découvrir et faire désirer Jésus-Christ; c'est pourquoi le prophète Zacharie l'appelle son horizon. L'orient qui paroît sur nos montagnes, c'est le signe, c'est l'avant-courrier du soleil, c'est ce qui nous annonce le lever du soleil. Saint Jean, comme une belle aurore, a devancé le soleil; « cet Orient » d'en-haut, *Oriens ex alto* (1), qui vient pour » éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans » l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans » le chemin de la paix » et l'observance de la loi.

(1) *Luc.* 1. 78, 79.

Mais pour profiter de la lumière qui luit sur nous, disons avec David : « Je chercherai, J'approfondirai », *Scrutabor* (1); j'approfondirai votre loi. Entrons avec sincérité dans cette étude : travaillons sérieusement à connoître toute l'étendue de nos obligations; et gardons-nous de vouloir nous dissimuler celles qui ne s'accorderoient pas avec nos cupidités. Ne cherchons pas à les restreindre, ou à les régler sur nos désirs : songeons plutôt à connoître, à la lumière de cette loi si pure, tous les vices de notre cœur, et à réformer sur ses préceptes tout ce qu'elle condamne dans nos dispositions et dans nos œuvres, en pratiquant soigneusement tout ce qu'elle nous commande.

O quand une âme vient à s'examiner aux yeux de Dieu, en approfondissant dans ses commandemens, en sondant, en pénétrant la perfection qui y est cachée, qu'elle s'en trouve éloignée! Si j'approfondis votre loi, je vois, ô mon Dieu, que tout ce que je fais, jusqu'aux meilleures actions, est infiniment éloigné de la perfection qu'elle renferme; parce que je n'approfondis pas, parce que je ne pratique que la surface des préceptes. C'est donc en approfondissant la loi de son Dieu, que l'âme découvre le fond de sa corruption, et voit tant de taches dans ses œuvres, qu'elle n'en trouve pas une qui ne soit rempli de défauts. Ainsi les lumières de la loi éclairant une âme, elle commence à entrer en de salutaires ténèbres, où Dieu s'unit à elle; et, le possédant, elle ne peut contenir sa joie.

Dès lors il suivra ce que je ne puis expliquer, et ce qui me surpasse. Parlez, Marie; c'est à vous à nous faire connoître vos sentimens : possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos joies, vos jubilatons, votre exultation, votre paix, votre triomphe? Elle prononce un divin cantique, qui est la gloire des humbles, et la confusion des superbes. Que votre âme éprouve cet excès de joie que ressentoit

(1) Ps. cxviii. 34.

Marie en glorifiant son Dieu, en exaltant ses miséricordes.

Mais que veut dire, exalter Dieu? Exalter Dieu, mes Filles, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu, c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus; élevez-le au-dessus de l'élévation; exaltez-le au-dessus de l'exaltation. Enfin quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus : voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exultation de Marie? quel en est le sujet? La première cause de son exultation, c'est qu'« il a regardé la bassesse de sa servante. » Elle ne dit pas sa servante; mais la bassesse de sa servante; tant elle est pénétrée de son néant. Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde, qui est celui qu'il arrête sur les âmes pénitentes, pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu pour le juste, un regard de faveur et de bienveillance : un regard de défense et de protection; ah! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Il est écrit que le regard du Roi a quelque chose d'heureux et de divin (1). Quelle impression doit donc faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre, dont il est écrit : « Voici les yeux du Seigneur, qui se reposent sur les justes (2)? » C'est là ce regard de Dieu, qui transporte Marie de joie et d'admiration.

La deuxième cause de l'exultation de Marie, c'est le triomphe de Dieu sur le monde, c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant, qui surprend, et qui trompe ceux qui s'en

(1) *P. ov.* xvi. 14. — (2) *Ps.* xxxiii. 16.

laissent éblouir : sa lumière foible éblouit les foibles. Marie, à la lueur de cette lumière qui l'éclaire, a découvert la vanité, le faux éclat, le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde, comme devant arriver ; mais comme étant déjà fait, *Deposuit*. Elle l'a vu abattu ; elle l'a vu renversé, et Dieu victorieux : *Deposuit*. « Il les a mis à bas. » Le monde n'est pas entièrement vaincu ; il triomphe. Le monde à présent triomphe, il se moque des simples : mais Dieu le renversera ; et Marie considère ce triomphe comme accompli, *Deposuit, deposuit*. Elle ne dit pas : Il les renversera, il les brisera ; mais *Deposuit*. C'en est fait, il est renversé, il est brisé, il est à bas.

En effet, sur qui Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? Ce n'est pas ces superbes du monde. Sur qui donc Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? une âme humble, inconnue des autres, qui passe toute sa vie dans un coin d'un monastère, sans se plaindre de personne, se plaignant toujours d'elle-même ; c'est cette âme que Dieu exalte : *Exaltavit humiles*. Mais pour cette puissance du monde ; dès que Dieu s'est fait homme, s'est fait serviteur ; dès que l'innocent s'est fait pécheur, en prenant sur lui nos offenses, il l'a mise à bas. Voilà la joie de Marie ; et c'est l'accomplissement des promesses qui nous sont faites, et la troisième cause de son exultation.

Les promesses de Dieu valent mieux que les dons du monde : ce que Dieu promet est meilleur que ce que le monde donne. Soutenons-nous donc par ses promesses : relevons nos courages et nos cœurs, et nous réjouissons comme si nous en voyions déjà l'accomplissement. Ne disons point qu'il est long-temps. « S'il tarde, dit le prophète (1), il ne laissera pas » que de venir. » Abraham, en la personne duquel les promesses ont été données, s'en est réjoui deux mille ans avant qu'elles fussent accomplies : « Il a

(1) *Habuc.* II 3.

» vu le jour du Seigneur; il s'en est réjoui (1). »  
Laissons-nous donc gagner à ces promesses. Jésus  
est à la porte; il n'y a plus qu'une petite muraille  
entre lui et nous, qui est cette vie mortelle.

(1) *Joan.* VIII. 56.

---

# I<sup>er</sup> SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LAS<sup>te</sup> VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifice que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.

---

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

*Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. Luc. 11. 22.*

QUOIQUE le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avoit déjà long-temps que le mystère en avoit été commencé et se continuoit invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a toujours pensé au bien de ses peuples, ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des foiblesses de ses malades : et comme telle étoit la loi que ni ses peuples ne pouvoient être soulagés, ni ses malades guéris, que par sa croix, par ses clous et par ses blessures; il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente; mais travail enfantant les

hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul (1) que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'étoit offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avoit fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels; de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père, pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paroît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et, par une suite nécessaire, pressé de toute la rigueur de ses jugemens, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, Messieurs, l'état véritable dans lequel le sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'ange. *Ave.*

« C'est un discours véritable, dit le saint apôtre (2), » et digne d'être reçu en toute humilité et respect, » que Jésus-Christ est venu au monde pour délivrer » les pécheurs », et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin (3),

(1) *Hebr.* x. 5. — (2) *I. Tim.* 1, 15. — (3) *De Civ. Dei*, lib. x, c. xx, t. vii, col. 256.

que l'Eglise catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très-importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous pas, dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paroissent dans notre Evangile, nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation. Siméon, ce vénérable vieillard, désire d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paroît tout exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son âme, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificeur? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée? Quelle est la cause, Messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties, si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre Evangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même Evangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces

trois personnes sacrées qui paroissent aujourd'hui dans le temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon, détaché du siècle présent, immole l'amour de la vie; Anne, pénitente et mortifiée, détruit devant Dieu le repos des sens; et Marie, soumise et obéissante, sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice: par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté: et c'est le sujet de ce discours.

### PREMIER POINT.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnoître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance; et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort, vient d'une cause plus relevée. En effet, il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle couloit avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort, qu'elle est plus contraire à notre nature. « Car si elle » répugne de telle sorte à tous les autres animaux

» qui sont engendrés pour mourir, combien plus  
 » est-elle contraire à l'homme, ce noble animal,  
 » lequel a été créé si heureusement, que s'il avoit  
 » voulu vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin (1) ? »  
 Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si  
 fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par  
 excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit  
 en nous cet amour qui fait notre attache la plus in-  
 time, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous  
 donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice,  
 nous avons besoin d'un grand exemple. Car il ne  
 suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle  
 de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle  
 est assujéti tout ce qui respire; comme il a été  
 établi par son Créateur pour une condition plus heu-  
 reuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de con-  
 séquence pour lui, et n'adoucit point ses disgrâces.  
 Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de  
 la vie; conseil certainement admirable et digne de sa  
 sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa  
 nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une  
 chair mortelle, qui, mourant volontairement quoique  
 juste, apprend le devoir à ceux qui meurent néces-  
 sairement comme coupables, et qui, désarmant notre  
 mort par la sienne, « délivre, dit saint Paul, de la  
 » servitude ceux que la crainte de mourir tenoit dans  
 » une éternelle sujétion » : *Et liberavit eos qui  
 timore mortis per totam vitam obnoxii erant  
 servituti* (2).

Voici, Messieurs, un grand mystère, voici une  
 conduite surprenante, et un ordre de médecine bien  
 nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort,  
 on fait mourir notre médecin. Cette méthode paroît  
 sans raison; mais si nous savons entendre l'état du  
 malade et la nature de la maladie, nous verrons que  
 c'étoit le remède propre, et, s'il m'est permis de  
 parler ainsi, le spécifique infallible.

(1) *S. Aug. Serm. CLXXII, n. 1, t. V, col. 827.* — (2) *Hebr.*  
 11. 15.

Donc, mes Frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin (1), un désordre étrange, un extrême dérèglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible ! Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses ; cette mort, qui nous paroît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu ? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle ? Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer ?

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons : de sorte que ç'a été une loi très-juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivit contre notre gré, et que « notre âme » ayant bien voulu abandonner Dieu, par une juste punition elle ait été contrainte de quitter son corps » : *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat*

(1) *In Joan. Tract. XLIX, n. 2, tom. III, part. II, col. 619.*

*corpus invitus* (1). Ainsi, en consentant au péché, nous nous sommes assujétis à la mort : parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire, comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force; et le péché, qui est la cause, nous paroît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il falloit entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnoissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace, et cure vraiment heureuse ! Car puisque c'étoit notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée, qu'y avoit-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécrationnable ; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible ; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Paroissez donc, il est temps, ô le Désiré des nations ! divin Auteur de la vie, glorieux triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple. C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple, non pour s'y faire voir

(1) *De Trinit. lib. IV, n. 16, t. VIII, col. 820.*

avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est que la peine » du péché, et la sienne est le sacrifice qui l'expié : *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam : et ideo cum sit mors nostra poena peccati, mors illius facta est hostia pro peccato* (1).

Ah ! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis* (2). On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur; on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur, on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le médiateur, qui expie le péché par sa mort, ah ! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient; en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent; en paix, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon ? Il pouvoit, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ étoit sur la terre; mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir

(1) *De Trinit. lib. IV, n. 15, t. VIII, col. 820.* — (2) *Luc. II. 29.*

autre chose; et il aime mieux l'aller attendre avec espérance que de demeurer en ce monde, où il l'auroit vu véritablement, mais où il auroit vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvoient plus souffrir désormais. Nous donc qui ne voyons que les vanités, dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie ?

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi, sa belle-mère, qui lui persuadoit de se retirer. « Non, non, ne croyez » pas que je vous quitte, partout où vous irez, je » veux vous y suivre; partout où vous demeurerez, » j'ai résolu de m'y établir : *Quocunque perrexeris, » pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter » morabor.* Votre peuple sera mon peuple, votre » Dieu sera mon Dieu. Ah! je le prends à témoin que » la seule mort est capable de nous séparer : encore » veux-je mourir dans la même terre où vos restes » seront déposés, et c'est là que je choisis le lieu de » ma sépulture » : *Quæ te terra morientem suscep- » erit, in eâ moriar, ibique locum accipiam » sepulturæ* (1). Quoi! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et les cendres même être plus tranquilles; quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivans et dans la lumière de vie ?

(1) *Ruth.* 1. 16, 17.

Après cela, chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable ? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle. « Cette maîtresse infidèle vous crie » tous les jours : Je suis laide et désagréable ; et vous » la chérissez avec ardeur. Elle vous crie : je vous suis » rude et cruelle ; et vous l'embrassez avec tendresse. » Elle vous crie : Je suis changeante et volage ; et » vous l'aimez avec attaché. Elle est sincère en ce » point, qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne » sera pas long-temps avec vous, et que bientôt elle » vous manquera comme un faux ami au milieu de » vos entreprises ; et vous faites fondement sur elle, » comme si elle étoit bien sûre et fidèle à ceux qui s'y » fient » : *Clamat tibi, Fœda sum, et tu amas? Clamat, Dura sum, et tu amplecteris? Clamat, Volatica sum, et tu sequi conaris? Ecce respondet tibi amata tua, non tecum stabo* (1). Mortels, désabusez-vous, qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard. « Songez plutôt, dit saint Augustin, à » entreprendre quelque chose de considérable pour » ne mourir jamais » : *Qui tanta agis, ut paulò seriùs moriaris, age aliquid, ut nunquam moriaris* (2).

Cessons donc de nous laisser tromper plus long-temps à cette amie inconstante, qui ne nous peut cacher elle-même ses foiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et que, pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs, faisons un second sacrifice, et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

## SECOND POINT.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux

(1) *Serm. c. cii, t. v, n. 6, col. 1228.* — (2) *Ibid. n. 4, col. 1227.*

étrangères. « Buvez, dit-il, de votre puits, et prenez l'eau dans votre fontaine » *Bibe aquam de cisternâ tuâ et fluenta putei tui* (1). Cette parole simple, mais mystérieuse, s'adresse, si je ne me trompe, à l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de quelque montagne écartée les eaux, puisqu'elle a en son propre fonds une source immortelles et inépuisable.

Il faut donc entendre, Messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir, qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous, ni attirée en notre âme par le ministère des sens; mais elle doit jaillir au dedans du cœur toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, chrétiens, se prend de la nature de l'âme, qui, ayant sans doute ses sentimens propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part; et qui, étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive qui n'est autre chose que Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, lesquels certes quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? D'où vient que notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence, et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent? Et en effet, chrétiens, chose étrange, mais trop véritable! quoique ce soit à l'esprit de connoître la vérité, ce qui ne se connoît que par l'esprit nous

(1) *Prov.* v. 17.

paroit un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avoit en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous feroit-elle connoître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort ? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme ; ce qui n'a point de corps une illusion, ce qui est invisible une pure idée, une invention agréable. O Dieu, quel est ce désordre ! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables ? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes ; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, qui devoit être spirituel même dans la » chair, devient tout charnel même dans l'esprit » : *Qui..... futurus fuerat etiam carne spiritualis, factus est etiam mente carnalis* (1).

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connoissance de nos faiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devois être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné, devoit être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi, participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit ? Mais, ô changement déplorable ! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens, et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assai-

(1) *De Civ. Dei, lib. XIV, c. XV, t. VII, col. 366.*

sonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles ?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains momens dans lesquels, à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité, nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons, Messieurs, à nous connoître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde ; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison, tu crois être libre dans ces petits momens de relâche, où il semble que la passion se repose ; tu murmures cependant contre les plaisirs dérégés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance ; mais la moindre caresse des sens, ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime, te fait bientôt revenir à eux, et dissipe ces beaux sentimens que l'amour de la vertu avoit réveillés : *Redactus sum in nihilum : abstulisti, quasi virtus, desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea* (1) : « Tous mes bons desseins s'en vont en fumée, les pensées de mon salut ont passé en mon esprit comme un nuage, et ces grandes résolutions ont été le jouet des vents. »

Telle est la maladie de notre nature ; mais maintenant, Messieurs, voici le remède. Voici le sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la vue, et y cueillir un fruit agréable au goût » : *Bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile* (2) ; mais pour n'y

(1) *Job*, xxx. 15. — (2) *Genes.* III. 6.

voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur* (1) : « Il est mis pour être en butte, dit le saint vieillard, à toute sorte de contradictions. » Aussitôt qu'il commencera de paroître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contresens toutes ses paroles. Ah ! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit ! contredit dans tous ses enseignemens, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers; par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. À quel êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées ! Mais vous les souffrez déjà par impression ; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme de douleurs, l'homme savant en infirmité » : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (2) : parce que si vous savez tout par votre science divine; par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connoîtrez que les douleurs [ et les ] peines : *Virum dolorum*.

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifions l'amour des plaisirs; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paroître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous

(1) *Luc.* II. 34. — (2) *Isai*, LIII. 3.

apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes? elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affoibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement; fuyons les rencontres dangereuses, et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas long-temps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est contra seipsum* (1).

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas, quàm fastidium ipsius voluptatis* (2)? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme; mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non

(1) *Apol.* 11. *David*, c. 111, n. 12, t. 1, col. 710. — (2) *De Spect.* n. 29.

de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience ! Que ce plaisir est délicat ! qu'il est généreux ! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité, combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née ; cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvemens séditions, qui rend l'homme maître en lui-même ! Mais, pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

### TROISIÈME POINT.

La sainte et immuable volonté de Dieu à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare à nous en deux manières ; et Dieu nous fait connoître ce qu'il veut de nous, et par les commandemens qu'il nous fait, et par les événemens qu'il nous envoie. Car comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité, et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne ; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événemens qui comprend tout ce qui arrive, reconnoissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, Messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne ; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique, il dispose par les événemens ce qu'il veut que l'on endure ; et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu,

combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi; celle qui conduit les événemens, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidens fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables? si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s'imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant éluder l'effet, elle blâme du moins la disposition, et que, ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons, mes Frères, d'autres sentimens : considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi; le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie; et, à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfans de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice; regardons dans les événemens les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnoissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle étoit formellement exceptée; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions? mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de

notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux, et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Il est posé comme un signe auquel on contredira, et votre âme sera percée d'un glaive. » Paroles effroyables pour une mère! je vous prie, Messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils, mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur; au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est? C'est là que cette pauvre âme confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendans sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous : si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore, et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir : et saint Augustin a raison de dire, qu'« il est moins dur, sans comparaison, de souffrir une seule mort, que de les appréhender toutes » : *Longè salius est unam perpeti moriendo, quàm omnes timere vivendo* (1). Tel est l'état de la sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous

(1) *De Civ. Dei*, lib. 1, c. xi. t. VII, col. 12.

de tant d'endroits ? Ou ne lui dites rien de son mal , pour ne la tourmenter point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal , pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens , il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure , afin qu'elle le sente long-temps ; on ne lui dira pas ce que c'est , de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon , ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère , elle le verra sur la croix plus horrible , et plus épouvantable qu'elle n'avoit pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô nature ! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre , ce qu'on exécute lui fait tout sentir ; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point : qu'arrivera-t-il ? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse , sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir , ni elle ne se plaint du mal présent ; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut ; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela , chrétiens , qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice ? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux ? est-ce un fils ? et seroit-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume ? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse , que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance : *Tutiùs habitura quem Domino commendasset* (1).

C'est la grande obligation du chrétien , de s'aban-

(1) *S. Paulin. Ep. ad Sever. n. 9.*

donner tout entier à la sainte volonté de Dieu ; et plus on est indépendant , plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires , que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince , ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains , lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir ; parce qu'étant les instrumens principaux de la domination souveraine , ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde , et selon la politique de la terre , elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu ; si bien que les souverains , qu'il a commis pour régir ses peuples , doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence , plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au-dessus de soi : un prompt égarement suit cette pensée , et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi , doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en-haut. S'ils font la volonté de Dieu , je ne craindrai point de le dire , non seulement leurs sujets , mais Dieu même s'étudiera à faire la leur ; car il a dit par son prophète qu' « il fera la volonté de ceux qui le craignent » : *Voluntatem timentium se faciet* (1).

Sire , Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne , si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés , comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Plus la volonté des rois est absolue , plus elle doit être soumise ; parce que Dieu qui régite le monde par eux , prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs États. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature , que de penser trop qu'elle est souveraine : elle n'est pas née pour se régler elle-même , elle se doit regarder dans

(1) *Ps.* cxl. iv. 20.

un ordre supérieur. Que si Votre Majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu, sa couronne comme un présent de sa providence, son sceptre comme l'instrument de ses volontés, Dieu bénira votre règne; Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon; Dieu fera passer Votre Majesté d'un règne à un règne, d'un trône à un trône, mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux, qui est celui de l'éternité que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

---

## II<sup>e</sup> SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA S<sup>te</sup> VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

---

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

*Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu.*  
Luc. II. 22, 23.

UN grand empereur (1) a prononcé qu'il n'y a rien de plus royal ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnoît soumis aux lois, c'est-à-dire à la raison même : et certes le genre humain ne peut rien voir de plus beau, que la justice dans le trône ; et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste, que cette noble alliance de la puissance et de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois, et l'autorité et l'exemple.

(1) Théodose. *L. Digna. Cod. Justin. lib. 1. Titul. XIV. Leg. 1v*

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet ! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujétir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéissance ? Merveilleuse conduite de Dieu ! Jésus-Christ venoit abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite ; néanmoins, tant qu'elle subsiste, il révère si fort le nom et l'autorité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement, et la fait observer à sa sainte Mère. Combien plus devons-nous garder les sacrés préceptes de l'Évangile éternel qu'il est venu établir, plus encore par son sang que par sa doctrine ?

Je ne pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus convenable à la fête que nous célébrons, que de vous montrer aujourd'hui combien nous devons dépendre de Dieu et de ses ordres suprêmes ; et je croirai pouvoir vous persuader une obéissance si nécessaire, pourvu que la sainte Vierge, qui nous en donne l'exemple, nous accorde aussi son secours, que nous lui allons demander par les paroles de l'ange.  
*Ave.*

Parmi tant de lois différentes auxquelles notre nature est assujétie, si nous voulons établir une conduite réglée, nous devons reconnoître, avant toutes choses, qu'il y a une loi qui nous dirige, une loi qui nous entraîne, et une loi qui nous tente et qui nous séduit. Nous voyons dans les Écritures et dans les commandemens divins, la loi de justice qui nous dirige : nous éprouvons tous les jours, dans le cours de nos affaires, dans leurs conjonctures inévitables, dans toutes les suites malheureuses de notre mortalité, une loi comme fatale de la nécessité, qui nous entraîne : enfin nous ressentons en nous-mêmes et dans nos membres mortels un attrait puissant et impérieux qui séduit nos sens et notre raison ; et cet attrait, qui nous pousse au mal avec tant de force,

est appelé par l'apôtre (1) « la loi de péché », qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, chrétiens, à trois pratiques différentes : car, pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige ; nous élever par courage au-dessus des nécessités qui nous accablent ; enfin, résister avec vigueur aux attraits des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'Évangile que nous traitons, et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge, Siméon, ce vénérable vieillard, et Anne, cette sainte veuve, semblent ne paroître en ce jour, que pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte Mère se soumettent aux commandemens que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort, se met au-dessus des nécessités qui accablent notre nature, et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin, Anne, pénitente et mortifiée, nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincue. Exemples puissans et mémorables, qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle ; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne ; comment nous devons résister à l'attrait du mal qui nous tente, et à la loi du péché qui nous tyrannise.

### PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans

(1) *Rom.* VII. 23.

la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois, ont toujours ou leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connoissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes; et enfin, que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle, Messieurs, de la liberté véritable, vous devez entendre par là qu'il y en a aussi une fausse; et c'est ce qui paroît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Si vos Filius liberaverit, tunc verè liberi eritis* (1) : « Vous serez vraiment » libres, dit-il, quand je vous aurai affranchis. » Quand il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom; c'est-à-dire à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *Tunc verè liberi eritis*. C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux; et, pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de liberté que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux; la seconde, c'est la liberté des rebelles; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfans. Les animaux semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucune loi; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois; les sujets et les enfans de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable; et il nous sera

(1) *Joan.* VIII. 36.

aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte, et de ravilir jusque là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits, ou dirigent leurs mouvemens; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement; et appellerons-nous liberté un emportement brute et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfans d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image; à Dieu ne plaise, encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse! Et toutefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudroient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes; tant nous avons ravili l'honneur de notre nature!

Mais au contraire, Messieurs, le docte Tertullien en avoit bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. « Il a fallu, nous dit-il, que Dieu donnât des » lois à l'homme, non pour le priver de sa liberté, » mais pour lui témoigner de l'estime » : *Legem... bonitas erogavit, consulens homini quò Deo adhereret, ne non tam liber, quàm abjectus videretur.* Et certes, cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisoit l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité

comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *Æquandus famulis suis cæteris animalibus, solutis à Deo et ex fastidio liberis* (1).

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudroient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, « ils n'entendent pas, dit le » saint Psalmiste, quel est l'honneur et la dignité de » la nature raisonnable, puisqu'ils veulent qu'on les » compare et qu'on les mette en égalité avec les » animaux brutes, privés de raison » : *Homo cum in honore esset non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus.* (2). Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat* (3) : « L'homme vain et déraisonnable » s'emporte par une fierté insensée, et s'imagine » être né libre, à la manière d'un animal fougueux » et indompté. » En effet, quels sont vos sentimens, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée ; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir, ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise ? N'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux : *Sicut pullum onagri* ; qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur ? O hommes ! ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse : mais certes votre liberté ne doit pas être

(1) *Lib. 11, Adv. Marcion. n. 4.* — (2) *Ps. XLVIII. 21.* —  
 (3) *Job. XI. 12.*

abandonnée à elle-même ; autrement, vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt* (1) : « O Seigneur ! envoyez un législateur à votre peuple » : donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers élémens, et conduise leur enfance : donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr, et les mène à la perfection ; « et » ainsi vous ferez connoître que vous les traitez » comme des hommes ; » c'est-à-dire comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande ; et le Fils ne dédaigne pas d'être assujetti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. A cet exemple, Messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ses saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve ; ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution, on ne la

(1) *Ps. ix. 21.*

gène pas, mais on la conduit; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire sa tendance au souverain bien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu : car qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion; ce n'est pas franchise, mais insolence? Ouvrons les yeux, chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement : la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus, sans comparaison, que la loi ne met les enfans sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien (1), comme émancipés en nous donnant notre liberté, et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendans; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligation; et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous étoit donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel! Et qu'un grand pape a raison de dire que « l'homme est » étrangement déçu par sa propre liberté » : *Suâ in æternum libertate deceptus* (2)! Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté? c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'étoit pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle. Il a voulu être libre

(1) *Adv. Marcion. lib. 11, n. 6.* — (2) *Innocent. 1. Ep. xxiv, ad Conc. Cath. Labb. t. 11, col. 1285.*

jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir longtemps de sa liberté licencieuse : car écoutez ce beau mot de saint Augustin : Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière; j'ai contenté mes desirs, j'ai suivi mes passions insensées; mais, hélas! ô liberté malheureuse! en faisant ce que je voulois, j'arrivois où je ne voulois pas : *Votens quò nollem perveneram* (1). Voilà en ce peu de mots, Messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre dont je vous parlois tout à l'heure, qui ne refusé rien à ses passions, ni même à ses fantaisies : il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge, suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire : il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et delà ses desirs vagues et incertains; et il appelle liberté son égarement, à la manière des enfans, qui s'imaginent être libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis; il fait ce qu'il veut; mais que cette fausse liberté le trompe! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, Messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées; quiconque méprise leurs réglemens, est assujetti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré, qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois; pendant qu'il fait ce qu'il veut, il attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la

(1) *Confess lib. VIII, c. v, t. I, col. 149.*

damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-Puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire prévaricateur de la loi de Dieu ! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses ; et reconnois au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons dépendans de Dieu ; et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est pas en vain qu'il » porte l'épée » ; *Non enim sine causâ gladium portat* (1) ; combien plus devons-nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste ; que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant ; que ce n'est pas en vain qu'il lance la foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre ? Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines : apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince ? ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandemens, à exposer notre vie pour son service ? qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance ? Tous ces sentimens sont très-justes, tous ces devoirs légitimes. Le prince n'a que Dieu au-dessus de soi ; après Dieu il est le premier ; il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde majesté mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince, ne le fait pas impunément.

(1) *Rom.* XIII. 4.

Le prince a le glaive en main pour se faire craindre ; on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes intrigues, « les oiseaux du ciel lui rap- » portent tout (1) », et vous diriez qu'il devinè, tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis*, dit le même Salomon (2). Après il étend ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchoient contre lui un vain asile : sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si, dans cette foiblesse de notre mortalité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel ? Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle, après tout, s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme ? Eh ! Messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques momens une vie qui se précipite d'elle-même ? Si donc nous craignons celui qui, ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage ; « combien plus, dit le Sauveur (3), » doit-on redouter celui qui peut envoyer et l'âme » et le corps dans une gêne éternelle ? »

Cependant, ô aveuglement ! non seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Etrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu ! ses lois, qui sont posées pour servir de bornes à nos désirs dérégés, les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens ? moins une chose est permise, plus elle a d'attraits : le devoir est une espèce de supplice ; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas ; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux ; les viandes défendues nous paroissent plus délicieuses durant le temps de pénitence ; la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. « Ainsi le péché nous trompe par » une fausse douceur, parce qu'il nous paroît d'autant » plus agréable, qu'il est moins permis » : *Fallit*

(1) *Eccles. x. 20.* — (2) *Prov. xvi. 10.* — (3) *Matth. x. 28.*

*peccatum fallaci dulcedine ;... cùm tantò magis libet quantò minùs licet* (1). Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos désirs, et que nous prenions plaisir, à notre tour, à la contrarier par une espèce de dépit : tellement que nous vouloir contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'apôtre, que « le péché prend occasion du précepte pour nous tromper » ; c'est-à-dire pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione acceptâ per mandatum, seduxit me* (2). O Dieu, quel est donc notre égarement ! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due ; puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer !

Paraissez, ô très-sainte Vierge ; paraissez, ô divin Jésus, et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet ? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire ? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'étoit que le serviteur, demande une telle exactitude ; combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie ? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête, et, non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai, pour abrégér ce discours, avec la troisième, dans une même suite de raisonnement ; et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

(1) *De div. Quæst. ad Simplic. lib. 1, t. VI, col. 83, 84.*  
 — (2) *Rom. VI 1. 11.*

## SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, Messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres, où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures, et incapables d'en faire à personne. Mais, dans ces choses qu'il veut de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ses saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissans, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événemens divers qui décident de notre fortune et de notre vie, il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir, et même ordinairement notre prévoyance; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées; autant » que le ciel est éloigné de la terre, autant mes » pensées sont-elles au-dessus des vôtres (1) » : et encore cet autre oracle du même prophète : « Toutes » mes volontés seront accomplies, et tous mes des- » seins auront leur effet, dit le Seigneur tout-puis- » sant » : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* (2).

Quand je considère la cause de cette diversité, je

(1) *Isai.* LV. 8, 9. — (2) *Ibid.* XLVI. 10.

trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est pas juste, Messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événemens bizarres qui se jettent à la traverse; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentit par expérience cette force majeure dont j'ai parlé; force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés; mais qui sait aussi se roidir quand il lui plaît avec une telle fermeté, qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir, afin que nous ressentions non seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignons d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force; et par là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la

douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événemens qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté qui s'attache trop à elle-même, et qui étend sa liberté jusqu'à la licence; afin de nous soumettre tout-à-fait à lui, et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée : et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison, est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfans : certainement si leurs volontés étoient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y auroit pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison ? ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible ; il ne leur importe pas si cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire : ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui : il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez, vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force, pour ainsi dire, de leurs désirs, sinon de la foiblesse et de l'imbécillité de leur raison ?

Mais s'il est ainsi, chrétiens, ô Dieu, qu'il y a d'enfans à cheveux gris, et qu'il y a d'enfans dans le monde ! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes foibles en raison et impétueux en désirs. Quelle raison a cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode, sans autre droit que son intérêt ? quelle raison a cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise ? ne ressemblent-ils pas à des enfans qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent ? Mais il y

a cette différence, que la nature, en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfans, leur a donné pour frein leur propre foiblesse ; au lieu que les désirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance, et l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage qui, comme dit le docte Synésius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs, mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations, et qui, sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mauvaises inclinations, retranche deçà et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs : c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre Evangile, pour faire effort contre soi-même, et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, Messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés : nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate ? Je vois bien, dit ce

malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps ; mais je ne puis pas le couper moi-même : un chirurgien expert me rend cet office, tristé, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent : je le confesse, je le reconnois ; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter : c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidens importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables ; parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour guérir. Enfin il la frappe où je suis sensible ; il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels ! comme vous êtes composés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent ; et, chrétiens, qui le pourroit croire ? il y a des maux qui nous plaisent. Etrange distinction, mais néanmoins véritable ! « Il y a des maux, dit saint Augustin, que la patience supporte » : ce sont les maux qui nous affligent ; « et il y en a d'autres, dit le même saint, que la tempérance modère » : ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrenamus* (1). O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu

(1) *S. Aug. contra Julian. lib. v, c. v, n. 22, t. x, col. 640.*

exposée? nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très-grands maux; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu! où en sommes-nous? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige? « Malheureux homme que je suis! » qui me délivrera de ce corps mortel? » *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Ecoute, homme misérable : « Ce sera » la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur » : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (1). Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est trop libre; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude; mais ne nous plaignons pas de cette conduite : cette peine, c'est un remède; cette rigueur, qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfans de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir,

(1) *Rom. VII. 24, 25.*

tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égaré, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embaras, sa faveur tant de vanités, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagements les plus doux tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur ! vous êtes le Maître et le Souverain ; et après tout il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très-sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre » âme, lui dit-il, ô mère ! sera percée d'un glaive, » et ce Fils, toute votre joie et tout votre amour, » sera posé comme un signe auquel on contredira » : *In signum cui contradicetur* (1) : c'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

(1) *Luc. II. 33, 34.*

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes, ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir; et que saint Augustin a raison de dire, qu'« il » vaut mieux sans comparaison endurer une seule » mort, que de les appréhender toutes » : *Satiùs est unam perpeti moriendo, quàm omnes timere vivendo* (1). Toutefois Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties; elle ne lui demande curieusement ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables : il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon; ni la vie n'aura rien qui nous attache; ni la mort, toute odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous épouvante : nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle pour décider du jour de notre départ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu

(1) *De Civ. Dei*, liv. 1, c. 1, t. VII, col. 12.

veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, laissez maintenant mourir en » paix votre serviteur » : *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Mais, mes Frères, imitons en tout ce saint homme, ne sortons point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui : « Mes » yeux ont vu le Sauveur » : *Quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur sur la terre, « celui que Dieu avoit destiné » pour être exposé en vue à tous les peuples de l'univers » : *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* On l'a vue, cette « lumière éclatante » qui devoit éclairer toutes les nations, et combler » de gloire son peuple d'Israël » : *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel* (1). Enfin ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes Frères, ce n'est pas assez; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « nous n'avons jamais vu sa face, ni nous n'avons jamais écouté sa voix, ni nous n'avons pas sa » parole demeurante en nous », puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens* (2). Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui » lui qui dit qu'il le connoît et ne garde pas ses commandemens, c'est un menteur, et la vérité n'est » point en lui » : *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* (3). Après cela, chrétiens, qui de

(1) *L. c.* II. 20, 30, 31, 32. — (2) *Joan.* v. 37, 38. — (3) *I. Joan.* II. 4.

nous se peut vanter de le connoître? qu'avons-nous donné à son Evangile? quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire? Au contraire, n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti* (1)? « Nous avons été affligés, sans être » touchés de componction » ; serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous sommes mutinés, même sous la verge; repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et non convertis. Après cela, si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avoit promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira, par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir; car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encofe tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons pas encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignemens de son Evangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux? O que la mort leur sera fâcheuse! ô que ses approches leur seront terribles! ô que ses suites leur seront funestes et insupportables! En ce jour, toute leur gloire sera dissipée; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés; « en ce jour, périront, dit le Psalmiste, » toutes leurs hautes pensées » : *In illâ die peribunt omnes cogitationes eorum* (2); en ce jour, commenceront leurs supplices; en ce jour, s'allumeront pour eux des feux éternels; en ce jour, la fureur et le désespoir s'empareront de leur âme, et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses

(1) Ps. xxxiv. 19. — (2) Ps. cxlv. 3.

dents dévorantes, venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah! mes Frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son âme ne tient presque plus à rien ; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens ; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort ! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle, ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort ! je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis : tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable ! et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis*. Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix ? O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner ; et afin que, fermant les yeux à tout ce qui se passe, nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

---

# AUTRE CONCLUSION

## DU MÊME SERMON (\*).

---

**HÉLAS!** quel objet funeste, mais quel exemple admirable se présente ici à mon esprit! Me sera-t-il permis en ce lieu de toucher à des plaies encore toutes récentes, et de renouveler les justes douleurs des premières personnes du monde? Grande et auguste reine, que le ciel vient d'enlever à la terre, et qui causez à tout l'univers un deuil si grand et si véritable, ce sont ces fortes pensées, c'est cette attache immuable à la souveraine volonté de Dieu, qui nous a fait voir ce miracle, et d'égalité dans votre vie, et de constance inimitable dans votre mort. Quels troubles, quels mouvemens, quels accidens imprévus ont jamais été capables de l'ébranler, ni d'étonner sa grande âme? Ne craignons pas de jeter un moment la vue sur nos dissensions passées, puisque la fermeté inébranlable de cette princesse a tellement soutenu l'effort de cette tempête, que nous pouvons maintenant nous en souvenir sans crainte. Quand il plut à Dieu de changer en tant de maux les longues prospérités de sa sage et glorieuse régence, fut-elle abattue par ce changement? Au contraire, ne la vit-on pas toujours ferme, toujours invincible, fléchissant quelquefois par prudence, mais incapable de rien relâcher des grands intérêts de l'Etat, et attachée immuablement à conserver le sacré dépôt de l'auto-

(\* ) Ce morceau forme dans le manuscrit un hors-d'œuvre ajouté après coup, pour appliquer le sermon à la circonstance de la mort de la reine - mère. Dans ce plan l'auteur devoit retrancher de son discours, depuis ces mots de la page 311, *Mais, mes Frères, imitons en tout ce saint homme*, jusqu'à la fin, pour y substituer cette péroraison. ( *Edit. de Déforis.* )

rité royale, unique appui du repos public, qu'elle a remise enfin tout entière entre les mains victorieuses d'un fils qui sait la maintenir avec tant de force? C'est sa foi, c'est sa piété, c'est son abandon aux ordres de Dieu, qui animoit son courage; et c'est cette même foi et ce même abandon à la Providence, qui, la soutenant toujours, malgré ses douleurs cruelles, jusques entre les bras de la mort, lui a si bien conservé parmi les sanglots de tout le monde, et parmi les cris déplérables de ses chers et illustres enfans, cette force, cette constance, cette égalité, qui n'a pas moins étonné qu'attendri tous les spectateurs.

O vie illustre! ô vie glorieuse et éternellement mémorable! mais ô vie trop courte, trop tôt précipitée! Quoi donc, nous ne verrons plus que dans une reine ce noble amas de vertus que nous admirions en deux! quoi! cette bonté, quoi! cette clémence; quoi! tant de douceur parmi tant de majesté! quoi! ce cœur si grand et vraiment royal, ces charités infinies, ces tendres compassions pour les misères publiques et particulières; enfin toutes les autres rares et incomparables qualités de la grande Anne d'Autriche ne seront plus qu'un exemple et un ornement de l'histoire! Qui nous a sitôt enlevé cette reine que nous ne voyions point vieillir, et que les années ne changeoient pas? comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort? d'où est sorti ce venin? en quelle partie de ce corps si bien composé, étoit caché le foyer de cette humeur malfaisante, dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins, et de l'art, et des vœux de tout le monde? O que nous ne sommes rien! ô que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs! Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie; si s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout à coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables pour achever

de nous accabler? C'est ainsi que nous avons perdu cette grande reine qui devoit illustrer ce siècle entier; et maintenant étant arrivée au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres; et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte.

*Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* (1): « Ouvrez les yeux, arbitres » du monde; entendez, juges de la terre. » Celui qui est le maître de votre vie, l'est-il moins de votre grandeur? celui qui dispose de votre personne, dispose-t-il moins de votre fortune? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, foibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu, et dépendans de ses ordres? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante? que tenons-nous de certain? quel fondement a notre vie? quel appui a notre fortune? et quand tout l'état présent seroit tranquille, qui nous garantira l'avenir? seront-ce les devins et les astrologues? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics, qui menacent qui il leur plaît, et nous font à leur gré des années fatales! esprits turbulens et inquiets, amoureux des changemens et des nouveautés, qui, ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes pour troubler et agiter le monde. Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique: et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles, mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée, qui punit comme il lui plaît les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres; mais, mes Frères, craignons nos péchés. Croyons que le grand pape saint Grégoire parloit à nous quand il a dit ces belles paroles: *Peccata nostra*

(1) Ps. II. 10.

*barbaricis viribus sociamus, et culpa nostra hostium gladios exacuit, quæ reipublicæ vires gravat* (1) : Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'Etat gémit sous le poids de nos péchés, et que, joignant nos crimes aux forces des ennemis, c'est nous seuls, peut-être, qui allons faire pencher la balance ? Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut assurément se venger de l'un, et souvent de tous les deux ; mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers ; et aussi il est écrit que souvent « le jugement » commence par sa maison » : *Tempus est ut iudicium incipiat à domo Dei* (2). Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre, parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres, et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. Nabuchodonosor est son serviteur pour exercer ses vengeances ; le même est son ennemi pour recevoir les coups de sa justice. Prenons donc garde, mes Frères, de ne mettre pas Dieu contre nous ; et, infidèles à notre patrie et à notre prince, ne nous joignons pas à nos ennemis, et ne les fortifions pas par nos crimes. Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre : il nous protégera dans le temps, et nous couronnera dans l'éternité, où nous conduise, etc.

(1) *Lib. v, Ep. xx, ad Mauric. t. II, col. 747.* — (2) *I. Petr. IV. 17.*

# III<sup>e</sup> SERMON

POUR LE JOUR

## DE LA PURIFICATION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE.

Explication des trois cérémonies de la Purification. Modestie incomparable de Marie. Sentimens de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini;... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum.

*Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur... Et pour donner ce qui devoit être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes. Luc. II. 22, 24.*

**C**E que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, ou en sa personne, ou en celle de sa sainte Mère, non sans quelque profond conseil de la Providence divine. Elles sont toutes trois très-manifestement distinguées dans notre Evangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or, afin de vous

dire en quoi consistoient ces cérémonies, il faut remarquer que selon la loi toutes les femmes accouchées étoient réputées immondes : d'où vient que Dieu leur ordonnoit deux choses. Premièrement, il les obligeoit de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire, et même de la conversation des hommes : puis, ce temps étant expiré, elles se venoient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie, lesquelles l'une et l'autre ne regardoient principalement que la mère, et se faisoient pour tous les enfans nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observoit que pour les mâles, et parmi les mâles n'étoit que pour les aînés, que les parens étoient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetoient par quelque somme d'argent, témoignant par là que tous leurs aînés étoient singulièrement du domaine de Dieu, et qu'ils ne les retenoient que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois cérémonies consiste, à mon avis, tout le mystère de cette fête ; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre Evangile, jointe à quelques brièves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions : et je pense en vérité, mes très-chères Sœurs, qu'il seroit difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très-assurées : la première, que la loi de la purification présupposoit que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes :

*Mulier si suscepto semine pepererit masculum* (1) : où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfans ordinaires ; autrement, ce mot, *suscepto semine*, seroit inutile et ne rendroit aucun sens. La loi donc de la purification parloit de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis, en second lieu, que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire, après les saints Pères, elle ne regardoit en aucune façon la très-heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous le savez, mes très-chères Sœurs, que son Fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en étoit sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser, de façon ni d'autre, aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle étoit obligée à la loi de la purification, c'étoit seulement à cause de la coutume, et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et, en effet, le cas étoit si fort extraordinaire, qu'il sembloit n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge, en ce que sachant très-bien l'opinion que l'on auroit d'elle, et qu'il n'y auroit personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire, elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant sans se déclarer une loi, qui, comme nous l'avons dit, en présupposoit la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire, et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe, qui sont soigneuses de garder leur virginité, mettent leur point d'honneur à faire connoître qu'elle est

(1) *Levit. xii. 2.*

entière et sans tache; et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avoueront franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme, qui se pique d'honneur, de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui de la lâcheté. Or, il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif, lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui sembloit si injurieuse à sa très-pure virginité, qui, ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à la loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire pour les immondices légales qu'elle n'avoit nullement contractées; et qui, par cette obéissance, confirme la créance commune qu'elle avoit conçu comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui sembloit si pressante, et de faire connoître aux hommes ce qui s'étoit accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes, il faut l'avouer, mes très-chères Sœurs, cela est du tout admirable; surtout la très-heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après, l'innocence de ses mœurs qui n'appréhendoit aucune recherche; puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui, avec sa bonté et naïveté ordinaire, eût dit qu'il étoit vrai que sa femme étoit très-chaste, et qu'il en avoit été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé: au contraire, nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque, sollicitée par la prophétie de la bonne Elisabeth, sa cousine,

qui la proclamait bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante, dans l'épanchement de son âme, que « le Tout-Puis- » sant a fait en elle des choses très-grandes (1). » Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son Fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donneroit-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant, qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disoient de son Fils, ainsi que l'évangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devoit être, elle à qui l'ange avoit dit si nettement qu'il seroit appelé le Fils du Très-Haut, et qu'il siégeroit à jamais sur le trône de David, son père. Et certes, vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les paroles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenoit si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y auroit eu que la manière admirable par laquelle elle l'avoit conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connoissance, le moyen de s'en taire, à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais certes il falloit qu'elle se fit voir par ses actions si soumises, la mère de celui qui, après sa glorieuse transfiguration, dit à ses disciples : « Gardez-vous » bien de parler de ce que vous venez de voir, jus- » qu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité (2). » Et il y a dans son Evangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connoissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoi-

(1) *Luc.* I. 49. — (2) *Matth.* XVII. 9.

gner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix : « J'ai, dit-il (1), à être baptisé d'un baptême, et comment suis-je pressé en moi-même » jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » lui donc qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait [paraître] le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfix marqué précisément par la Providence divine. C'étoit lui, c'étoit lui, chères Sœurs, qui donnoit ce sentiment à sa sainte Mère, afin de faire voir qu'elle étoit animée de son même Esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus, son cher Fils, le sait, ce lui est assez. O silence ! ô retenue ! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience ! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutans au sujet de son Fils unique, ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire, et modérer ses paroles dans une joie qui devoit être si excessive ! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paraître à nos yeux que votre foiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie, votre mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité ; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes.

La seconde cérémonie consistoit en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportois au commencement de ce discours. Or, Dieu avoit ordonné, en cette rencontre, différentes sortes de victimes, qui pouvoient être offertes légitimement. « On offrira, » dit-il (2), un agneau d'un an, avec une tourterelle » ou un pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir un

(1) *Luc.* XII. 50. — (2) *Levit.* XII. 6, 8.

» agneau, ajoute le Seigneur, si vous n'en avez pas  
 » le moyen, vous offrirez deux pigeonceaux ou une  
 » paire de tourterelles. » Par où vous voyez que l'on  
 pouvoit suppléer au défaut de l'agneau par les pi-  
 geonneaux ou la tourterelle; et cela se faisoit ordinairement  
 par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce  
 choix des victimes : les pigeonceaux et les tourterelles, c'étoit  
 le sacrifice des pauvres. Maintenant souffrez que je vous  
 demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour  
 le Roi du ciel. Ecoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc :  
 ils offrirent pour lui, dit-il, une paire de tourterelles, ou  
 deux pigeonceaux. Une paire de tourterelles, ou deux pi-  
 geonneaux : mais lequel des deux, saint évangéliste ? Pourquoi  
 cette alternative ? Est-ce ainsi que vous racontez une chose  
 faite ? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci  
 n'est pas sans mystère. Certes, l'intention de l'évangéliste  
 n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en  
 particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alternative,  
 deux pigeonceaux, ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas  
 aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses  
 qui pouvoient être offertes en cette cérémonie, selon les termes  
 de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle  
 peut donc être sa pensée ? Est-ce point qu'il nous veut faire  
 entendre que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un  
 agneau en ce même temps, où l'on apportoit dans le temple  
 le vrai agneau de Dieu, qui venoit effacer les péchés du monde ?  
 Ou bien n'est-ce pas plutôt que l'évangéliste nous fait entendre  
 qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions laquelle a été  
 précisément la victime offerte pour notre Sauveur, pourvu que  
 nous connoissions que le sacrifice, quel qu'il ait été, étoit  
 le sacrifice des pauvres : *Par turturum, aut duos pullos columbarum* (1).

Chères Sœurs, qui, poussées de l'Esprit de Dieu, avez  
 généreusement renoncé à tous les biens et même

(1) *Zuc.* II. 24.

à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en notre Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur ? Son père gaignoit sa vie par le travail de ses mains, et par l'exercice d'un art mécanique : lui-même il n'avoit rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Certes, les historiens remarquent que souvent, à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devoient être pendant la vie. Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devoient être un jour empereurs ? Et on raconte de saint Ambroise et de quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'étoit reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus-Christ ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devoit vivre ! Quel est l'enfant si misérable, dont les parens n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde ? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé, que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il étoit à la croix, il voyoit ces avarés et impitoyables soldats, qui partageoient ses vêtemens, et jouoient à trois dès jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté ? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que, pour ne se point démentir dans cette action, qui étoit, comme vous le verrez tout à l'heure, une représentation de sa mort, il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, « qui, étant si riche par » la condition de votre nature, vous êtes fait pauvre » pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par

votre abondance (1); » inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor, que vous nous avez acquis au prix de votre sang, par votre ineffable miséricorde.

Nous lisons deux raisons dans l'Exode, pour lesquelles Dieu ordonnoit que les premiers-nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu, pour faire voir qu'il étoit le maître de toutes choses, avoit accoutumé d'en exiger les prémices comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. Pour cela il demandoit tout ce qui naissoit le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne, en l'Exode, que tous les premiers-nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum, ... tam de hominibus quam de jumentis* (2), il ajoute incontinent la raison; car tout est à moi. « Sanctifiez-moi, dit-il, tous les premiers-nés, tant parmi les hommes que parmi les animaux; » car tout est à moi : *Mea sunt enim omnia?* Et il exigeoit ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnoître le chef de toutes les familles d'Israël, et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfans fussent dévoués à son service. De sorte que par cette offrande les aînés étoient séparés des choses communes et profanes, et passaient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino* (3) : « Vous séparerez tous » les premiers-nés au Seigneur. »

(1) *II. Cor.*, VIII. 9. — (2) *Exod.* XIII. 2. — (3) *Ibid.* 12.

Et c'est en ce lieu où je puis me servir des paroles du grave Tertullien, et appeler avec lui le sauveur Jésus l'Illuminateur des antiquités (1), qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le Fils de Dieu, dont la mère a été remplie de la vertu du Très-Haut ? d'où l'ange concluoit que « ce qui naît » troit d'elle seroit saint (2). » Et voici qu'étant « le » premier-né de toutes les créatures », ainsi que l'appelle saint Paul (3), et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Ego pro eis sanctifico meipsum* (4) : « Mon Père, je me consacre pour » eux » ; afin d'accomplir cette prophétie qui avoit promis à nos pères, qu'« en lui toutes les nations se- » roient bénites (5) », c'est-à-dire sanctifiées et consacrées à la Majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est-à-dire au sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et à ce propos je vous prie de considérer les paroles que l'apôtre fait dire à notre Seigneur dans son Epître aux Hébreux, chapitre dixième : elles sont tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'apôtre : *Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio* (6). « Les holocaustes et les sacrifices pour le » péché ne vous ont pas plu, ô mon Père ! alors je » me suis offert, j'ai dit : J'irai moi-même, afin » d'exécuter votre volonté » ; c'est-à-dire, comme l'entend l'apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous

(1) *Adv. Marcion. lib. iv, n. 40.* — (2) *Luc. i. 35.* —  
 (3) *Colos. i. 15.* — (4) *Joan. xvii. 19.* — (5) *Genes. xxii. 18.* — (6) *Hebr. x. 6, 7.*

semble-t-il pas, chères Sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie? saint Paul les fait dire à notre Seigneur en entrant au monde : *Ingressi mundum dixit* (1). Or le Fils de Dieu n'avoit que six semaines, lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple, de sorte qu'il ne faisoit, à proprement parler, que d'entrer au monde. Et selon cette doctrine, je me représente aujourd'hui le sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice : tellement que cette cérémonie étoit comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance méditoit le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinoit à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très-chères Sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui, avec les mystères de notre salut.

Mais après avoir vu les sentimens de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée, si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenoit la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étoient données en figures de ce qui se devoit accomplir en notre Seigneur; et, bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenoient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étoient grossiers et charnels n'en considéroient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à travers des ombres et des figures externes, contemploient intérieurement par une lumière céleste les mystères du sauveur Jésus. Par exemple, dans la manne, ils se nourrissoient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous, vrai pain des anges et des hommes; et leur

*Hebr. x. 5.*

foi leur faisoit voir dans leurs sacrifices sanglans la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendoient en un sens spirituel ce qu'ils célébroient corporellement, à plus forte raison la très-heureuse Marie ayant le Sauveur entre ses bras, et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisoit cette cérémonie en esprit, c'est-à-dire joignoit son intention à ce que représentoit la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur, pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentois tout à l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui étoit le sujet de l'ambassade de l'ange; de même elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion, puisque ce jour en étoit une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car comme en cette sainte journée son esprit devoit être occupé de la passion de son Fils, pour cela il est arrivé, non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de notre Seigneur, adressant la parole à sa sainte Mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son Fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il (1), est établi » comme un signe auquel on contredira; et votre » âme, ô Mère, sera percée d'un glaive. » Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez ouï parler. Car la sainte Vierge entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible que, n'énonçant rien en particulier, elle laissoit appréhender toutes choses, elle ne s'informe point quels seront donc ces accidens si étranges que ce bon vieillard lui prédit; mais s'é-

(1) *Luc. II. 34.*

tant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de bon cœur, sans s'en enquerir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son Fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge, unissant son intention à celle de son cher Fils, se devoit avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici, chrétiens (\*), à propos de cette offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été agrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie. Or en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes dérèglemens dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très-innocente Marie présente son Fils à Dieu, qu'elle se dédie elle-même à sa Majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et, renouvelant tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortations à ceux qui, invités par la solennité de demain, désirent participer à nos redoutables mystères.

Chrétiens, si vous désirez faire une sainte communion, tel qu'étoit Siméon lorsqu'il embrassa notre Seigneur dans le temple, tels devez-vous être, approchant de la sainte table. Le saint homme avoit une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensoit jour et nuit à autre chose qu'à lui; et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde, comme sa foi le lui montrait dans les prophètes, il attachoit toutes ses

(\* ) Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermou à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que telle a été son intention, puisqu'il rappelle, en tête de cette addition, les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent. (*Edit. de Déforis.*)

affections à ce doux objet. Ce violent amour produisoit en lui deux mouvemens très-puissans. L'un étoit un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre une ferme espérance que toutes choses seroient rétablies par son arrivée : *Exspectabat redemptionem Israel* (1). Le saint vieillard soupiroit donc sans cesse après le Sauveur; et parmi la véhémence de ses désirs, l'Esprit de Dieu, qui les lui avoit inspirés, lui fit concevoir en son âme une certaine créance qu'il ne mourroit point sans le voir. Depuis ce temps-là chaque jour redoubloit ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avoit-il plus que son amour et son espérance qui soutint ses membres cassés, et qui animât sa décrépité vieillesse. Tels devez-vous être, si vous voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste, que le Père éternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de notre Seigneur, et du prix de notre salut; que de communiquer à sa passion; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attachement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité; que d'être transformés en lui par un miracle d'amour? Poussés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple ainsi que le bon Siméon : *Et venit in spiritu in templum* (2). Que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces; mais venez comme le malade au remède, comme le mort à la vie, comme un anant passionné à l'objet de ses affections; venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit à la vic éter-

(1) *Luc.* II. 25. — (2) *Ibid.* 27.

nelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part vous combien le Sauveur est doux; qu'un extrême transport d'amour, vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là où il faut savourer cette viande délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie. Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en action de grâces : *Suscepit eum in utras suas, et benedixit Deum, et ait* (1). Mais devant que de parler, que de regards amoureux! que d'ardens baisers! quelle abondance de larmes! il faut donc, avant toutes choses, que votre âme se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même qui a dit à ses disciples : *Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez* (2)! a dit aussi pour notre consolation : *Bienheureux ceux qui croient, et qui ne voient point* (3)! Après, que votre âme s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous (4)? et que ce sentiment pénètre jusques à la moelle de vos os. Ensuite, entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur! *Nunc dimittis servum tuum in pace* (5).

Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère, et adoucit les esprits? Or n'est-ce pas ici le mystère de charité? Car par le moyen de la sainte chair de Jésus nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre so-

(1) *Luc.* 11. 28. — (2) *Ibid.* x. 23. — (3) *Joan.* xx. 29. — (4) xxxiv. 11. — (5) *Luc.* 11. 29.

ciété est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit (1). Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes ! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui, comme des soldats aveugles et téméraires, profanent les choses sacrées ; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor (2). Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, lorsque vous verrez demain vos enfans, surtout ceux qui sont associés à cette confrérie pour la gloire de votre nom ; lors, dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. *Amen* (\*).

(1) *I. Joan.* 1. 3. — (2) *I. Thess.* 1v. 4. *II. Cor.* 1v. 7.

(\*) D. Déforis a inséré ici mal à propos un précis de sermon sur la Présentation de Jésus-Christ. Le manuscrit indique assez qu'il appartient à la Présentation de la sainte Vierge ; et le texte le prouve évidemment. Nous l'avons placé ci-dessus sous ce titre.

# I<sup>ER</sup> SERMON

POUR LA FÊTE

## DE L'ASSOMPTION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle.

---

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens,  
innixa super dilectum suum.

*Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de  
délices, appuyée sur son bien-aimé. Cant.  
viii. 5.*

**I**L y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme ; et celui que nous célébrons a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie ; et, n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes Sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il

appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique ; quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble ; et, afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très-chères Sœurs, à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge ; et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel, aussi bien que la terre, à ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux, vous n'ignorez pas, mes Sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son Fils lui destine, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité ; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges, et de toute la cour céleste : je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge, présentée par son divin Fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle ; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appa-

reil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples, je me propose, mes Sœurs, de vous faire paroître l'heureuse Marie, suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connoître ; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il falloit la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger : ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante : enfin, dans ce superbe appareil, il la falloit placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée ; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et toute éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste : et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute-puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône pour y être révérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

### PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut

À la mort; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité; parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître; et enfin qu'il faut mourir une fois, pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine, de subir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras, et dans son sein même, tout ce qu'elle avoit de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie: un miracle lui a donné Jésus-Christ; un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle? Chrétiens, ce sera l'amour maternel; l'amour divin fera cet ouvrage: c'est lui qui enlèvera l'âme de Marie, et qui, rompant les liens du corps, qui l'empêchent de joindre son Fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque (\*) nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots: « Pour former l'amour de Marie, deux amours se sont jointes en un » : *Dux dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor*

(\*) Amédée, évêque de Lausanne, qui vivoit dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance. (*Edit. de Déforis.*)

*unus*. Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère ? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours ? Il l'explique par les paroles suivantes : « C'est, dit-il, » que la sainte Vierge rendoit à son Fils l'amour » qu'elle devoit à un Dieu, et qu'elle rendoit aussi à » son Dieu l'amour qu'elle devoit à un Fils » : *Cùm Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet* (1). Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvoit rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* (2) : « Un abîme appelle un autre abîme ; puisque pour former l'amour de la sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassoit un Fils : la grâce a dû y agir, parce que cet amour regardoit un Dieu : *Abyssus*. Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un Fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un Fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison ; c'est que le divin Fils dont Marie est mère,

(1) *De Laudib. B. Virg. Homil. v. Biblioth. PP. t. xx, p. 1272.* — (2) *Ps. xli. 8.*

lui est commun avec Dieu. « Ce qui naîtra de vous » lui dit l'ange, (1), sera appelé Fils de Dieu. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique, « qui ne lui est commun » qu'avec le Père éternel, dans la manière dont elle « l'engendre » : *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* (2).

Mais montons encore plus haut; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Vous jugez aisément, mes Sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvoit engendrer qu'un homme; si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'évangéliste, que le Très-Haut la couvrît de sa vertu; c'est-à-dire, qu'il étendit sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (3). C'est en cette sorte, mes Sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité; pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon, ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien; et l'amour qu'elle a pour son Fils, lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capable d'en-

(1) *Luc. 1. 35.* — (2) *S. Bernard. Serm. 11, in Annunt. B. Mar. t. 1, col. 977.* — (3) *Luc. ibid.*

tendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvemens et ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisoit Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffroit son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez long-temps sur la terre. De vous dire quelles étoient ses occupations, et quels ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avoit point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourroit décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concouroit tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassoit jamais de se voir aimé de sa mère: cette sainte mère ne croyoit jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé; elle ne demandoit autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attiroit sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle étoit l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrens de flammes, qui de Jésus alloient déborder sur Marie, et de Marie retournoient continuellement à Jésus; croyez-moi, les séraphins, tout brûlans qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avoit d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désiroit rien tant que ce baptême sanglant (1) qui devoit laver nos iniquités, il se sentoit pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il

(1) *Luc. xii. 50.*

fût accompli. Quoi, il auroit eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en auroit point eu de vivre avec lui ! Si le grand apôtre saint Paul (1) veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père, quelle doit être l'émotion du sang maternel ? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! et quels regrets la Vierge [ ne ressentoit-elle pas, de se voir si long-temps séparée d'un Fils qu'elle aimoit uniquement ! ] Quoi, disoit-elle, quand elle voyoit quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres, quoi, mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterois point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si long-temps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne pouvoit pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formoit pas un regret, qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyoit pas un désir au ciel, qui

(1) *Phil.* 1. 21, 23.

ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse, je change maintenant de discours : tellement que la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation : le miracle continué, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort? est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette âme? S'il m'est permis, chrétiens; de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvemens extraordinaires; mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car comme ce divin amour régnoit dans son cœur sans aucun obstacle, et occupoit toutes ses pensées, il alloit de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'étoit plus capable de le contenir. Va, mon fils, disoit ce roi grec (\*); étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel : ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité; va brûler devant la face de Dieu; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforcât par des mouvemens extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre : ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup

(\*) Philippe à Alexandre.

transportée au ciel : ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin ; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci, qui s'élève » comme la fumée odoriférante d'une composition » de myrrhe et d'encens ? » *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* (1) ? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile, qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondemens par une secousse violente ; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé, sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe ; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais, qui vous désire, ô Jésus ? Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge ? Mes Sœurs, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde ; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise ; en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis ? vous imaginez-vous un autre bonheur ? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette dispo-

(1) *Cant.* III. 6.

sition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens : et, si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire ? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde ; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espérez jamais de repos, que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin (1) : « Si vous ne gémissiez pas » comme voyageurs, vous ne vous réjouirez pas » comme citoyens » : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*. C'est-à-dire que vous ne serez jamais habitans du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre : refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie, et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion ; son cœur n'avoit point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas long-temps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie ; c'est le second point de ce discours.

## SECOND POINT.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit, et le siège de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau ; et le triomphe de Marie seroit imparfait, s'il s'accomplissoit sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption ; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence

(1) *In Psal. cXLVIII, n. 4, t. IV, col. 1675.*

céleste, qui la fait ressusciter avant le temps; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin, qui préserve de corruption le corps de Marie; et vous en serez convaincues, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ, notre Sauveur, étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable; et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, âmes chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu, qu'elle a opéré dans cette vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas (1), qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise; c'est-à-dire non seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'enbrassement qu'elle excite; non seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient; mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati*; c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde, et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la sainte

(1) III. Part. Quæst. xxvii, art. 3.

Vierge auroit-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a été, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption ?

Car ne vous persuadez pas que nous devons considérer la corruption, selon les raisonnemens de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin « une chair de péché », comme parle l'apôtre saint Paul (1) : *Caro peccati*. Une telle chair doit être détruite, je dis, même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, « que la chair et le sang ne sauroient posséder » : *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* (2). Il faut donc qu'elle change sa première forme, afin d'être renouvelée ; et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute dérégulée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Évangile : c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché ; et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité, par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons

(1) Rom. VIII. 3. — (2) I. Cor. XV. 50.

particulières qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison : mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Epoux ; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière : sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre racine en elle », comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* (1). Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie, pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente, dans son Evangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : « Ils seront comme les anges de Dieu » : *Erunt sicut angeli Dei* (2). Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée, l'appelle « une chair angélisée » : *Angelificata caro* (3). Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité ; c'est elle qui fait des anges sur la terre ; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* (4) : « Elle a au milieu de la chair quelque chose qui n'est pas de la chair », et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle

(1) *De Carnè Christi*, n. 21. — (2) *Matth.* xxxii. 30. — (3) *De Resurr. carn.* n. 26. — (4) *De sanctâ Virginit.* n. 12, t. vi. col. 346.

qui fait des anges dès cette vie, en pourra bien faire en la vie future ; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière, pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière, sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons ; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole* (1) : tant il a fallu de gloire et d'éclat, pour orner ce corps virginal.

Virgines de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle ; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie ; elle les consacre ; elle y éteint la concupiscence ; elle y mortifie les mauvais désirs : et, par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très-chères Sœurs, à estimer ce sacré trésor, que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (2). Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté ; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps ; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-les encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie ; et portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre ; elle se prépare à marcher, et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés : l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle : la sainte vir-

(1) *Apoc.* xii 2. -- (2) *II. Cor.* iv. 7.

ginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie, et faire le dernier point de ce discours.

### TROISIEME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie; et sa gloire ne lui plairoit pas, si elle y entroit par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes* (1); qu' « elle n'a rien et possède tout. » Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours, de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédoit trois biens précieux; une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit; et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédoit Jésus-Christ; elle avoit un Fils bien-aimé « dans lequel, dit le saint apôtre, habitoit toute plénitude » : *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare* (2). Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres; mais son humilité très-profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante : elle qui est séparée de tous, par sa pureté immaculée, se mêle

(1) II. Cor. vi. 10. — (2) Coloss. 1. 19.

parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus; elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle; mais elle le perd, ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils (1). »

Méditez ceci, chrétiens; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connoît plus pour sa mère, il l'appelle femme, et non pas sa mère : « Femme, lui » dit-il, voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation, et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père, et Marie un Dieu pour son fils. Ce divin Sauveur a perdu son père, et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son Fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils; comme si désormais il cessoit de l'être; et comme s'il rompoit le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà, dit-il, votre fils » : *Ecce filius tuus*. Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est-à-dire pendant le temps de sa vie mortelle, il rendoit à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils; il étoit sa consolation et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant, qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentimens plus dignes d'un Dieu; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam salvator ab humanâ fragilitate, qui erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in*

(1) Joan. xix. 25.

*æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ* (1) : « Jésus étant prêt de passer de la fragilité humaine, par laquelle il étoit né d'une femme, » à la gloire de l'éternité de son Père; que fait-il? » *Delegat*; il donne saint Jean pour fils à Marie, » et il laisse à un homme mortel les sentimens de la » pitié humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils; Jésus, son Fils bien-aimé, a cédé ses droits à saint Jean; et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur; O Jésus ma consolation, pourquoi me laissez-vous si long-temps? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange? *O commutationem!* s'écrie saint Bernard (2); on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son fils de l'humilier; saint Jean prend la liberté de la reconnoître pour mère: elle accepte humblement l'échange; et cet amour maternel, accoutumé à un Dieu, ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Qui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritois pas d'être la mère d'un Dieu: tant son humilité est profonde; tant sa soumission est admirable.

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paroît plus; elle la couvre sous l'ombre de la servitude: sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché: elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée: *Tanquam nihil habentes*. Mais voyons la suite, mes Sœurs, et vous verrez que cette humilité, qui la dépouille, lui rend tout avec avantage: *et omnia possidentes*.

(1) *Ad August. Ep. 1. n. 17.* — (2) *Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt. n. 15, t. 1, col. 1012.*

O mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et toute innocente, plus pure que les rayons du soleil, vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs ; vous serez leur second refuge, et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum*. Enfin vous aviez perdu votre Fils ; il sembloit qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si long-temps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avoit cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices, et appuyée sur ce bien-aimé : *Innixa super dilectum suum* (1).

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les Vertus célestes, qui règlent vos mouvemens, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses Livres : « Il sortira une étoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Israël (2). » Isaïe, enivré de l'esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge qui devoit concevoir et enfanter un fils (3). » Ezéchiel reconnoît cette porte clause (4), par laquelle personne

(1) *Cant.* VIII. 5 — (2) *Num.* XXIIV. 17. — (3) *Isai.* VII. 14. — (4) *Ezech.* XLIV. 2.

n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animoit une lyre céleste par cet admirable cantique (1) : « Je » vois à votre droite, ô mon prince, une Reine en » habillement d'or enrichi d'une merveilleuse variété. » Toute la gloire de cette fille de roi est intérieure ; » elle est néanmoins parée d'une broderie toute di- » vine. Les vierges, après elle, se présenteront à mon, » Roi ; on les lui amènera dans son temple avec une » sainte allégresse. » Cependant la Vierge elle-même tenoit les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Seigneur » de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une » joie infinie en Dieu mon Sauveur ; parce qu'il a » regardé le néant de sa servante ; et voici que » toutes les générations m'estimeront bienheu- » reuse (2). » Voilà, mes très-chères Sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue ; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard ; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine, et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes ? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria* (3) ? Elle y a une fidèle correspondance ; je veux dire, l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel, et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité.

(1) *Ps. XLIV. 10, 14, 15, 16.* — (2) *Luc. I. 46.* — (3) *Ad Beat. Virg. Serm. Panegy. n. 7, int. Oper. S. Bernard. t. II, col. 690.*

O sainte, ô bienheureuse Marie; puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur; parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines: impétrez-nous seulement cette humilité, par laquelle vous avez été couronnée; impétrez-la à ces saintes filles, et à toute cette audience; et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre Assomption glorieuse, entrent profondément dans cette pensée, qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité; que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Évangile, que « celui qui » s'abaisse durant sa vie, sera exalté à jamais dans » la félicité éternelle », où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

## II. SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA S<sup>TE</sup> VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge : cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchoit son amour languissant. Marie laissée au monde, pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie, que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères.

---

Dilectus meus mihi, et ego illi.

*Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui.*

Cant. II. 16.

EN cette sainte journée et durant toute cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Eglise, que les paroles du sacré Cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Epoux et de l'Epouse : on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour faire des bouquets et des présents à son bien-aimé, et le bien-aimé, réciproquement, chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature, pour représenter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des cantiques ; et par là l'Eglise veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère

du saint amour. Suivons ses intentions ; parlons aujourd'hui, mes Frères, des délices, des chastes impatiences, et des douceurs ravissantes de l'amour divin, et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paroissent principalement devoir nous occuper dans ce discours : la vie de la sainte Vierge ; la mort de la sainte Vierge ; le triomphe de la sainte Vierge : et j'ai dessein de vous faire voir, et que c'est l'amour qui la faisoit vivre, et que c'est l'amour qui l'a fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires ? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort ? L'amour a une force qui fait vivre ; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur ; vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les foiblesses, les défaillances, et les langueurs de l'amour ; et vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher ? C'est qu'outre sa force qui anime, et sa foiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences : et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe ? Entrons donc maintenant en notre sujet ; et faisons voir, par ordre, la force du saint amour, qui a donné la vie à la sainte Vierge ; les impatiences défaillantes du saint amour, qui lui ont donné la mort ; les sublimités du saint amour, qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

### PREMIER POINT.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Et pour contribuer, ce que je

puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère, si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son Auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi, qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance? Et n'est-ce pas par une telle inclination, que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire, et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes : « Tu » aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de toute ta » force (1) » ; afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnoître.

En effet, il est très-certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour ; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

(1) *Deut.* vi. 5.

Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée, pour servir et de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des effets de l'amour; et voyons, avant toutes choses, quel étoit celui de la sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre, ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi il y avoit une liaison tout-à-fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi* : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable : il est à elle comme Sauveur; cela est commun : mais il est à elle comme Fils; à elle, comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : *Dilectus meus mihi* : Il est Fils unique; *et ego illi* : Il n'a que moi sur la terre; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devoit mourir quand elle vit expirer son Fils; elle devoit mourir autant de fois qu'elle vivoit de momens : car elle le voyoit toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. « Son bien-aimé étoit » ainsi pour elle comme un bouquet de myrrhe » : *Fasciculus myrrhæ; dilectus meus mihi* (1), et la douleur, que lui causoit son amour, devoit à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Écriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam gladius pertransibit* (2) : « Votre âme sera percée comme par » une épée. » D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive ? C'est que l'amour la faisoit vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé.

(1) *Cant.* 1. 12. — (2) *Luc.* 11. 35.

naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour? il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Epouse; elle ne pense qu'à son Epoux; elle n'est occupée que de son Epoux. Nuit et jour, il lui est présent; et même pendant le sommeil elle veille à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (1). Si bien qu'ayant même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui; toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt, toute transportée : « J'entends la voix de mon bien-aimé » : *Vox dilecti mei* (2). Elle s'étoit mise en son lit pour y goûter du repos; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit; et ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer : elle se lève; elle court; elle se fatigue; elle tourne de tous côtés; troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même; et l'amour, qui la fait parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivoit la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état étoit une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante; et, au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant, par le moyen de l'amour. Elle avoit toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que saint Paul a bien pu écrire aux Galates (3), que Jésus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux; combien plus la divine Vierge voyoit-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies? Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menoit une vie et de douleur et de mort, et pouvoit dire avec l'apôtre : « Je meurs

(1) *Cant. v. 2.* — (2) *Ibid.* — (3) *Gal. III. 1.*

» tous les jours (1). » Mais l'amour venoit au secours, et soutenoit sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé, soutenoit ses langueurs et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivoit en elle, parce qu'elle ne vivoit que de son amour.

Les martyrs étoient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenoit leurs forces, et en même temps prolongeoit leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivoit que d'une vie de douleur; et l'amour soutenoit cette douleur par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivoit que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo* (2) : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits. » Son amour languissant, et défaillant toujours par la douleur, cherchoit du soutien. Quel soutien? des fleurs et des fruits. Mais c'étoient des fleurs du Calvaire, mais c'étoient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire sont des épines; les fruits de la croix, ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis*. L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie : toujours elle voyoit Jésus-Christ dans les agonies de sa croix; toujours elle avoit non tant les oreilles que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant; cri vraiment terrible, et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommoit, par ses souffrances intimes, ce qui manquoit à la passion de son Fils. Il semble qu'il avoit voulu la laisser au monde après lui, pour consoler son Eglise, son Epouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terrâ*

(1) *I. Cor.* xv. 31. — (2) *Cant.* ii. 5.

*nostrâ* : *Revertere, revertere* (1) : « La voix de la » tourterelle s'est fait entendre dans notre terre : » Revenez, revenez, mon bien-aimé. » C'est le gémissement de l'Eglise, qui rappelle son cher Epoux ; qu'elle n'a possédé qu'un moment. « La nouvelle » Epouse, dit saint Bernard (2), se voyant abandonnée » et privée de son unique espérance ; autant elle étoit » affligée de l'absence de son Epoux, autant devoit- » elle avoir d'empressement pour solliciter son re- » tour. Son amour et son besoin étoient pour elle » deux raisons pressantes d'avertir son bien-aimé, » qu'elle n'avoit pu empêcher d'aller où il étoit » d'abord, de hâter au moins l'avènement qu'il lui » avoit promis, en se séparant d'elle. Si elle désire » et demande qu'il imite, dans son retour, les bêtes » les plus agiles dans leur course, c'est une marque » de l'ardeur de ses désirs, qui ne trouvent rien » d'assez prompt, et qui ne peuvent souffrir le » moindre retardement. »

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable ! combien de siècles s'est-il fait attendre, combien désirer ? Venez, venez. La Synagogue ne l'avoit pas vu ; mais l'Eglise l'a vu, l'a ouï, l'a touché ; et il s'en est allé tout à coup. O la cruauté ! Elle avoit tout quitté pour lui dire, avec l'apôtre saint Pierre : « J'ai tout quitté » pour vous suivre (3) » ; et il l'avoit épousée, prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt ; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu ; et il laisse sa chaste Epouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien.

Marie [ lui fut ] donnée, pour [ être son appui, et ] l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyoit son Fils dans tous ses membres : sa compassion étoit une prière pour tous ceux qui souffroient ; son cœur [ s'insinuoit ] dans le cœur de tous ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier miséricorde :

(1) *Cant.* II. 12, 17. — (2) *S. Bernard. in Cantic. Serm.* LXXIII, n. 3, t. I, col. 1524. — (3) *Matth.* XIX. 27.

[ elle entroit ] dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement ; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. [ Elle agissoit ] dans tous les apôtres, pour annoncer l'Évangile ; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang ; enfin généralement dans tous les fideles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien [ de l'âme ] dans cet état [ de détresse, que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est ] la communion : car ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de son sacrement. *Sub umbrâ illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo :*

« Je me suis reposé sous l'ombre de celui que j'avois  
 » tant désiré ; et son fruit est doux à ma bouche. »  
 « Son ombre, dit saint Bernard (1), c'est sa chair ;  
 » son ombre c'est la foi. Marie a été mise à couvert  
 » sous l'ombre de la chair de son propre Fils ; et  
 » moi je le suis à l'ombre de la foi du Seigneur. Et  
 » comment sa chair ne me couvrirait-elle pas aussi,  
 » puisque je la mange dans les saints mystères ?  
 » L'Épouse désire, avec raison, d'être couverte de  
 » l'ombre de celui dont elle doit recevoir, en même  
 » temps, le rafraîchissement et la nourriture. Les  
 » autres arbres des forêts, quoiqu'ils consolent par  
 » leur ombre, ne donnent cependant point la nour-  
 » riture, qui fait le soutien de la vie, et ne pro-  
 » duisent point ces fruits perpétuels de salut. Un  
 » seul, auteur de la vie, peut dire à l'Épouse : Je  
 » suis ton salut. Aussi désire-t-elle spécialement  
 » d'être à couvert sous l'ombre du Christ ; parce que  
 » lui seul, non seulement rafraîchit de l'ardeur des  
 » vices, mais remplit encore le cœur de l'amour des  
 » vertus. »

Puisque nous pouvons jouir de la lumière, repo-

(1) S. Bernard. in Cantic. Serm. XLVIII, n. 2, tom. 1, col. 133.

sons-nous à l'ombre; mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non seulement de l'ombre, mais du fruit; non seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant, et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant ! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie, il faut mourir : votre amour est venu à un point, qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

## SECOND POINT.

L'amour profane est toujours plaintif; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter; une si horrible destruction de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout, pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu, qui veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer; tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir, chères âmes, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisoit Madeleine.

« Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée, et tu te

» troubles dans la multitude ; et il n'y a qu'une seule  
 » chose qui soit nécessaire (1). » De là donc nous  
 pouvons comprendre cette solitude effroyable que  
 demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise,  
 qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas  
 lui ; et, pour ce qui est de lui-même, il se cache  
 cependant, et ne donne presque point de prise sur  
 lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée  
 de tout, et de l'autre, ne trouvant pas de moyen de  
 posséder Dieu effectivement, tombe dans des foi-  
 bleses, dans des langueurs, dans des défaillances in-  
 concevables ; et, lorsque l'amour est dans sa perfec-  
 tion, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur  
 jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et  
 d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine,  
 si imperceptible, que toute la nature en est étonnée.  
 Ecoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui  
 dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il  
 se sent comme jeté tout à coup dans une solitude  
 affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché  
 de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul,  
 [ quel dépouillement ! ] Que ferons-nous donc ? que  
 penserons-nous ? Quel objet, quel plaisir, quelle occu-  
 pation ? Cette unité si simple nous semble une mort ;  
 parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette  
 variété qui charme les sens, ces égaremens agréables,  
 où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin  
 toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve  
 pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est  
 que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour su-  
 perflu, est attiré au seul nécessaire, avec une force  
 incroyable ; et, ne le trouvant pas, il se meurt d'en-  
 nui. « L'homme insensé n'entend pas ces choses, et  
 » le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi parlons-  
 » nous de la sagesse entre les parfaits, et nous expli-  
 » quons aux spirituels les mystères de l'esprit (2). »

(1) *Luc.* x. 41, 42. — (2) *I. Cor.* II. 6, 13, 14.

Je dis donc que l'âme, étant dégagée des empressemens superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible, qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche; l'âme l'empêche : il s'empêche et s'embarrasse lui-même; il ne sait ni que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs, qui ne veulent plus être qu'un ! ô cœurs soupirans après l'unité ! ce n'est pas en vous-mêmes que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante, que tous les foudres et tous les tourmens dont votre puissance s'arme. Venez, et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous; afin que vous seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti ? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix ? à quoi votre mort et votre sépulture ? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses ? Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Eglise et vos épouses, les âmes que vous avez rachetées, vous demandent ces instrumens funestes et salutaires : salutaires, parce qu'ils sont funestes ; et funestes, parce qu'ils devoient être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instrumens qui ne vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, Epoux de sang, donnez à vos épouses, les âmes baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule épouse dans l'unité de votre Eglise; donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées, anéantissez-les par le mystère de votre croix; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, se réconciliant toutes choses, sera en vous, consommant très-parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité, après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consummera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement! ô quelle violence! ô que le travail de cet enfantement est horrible! Car Dieu ne délie pas; il arrache : il ne plie pas; mais il rompt : il ne sépare pas tant, qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout - à - fait ce qui nous détruit? Ah! que vous êtes-cruel!

Mais que dis-je ici, chrétiens? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserois en parler ni les approfondir davantage; et j'en ai dit seulement ce mot, pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge, durant les jours de son exil, et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les séraphins mêmes ne peuvent entendre, ni dignement expliquer, avec quelle rapidité Marie étoit attirée à son bien-aimé, ni quelle violence enduroit son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction

chrétienne, c'est la divine Marie. Elle étoit donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Épouse : « Retournez, mon bien-aimé, et soyez semblable à un chevreuil et à un faon de cerf » : *Revertere; similitis esto, dilecte mi, capreae, hinnuloque cervorum* (1). C'est en vain que son Fils lui dit : « Encore un peu, encore un peu; un peu, et vous ne me verrez plus; un peu, et vous me verrez (2). » Car que dites-vous, ô Jésus-Christ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible? Et lorsqu'on vous aime bien, les momens sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même; et on ne compte plus les momens, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : « Encore un peu. » Ce n'est pas là consoler; c'est plutôt outrager l'amour; c'est insulter à ses douleurs; c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes âmes, vous ne cherchez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne pousoit pas un soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel; il ne formoit pas un regret, qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie; il n'envoyoit pas un désir au ciel, qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continu, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivoit néanmoins; parce que tel étoit le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle, que nécessaire à l'Église. Mais comme le divin amour régnoit en son

(1) *Cant.* II. 17. — (2) *Joan.* XVI. 16.

cœur, sans aucun obstacle, il alloit de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'étoit pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie, que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience; et puisqu'elle naissoit en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères; soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que, vivans plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose, que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car, encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux; et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe: la gloire de son âme par l'amour; la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme. Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle » a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa » tête; le soleil la pénètre toute, et l'environne de

» ses rayons (1); » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères âmes, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirois en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprendois de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs : car c'est lui qui nous fait dire : *Sursùm corda* : « Le cœur en haut, le cœur en haut. » C'est une doctrine du grand saint Thomas (2), que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violens désirs de posséder Dieu. La flèche, qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs.

Mais, si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisoit l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs ? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue, en entrant dans la joie de son bien-aimé ? Son triomphe n'est pas une vaine pompe : la puissance qui lui est donnée [répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublimité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son Fils, plus elle a de crédit, pour y faire recevoir favorablement nos prières, et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourroit refuser un fils à sa mère, et à une mère si tendrement

(1) *Apoc.* XII. 1. — (2) *I. Part. quest.* XII, art. 6.  
16.

aimée? que n'obtiendrait pas l'amour si puissant dont elle est embrasée? Combien ne se sent-elle pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfans, qui ont tant coûté à son Fils; et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers? Mais, pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit encore comme autrefois : « Faites tout ce qu'il vous » djra (1). » C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous. ]

Qu'elle se rende l'avocate, auprès de Dieu, de l'Eglise qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protège du plus haut des cieus ce royaume très-chrétien, qu'un roi juste et pieux (\*) lui a consacré; et qu'elle veille en ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards : qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité; et à lui, la bonté et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité; qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Eglise, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits. Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine, son épouse, et qu'elle fasse croître et multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection. Qu'elle mette bientôt le comble à la joie

(1) *Joan.* 11. 5.

(\*) Louis XIII, en exécution d'un vœu qu'il avoit fait, pour obtenir la grossesse de la reine, donna, le 10 février 1638, un édit par lequel il mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna que tous les ans il se feroit une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, pour renouveler cette consécration. Telle est l'origine de la procession qui se fait annuellement, dans toutes les églises du royaume, le jour de l'Assomption. (*Edit. de Déforis.*)

de toute la France, par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse, qui nous honore de son audience, et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse, pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentimens de bonté, de pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre n'ayant de goût que pour le ciel; qu'elle dédaigne ce qui passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs, elle soit jetée devant Dieu dans une véritable humiliation : qu'elle méprise autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révéler; et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, Madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

---

# ABRÉGÉ D'UN SERMON

## PRÊCHÉ LE MÊME JOUR.

Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie.

---

Fecit mihi magna qui potens est.

*Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses.* Luc. 1. 49.

Si notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre que son Père céleste lui avoit commise sur la terre, est retourné au ciel, d'où il est sorti, pour y occuper éternellement la place qui étoit due à sa divine naissance; l'apôtre nous a enseigné qu'il ne le fait pas seulement pour sa propre gloire, mais encore pour l'utilité de sa sainte Eglise. En effet, il nous est très-avantageux qu'un ambassadeur si agréable soit auprès de Dieu, pour y traiter nos affaires; un avocat si pressant, pour y défendre notre cause; un si puissant médiateur, pour terminer nos différends. Ainsi, quand il s'est assis à la droite de son Père, il ne l'a pas fait seulement pour se mettre en possession de son trône; mais encore pour procurer nos intérêts, et pour paroître pour nous devant la face de Dieu : *Ut appareat vultui Dei pro nobis* (1). Ce que Jésus-Christ notre chef a accompli une fois en sa personne, il ne cesse de l'accomplir tous les jours dans les membres de son

(1) *Hebr.* ix. 24.

corps mystique, selon la mesure convenable et selon la proportion de la créature. Autant de fidèles serviteurs de Dieu, qui entrent avec Jésus-Christ dans son paradis de délices, autant de pieux intercesseurs, qui ne cessent de prier pour leurs frères, et pour cette partie de l'Eglise, qui voyage et qui combat sur la terre, au milieu des tentations de la fragilité humaine.

Vous devez entendre, mes Frères, par cette doctrine très-sainte et très-véritable, que si la Mère de Dieu est aujourd'hui élevée au-dessus de tous les esprits célestes, une si haute exaltation ne regarde pas seulement sa gloire, mais encore notre avantage. Car si elle est aujourd'hui reçue dans les embrassemens de son Fils, dans la participation de son trône, dans la plénitude de sa gloire; elle est d'autant plus puissante pour nous obtenir ses grâces, et sa charité consommée rendra son intercession plus utile et plus fructueuse à tous les enfans de Dieu, auxquels elle a enfanté leur salut et leur rédemption en Jésus-Christ notre Seigneur. Ce n'est donc pas sans raison, qu'en célébrant son triomphe nous implorons son secours : ce n'est pas sans raison que l'Eglise catholique inspire à tous [ les fidèles de se mettre sous sa protection. ]

Tous les actes religieux doivent se terminer à Dieu; et le propre de la religion, c'est de nous réunir à ce premier être. Saint Augustin nous enseigne, que c'est de cette origine que cette vertu a pris son nom : *Religio dicitur eo quod nos religet omnipotenti Deo* (1) : « Elle nous lie, elle nous » attache, elle nous unit à Dieu; et c'est par cette » union qu'elle est définie. » L'honneur que nous rendons à la sainte Vierge appartient très-certainement à la religion; puisque nous le lui rendons dans les lieux consacrés à Dieu, dans l'assemblée de sa sainte Eglise, et dans la célébration des divins mystères. Il faut donc nécessairement que ce culte, que cet honneur,

(1) *De Ver. Relig. n. 111, 113, t. 1, ccl. 787, 738.*

que cette dévotion se rapporte à Dieu, et le regarde comme sa fin.

[ Quelle est donc ] l'inconsidération de nos adversaires, qui nous objectent que nous rendons à la créature un culte religieux ? L'objection porte sa réponse dans ses propres termes : si ce culte est religieux, donc il se termine enfin à Dieu seul : et quel inconvénient d'honorer la créature pour l'amour de Dieu, une créature si excellente ?

Mais laissons la dispute et la controverse, et revenons, chrétiens, à notre instruction. Par conséquent vous devez entendre, que toute votre dévotion, pour la sainte Mère de Dieu, ne mérite pas le nom de dévotion, et n'a que l'apparence de religion et la montre de la piété véritable, si elle ne vous conduit à Dieu, et ne sert à vous y unir immuablement, selon les lois du christianisme et de l'Évangile. [ Dans le culte que nous rendons à Marie, nous avons ] deux moyens pour [ parvenir à ] cette union ; ses prières et l'imitation de ses vertus. Vous vous adressez à elle comme à une créature excellente, qui est très-intimement unie à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ : unie premièrement, par l'union du sang ; unie en second lieu, par la société des souffrances ; unie enfin aujourd'hui, par la plénitude de la gloire.

Pour unir Jésus-Christ avec Marie, nous voyons concourir ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, tout ce que la grâce a de plus puissant. Il l'appelle à sa croix pour participer à ses peines : un même martyr pour le Fils et pour la mère ; une même croix et les mêmes clous ; une même lance pour percer leurs cœurs.

Sur ces deux fondemens jugez de leur union dans la gloire : il partagera son trône avec nous, combien plus avec sa mère ? *Astitit Regina à dextris tuis* (1) : Jésus-Christ est assis à la droite du Père ; Marie à la droite de son Fils. Être assis est une marque d'autorité suprême. Il faut percer tous les cœurs des

(1) *Ps.* XLIV. 10.

anges, [ pour découvrir Marie, environnée de tout l'éclat de la gloire de son Fils. ]

Qui doute donc, mes Frères, que la piété de nos vœux ne cherche Jésus-Christ dans Marie? Malheureux, qui veulent mettre de la jalousie entre le fils et la mère. C'est cette sainte union, qui nous attire à Jésus-Christ, qui nous attire en même temps, par un même effort, à Marie; la regardant dans la gloire de son Fils, dans cette exaltation que nous célébrons.

L'imitation des vertus [ de Marie est un des moyens les plus efficaces, pour nous unir à ] Jésus-Christ : car il est tout entier dans les saints, et par conséquent dans la sainte Vierge. Saint Paul disoit aux fidèles : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de » Jésus-Christ » : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1). Imiter les saints, c'est donc imiter Jésus-Christ. Où voyons-nous une image plus accomplie des vertus de Jésus-Christ, qu'en sa sainte Mère ?

Sa pureté, le secret et la retraite, [ dans lesquels elle passe sa vie, sont autant de leçons qu'elle fournit aux vierges chrétiennes. ] « Les vierges, qui sont » vraiment vierges, ont coutume d'être toujours » tremblantes, et jamais elles n'ont de sécurité : pour » éviter les pièges qu'elles doivent appréhender, elles » craignent, même lorsqu'il n'y a point de danger » pour elles » : *Solent virgines, quæ verè virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere.*

« Elles doivent être même émues à la vue d'un » ange; regarder comme autant de pièges, tout ce » qui paroît de nouveau, tout ce qui survient d'ino- » piné » : *Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, totum contra se æstimant machinatum.* C'est ainsi que Marie se conduit : « elle est » troublée, mais elle ne dit mot; son trouble est un » effet de sa pudeur virgine; son assurance vient

(1) I. Cor. iv. 16.

» de sa fermeté ; son silence et ses réflexions sont une  
 » marque de sa prudence » : *Turbata est, non est  
 locuta : quod turbata est, verecundiæ fuit virgini-  
 natis ; quod non pertubata, fortitudinis ; quod  
 tacuit et cogitavit, prudentiæ* (1).

Combien elle est éloignée de ces malicieuses am-  
 biguités, de ces pièges subtils, de ces dangereuses  
 complaisances, de ces malicieux détours, par les-  
 quels l'impureté consommée tâche de s'insinuer dans  
 les âmes innocentes. Le trouble, la pudeur, le si-  
 lence, [ c'est là le partage des vierges chrétiennes,  
 qui veulent prendre Marie pour leur modèle. ]

(1) *S. Bern. Hom. III, sup. Missus est, n. 9, tom. I, col. 747.*

---

# SERMON

POUR

## LA FÊTE DU ROSAIRE,

ÉTABLIE

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourmens et des cris : pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissemens de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

---

Dicit Jesus matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus ;  
deindè dicit discipulo : Ecce mater tua.

*Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre Fils ;  
après il dit à son disciple : Voilà votre mère.*  
Joan. XIX. 26, 27.

L'ANTIQUITÉ païenne a fort remarqué l'action d'un certain philosophe (\*), qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfans au plus intime de ses amis : il se persuada, nous dit-on (1), qu'il ne pouvoit faire plus d'honneur à la

(\*) Eudamidas de Corinthe.

—(1) *Lucian. Dialog. Toxar. seu Amicit.*

générosité de celui auquel il donnoit, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, chrétiens, il paroît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle : mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation, que pour la vertu ; et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parades et par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Évangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, Messieurs, si je dis que, ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur, d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie et son cher disciple ; c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde : et, comme il leur veut laisser en mourant quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa mère ; après, il donne sa mère à son bien-aimé, et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes Frères, pour cette raison qu'on lit cet Évangile en l'Église, dans la sainte solennité du Rosaire (\*), pour laquelle nous sommes ici rassemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui, que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles, après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui

(\*) Le saint pape Pie V, en mémoire de la victoire remportée à Lépante par les chrétiens sur les Turcs, le 7 octobre 1571, institua une fête annuelle, sous le titre de *sainte Marie de la Victoire*, et en fixa la célébration au premier dimanche d'octobre. En 1573, Grégoire XIII changea ce titre en celui du *Rosaire*. Saint Dominique fut le premier instituteur de cette pratique de piété qu'on a appelée *Rosaire* et qui consiste à réciter quinze dizaines d'*Ave*, avec un *Pater* au commencement de chaque dizaine, en l'honneur du mystère de l'Incarnation. Elle est connue aussi sous le nom de *Chapelet*, ou *Couronne*, qui est le tiers du Rosaire. Les papes ont approuvé cette dévotion, et y ont attaché de grandes indulgences. Voyez *Godescard, Vies des Saints*, tome IX, au 1<sup>er</sup> octobre.

annonça qu'elle seroit mère de Jésus-Christ même :  
*Ave, Maria.*

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature, et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons en la Genèse (1), que Dieu, nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paroît, dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon-père, qui, dans les sentimens les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui nous paroît le plus admirable dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés, dans les Ecritures, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine mère, est la nouvelle Eve; et, par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée, même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue que saint Epiphane a considéré un passage de la Genèse (2), où Eve est nommée mère des vivans : il a doctement remarqué, que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte; et, voyant qu'elle n'avoit pas ce beau nom lorsqu'elle étoit encore dans le paradis, il s'étonne, avec raison, que l'on commence à l'appeler mère des vivans, seulement après qu'elle est con-

(1) *Genes.* III. 15. — (2) *Lib.* III, *Hæres.* LXXVIII, t. 1, n. 18, p. 105.

damnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement, qu'il y a ici du mystère ? et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque, qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée avec Jésus-Christ, à la chaste génération des enfans de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie mère de tous les vivans, c'est-à-dire de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui ; et j'en reconnois l'accomplissement à la croix de notre Sauveur, et dans l'Évangile de cette fête.

Car, que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre Évangile nous y représente ? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des âmes, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître, mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle ! Toutefois ce n'est pas là, chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement, que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau ; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa mère engendre, et il lui donne saint Jean pour son fils : « Femme, lui dit-il, voilà votre » fils. » Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur ; tellement que, dans ce débris de son Église presque dissipée, saint Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles, et toute l'universalité des enfans de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau ; c'est toute la société de l'Église, que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple ; et, par cette divine parole, elle devient

non seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là, ne voyez-vous pas, selon la pensée de saint Epiphane, que la bienheureuse Marie est l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère de tous les vivans, unie spirituellement au nouvel Adam, pour être la mère de tous les élus ?

C'est, fidèles, sur cette doctrine tout évangélique, que j'établirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés : et pour expliquer clairement, et par une méthode facile, cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étoient nécessaires, pour faire naître le peuple nouveau, et nous rendre enfans de Dieu par la grâce. Il falloit que nous fussions adoptés ; il falloit que nous fussions rachetés : car puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendriøns-nous ses enfans, si sa bonté ne nous adoptoit ? et puisque le crime du premier homme nous avoit vendus à Satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetoit ? Et donc pour nous faire les enfans de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés ? par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés ? par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel, et la raison en est évidente : car puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfans, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour du Père, pour devenir enfans d'adoption ; les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que nous sommes enfans de rédemption : et ainsi nous sommes nés tout ensemble, de l'amour infini de l'un, et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Eve, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfans de Dieu ? Chrétiens, voici le mystère ; et, afin que vous l'entendiez, il faut

vous prouver, par les saintes Lettres, que le Père et le Fils l'ont associée : le premier, à la fécondité de son amour; le second, à celle de ses souffrances : tellement qu'elle est notre mère; premièrement, par un amour maternel; secondement, par ces souffrances fécondes, qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours; et, sans sortir de mon Evangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir, sur ce fondement, une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

### PREMIER POINT.

Jésus-Christ, notre rédempteur, n'avoit rien qui le touchât davantage, que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature, et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine; afin que nous devenions, par la grâce, une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfans de Dieu; et, par cette alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Evangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (1) : « Je retourne à mon Père et au vôtre : » afin que nous comprenions, par cette parole, qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfans de son Père.

Or, Messieurs, cette même libéralité, qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair; et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée, que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie; et vous êtes persuadés que les véritables enfans de Dieu se reconnoissent

(1) *Joan. xx. 17.*

aussi les enfans de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher, par les saintes Lettres, de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mère de tous les fidèles. Toutefois je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture, pour connoître parfaitement cette vérité. Ecoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte Virginité : c'est là que, parlant admirablement de la très-heureuse Marie, il nous enseigne que, « selon la » chair, elle est la mère de Jésus-Christ; et aussi, » que, selon l'esprit, elle est la mère de tous ses » membres » : *Carnemater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus*; « parce que, poursuit ce » grand homme, elle a coopéré, par sa charité, à » faire naître dans l'Eglise les enfans de Dieu »; *quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesiâ* (1). Vous voyez la question décidée; et saint Augustin nous dit clairement, que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur; et expliquons, par les Ecritures, cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature; la seconde, dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours, par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir, par les saintes Lettres, que non seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin apôtre, lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfans, que j'enfante encore, pour les-

(1) *De sanctâ Virginit. n. 6, t. vi, col. 343.*

» quels je ressens encore les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous » ? *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (1). Ne voyez-vous pas, chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul ? Car quels sont ces petits enfans, que cet apôtre reconnoît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne ? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressements de sa charité, et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en notre Seigneur ? et par conséquent concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Ecriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfans, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle, qui se fait des enfans par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte ; elle a des mamelles qu'elle leur présente ; elle a un lait qu'elle leur donne : et c'est ce qui fait dire à saint Augustin, que « la charité est une mère, » et que la même charité est une nourrice » : *Charitas mater est* (2), *charitas nutrix est* (3). La charité est une mère, qui porte tous ses enfans dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion, que nous voyons si souvent dans les Ecritures ; *Charitas mater est*. Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles, d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne ; *Sine dolo lac*, comme parle l'apôtre saint Pierre (4). Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature ; la seconde, dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement, de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfans du nouveau Testament.

(1) *Gal.* iv. 19. — (2) *De Catechiz. rudib. c. xv, n. 23, t. vi, col. 279.* — (3) *Ad Marcel. Ep. cxxxix, n. 3, t. 11, col. 421.* — (4) *I. Petr.* 11. 2.

Et, premièrement, remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu, comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde ; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde ; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres, qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés ; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père : par conséquent, le Père céleste nous paroît doublement fécond. Il l'est, premièrement par nature ; et par là il engendre son Fils naturel ; il l'est, secondement par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source, voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très-sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même ? est-ce votre fécondité propre, qui vous donne cette vertu ? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* (1). Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire, ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale ? *Quomodo fiet istud* (2) ? « Comment cela se pourra-t-il faire ? » Puis-je bien concevoir un Fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge ? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut ? Ecoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (3) : « La vertu du

(1) *Luc.* 1. 49. — (2) *Ibid.* 34. — (3) *Ibid.* 35.

» Très-Haut vous couvrira toute. » Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même ; et c'est pourquoi l'ange, après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, il ajoute, aussitôt après, ces beaux mots : *Ideoque et quod nasocetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* : comme s'il avoit dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous,

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie ? Toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils, qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfans qu'il adopte par sa charité ? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ ; ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres ? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon Evangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très-sainte Vierge, s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah ! qui pourroit ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité, par laquelle il nous choisit pour enfans : car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin (1), nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais lieu, que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfans. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par

(1) *De Consens. Evang. lib. II, c. III, t. III, part. II, col. 29,*

leur amour : tellement que cet amour, qui adopte, n'est établi que pour venir au secours, et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc, qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter ? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour ! ô miséricorde ! Mais il passe encore plus loin.

Non seulement il joint à son propre Fils des enfans, qu'il adopte par miséricorde, mais il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise ; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dis ; c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Evangile : « Dieu a tant aimé le monde, dit-il (1), qu'il a donné » son Fils unique ; afin que ceux qui croient ne pé- » rissent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfans d'adoption ; et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère !

Mais après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité ? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles ? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie

(1) *Joan.* III, 16.

couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez un si grand mystère. Il falloit qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien, qu'il me semble que j'entends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré : serré par une extrême douleur; mais ouvert en même temps au salut des hommes, par la sainte dilatation de la charité. Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur. Vous le condamnez, j'y souscris : vous voulez sauver les pécheurs, par la mort de notre Fils innocent; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes Frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel; mais admirez; qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité. « Femme, » dit Jésus, voilà votre fils. » Son amour lui ôte un Fils bien-aimé; son amour lui en rend un autre; et en la personne de ce seul disciple, elle devient par la charité, l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère féconde de tous les fidèles : car qui ne voit ici un amour de mère? Donneroit-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimoit comme ses enfans? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour; et qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? Quoi, des hommes mortels pour un Dieu! des pécheurs pour un Jésus-Christ? Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes; et faisons revivre en nos âmes ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel : mais encore qu'elle le

possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnoîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissans, comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang, même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous: dans nos âmes par la charité; dans nos corps par la continence; sur les yeux même et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne? C'est alors que reconnoissant en nous Jésus-Christ, par la pratique exacte de son Evangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-almé; et, touchée, jusque dans le cœur, de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez, pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils? Que si nous ne sommes pas encore attendris; si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances, pour briser la dureté de nos cœurs; en voici, je vous en prépare; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissemens, parmi lesquels elle nous engendre.

## SECOND POINT.

Saint Jean nous représente la très-sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse (1), par une excellente figure. « Il parut, dit-il, un grand signe aux » cieux, une femme environnée du soleil, qui avoit » la lune à ses pieds, et la tête couronnée d'étoiles, » et qui alloit enfanter un fils. » Saint Augustin nous

(1) *Apoc.* XII. I.

assure, dans le livre du Symbôle aux Catéchumènes (1), que cette femme de l'Apocalypse c'est la bienheureuse Marie, et on le pourroit aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée : car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle » crioit, dit saint Jean, et elle étoit tourmentée pour « enfanter » : *Clamabat parturiens, et cruciatur ut pareret* (2). Que dirons-nous ici, chrétiens ? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très-sainte Vierge ? Avouons-nous à nos hérétiques, que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères, qui mettent leurs enfans au monde au milieu des gémissemens et des cris ? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption ? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes ?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre mes Frères, qu'il y a deux enfantemens en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles ; c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine ; mais il falloit qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourmens et les cris : c'est pourquoi je vois dans mon Evangile, qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume, et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer, pour l'édification de vos âmes.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devoient renaitre de l'amour du Père éternel, et des souffrances de son cher Fils ; afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il falloit qu'elle fût

(1) *Serm. iv, de Symb. ad Catech. c. I, t. vi, col. 575.*

— (2) *Apoc. xii. 2.*

unie non seulement à l'amour fécond, par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices, par lesquels le Fils nous engendre. Car n'étoit-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix, afin que, de même que la première Eve a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu; ainsi l'Eve de mon Evangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour; et posons pour premier principe, que c'étoit la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare, dans son Evangile, à ce merveilleux grain de froment, qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (1).

En effet, tous les mystères du sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute; parce qu'il ne pouvoit descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plus tôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force; et ce germe d'immortalité, qu'il tenoit caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfans à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible, que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances.

(1) *Joan.* xii. 24.

Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils, afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourroit vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils ? Elle voyoit cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendoit ses bras tout sanglans à un peuple incrédule et impitoyable; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face devenue hideuse. Quelle étoit l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce Fils, qui se débordoit avec violence de ses veines cruellement déchirées ? Saint Basile de Séleucie, voyant la Cananéenne aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, ayez pitié de moi ; car ma fille est tourmentée par le démon (1) », paraphrase ainsi ces paroles : « Ayez pitié de moi, car ma fille souffre ; je suis tourmentée en sa personne ; à elle la souffrance, à moi l'affliction. Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : je ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur moi-même (2). » Voyez la force de la nature et de l'affliction maternelle. Mais comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer, dans laquelle son âme est tout abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher Fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous, et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives ; c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, lui

(1) *Matth* xv. 22. — (2) *Orat.* xx, in *Chanan*.

» dit-il, voilà votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourroit vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole? Elle gémissoit au pied de la croix; et la force de la douleur l'avoit presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils, ses sentimens furent réveillés par cette nouvelle blessure; il n'y eut goutte de sang en son cœur, qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, » voilà votre fils. » : *Ecce filius tuus* (1). Quoi, un autre en votre place, un autre pour vous! quel adieu me dites-vous, ô mon Fils! Est-ce ainsi que vous consolez votre mère? Ainsi cette parole la tue; et, pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées, à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfans, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre Fils, qui étoient son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire, que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré, par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paroissions devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfans de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfans de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous

(1) *Joan.* XIX. 26.

adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (1) : « N'oublie pas les gémissens de ta mère. » Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissens de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissens de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie, et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire ? Veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau Testament ; et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ?

Ah ! mes Frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissens, parmi lesquels elle nous engendre ; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfans de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction ; et, nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfans de Marie : car où a-t-elle trouvé ses enfans ? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde ? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant ; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour

(1) *Eccl. vii. 29.*

des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfans de Marie. Ah ! mes Frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfans ; afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

FIN DU TOME SEPTIÈME.

---

---

## TABLE DU TOME SEPTIÈME.

---

- I<sup>er</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE, prêché la veille de cette fête. — Privilèges de Marie, ses prérogatives; l'amour éternel de son Fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa Mère. Question de l'immaculée conception, non décidée. Extrémité de la foiblesse de l'homme; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin. Pag. 5
- II<sup>c</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE. — Marie prévenue, séparée par amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes : son alliance particulière avec Jésus-Christ : droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse : comment nous devons y répondre. 25
- III<sup>c</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE, prêché à la cour. — Fondemens de la dévotion à la Vierge : sa coopération à la sanctification des âmes. Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu, principe et fin du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints : les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme : illusions de la plupart des chrétiens. 48
- I<sup>er</sup> SERMON POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. Sur les grandeurs de Marie. — Marie, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus-Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie : qu'est-ce qui la distingue de Jésus. L'union très-étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opérations de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus. Charité dont nous devons être animés, pour réclamer son intercession. 74
- II<sup>c</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. — En quoi consiste la grandeur de Marie : combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin Fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette Vierge mère. De quelle manière nous pouvons

participer à la dignité de Mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfans : extrême affection qu'elle leur porte : quels sont ses véritables enfans. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours.

Pag. 97

**III<sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.** — Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étoient les sentimens d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de Mère des fidèles. Erreur de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfans.

114

**PRÉCIS D'UN SERMON pour le même jour.** — Avantages qui se discernent la naissance de Marie : biens qu'elle nous apporte.

132

**PRÉCIS D'UN SERMON pour le jour de la Présentation de la sainte Vierge.**

142

**I<sup>er</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.** — Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentimens dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissemens du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

144

**II<sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION,** prêché à la cour. — Combien il est digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature, de n'exiger d'elle que l'amour, et de le prévenir. Effets sensibles de son amour pour elle, dans les abaissemens de son incarnation : son dessein de conquérir les cœurs. Modèle qu'il nous fournit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Quel besoin l'homme avoit d'un médiateur, pour rendre à son Dieu un culte digne de sa majesté. Toutes les qualités nécessaires à ce médiateur rassemblées en Jésus-Christ. Pressant motif de nous unir à lui pour aimer en lui, par lui et comme lui.

165

**III<sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.** — Combien admirables et extraordinaires les abaissemens du Dieu-homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire, se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a pour l'humilité : quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut. Rapports admirables de Marie avec Eve.

181

**IV<sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.** — La promesse de notre salut presque aussi ancienne que la

- sentence de notre mort. La réparation du genre humain figurée même dans les auteurs de sa ruine. Miséricordieuse émulation du Rédempteur de notre nature. De quelle manière Dieu fait servir à notre salut ce que le démon avoit employé à notre ruine. Rapports admirables entre Eve et Maris ; par quelle fécondité celle-ci est rendue Mère de tous les siècles. . . . . Pag. 196
- AUTRE EXORDIUM pour le même jour. . . . . 208
- I.<sup>er</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. — Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvemens qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une âme qui se juge indigne des faveurs de son Dieu ; représenté dans Elisabeth le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean : et la paix de celle qui le possède, marquée dans les dispositions de Maris. . . . . 210
- TROISIÈME POINT DU MÊME SERMON, prêché devant la Reine d'Angleterre. — Caractères d'une véritable paix : quel en est le principe. Manière bien différente, dont les enfans du monde et les enfans de Dieu la considèrent. Discours à la reine d'Angleterre. . . . . 235
- II.<sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE, prêché devant une congrégation de prêtres. — Union de l'Évangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Église en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés ; pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les foibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi. . . . . 244
- DISCOURS aux Religieuses de Sainte-Marie, le jour de la fête de la Visitation de la sainte Vierge. . . . . 259
- I.<sup>er</sup> SERMON POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE, prêché à la cour. — Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifice que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour. . . . . 270
- II.<sup>e</sup> SERMON POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE, prêché à la cour. — Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence. . . . . 291
- AUTRE CONCLUSION du même Sermon. . . . . 314
- III.<sup>e</sup> SERMON POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. — Explication des trois cérémonies de la

- Purification. Modestie incomparable de Marie. Sentimens de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables. *Pag.* 318
- I<sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.** — Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle. 334
- II<sup>e</sup> SERMON POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE**, prêché devant la Reine — Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge, cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchoit son amour languissant. Marie laissée au monde, pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie, que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères. 355
- ABRÉGÉ D'UN SERMON** prêché le même jour. — Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie. 372
- SERMON POUR LA FÊTE DU ROSAIRE**, établie en l'honneur de la sainte Vierge. — Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourmens et des cris : pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissemens de notre mère. Les fideles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent. 377







